This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

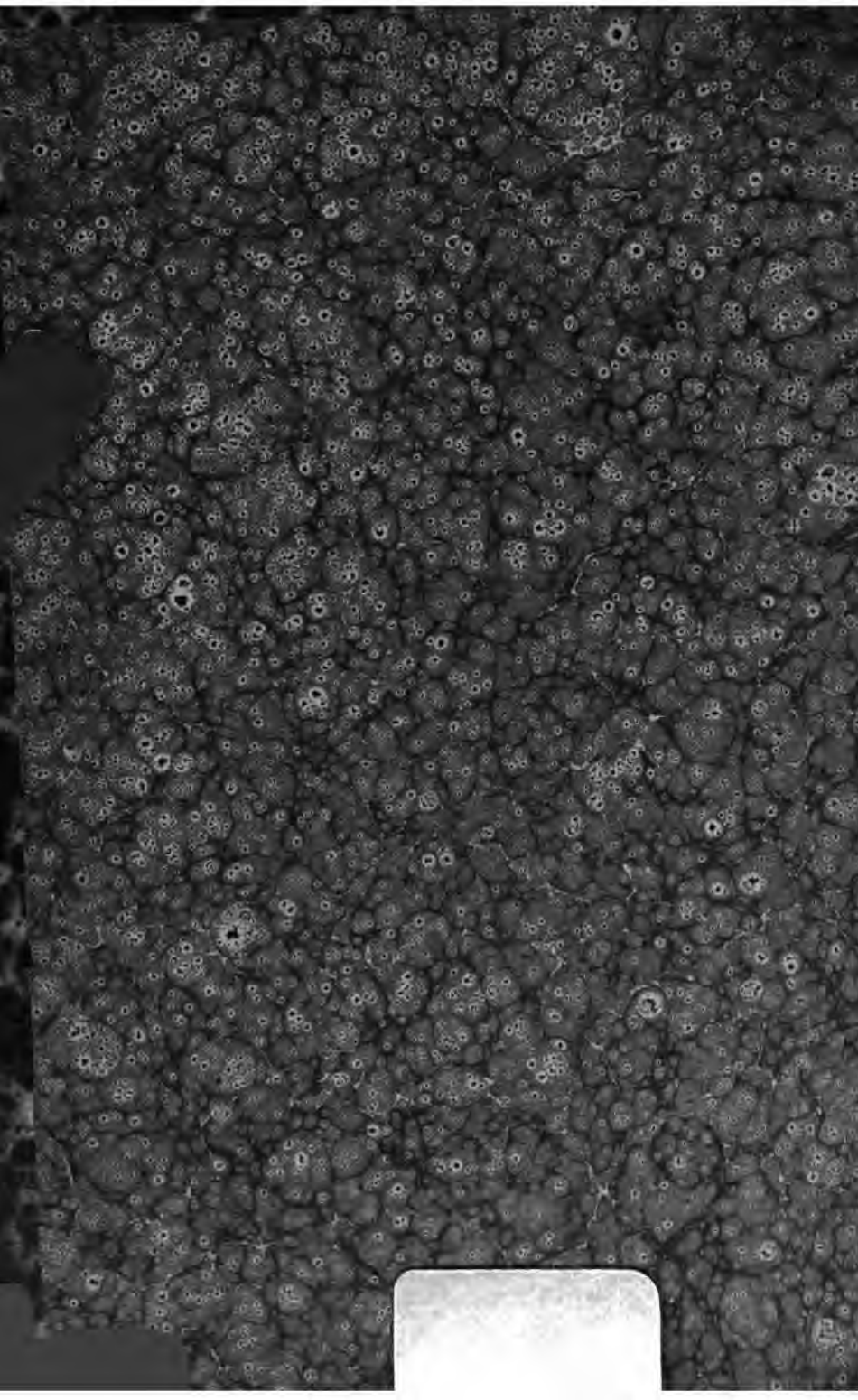
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

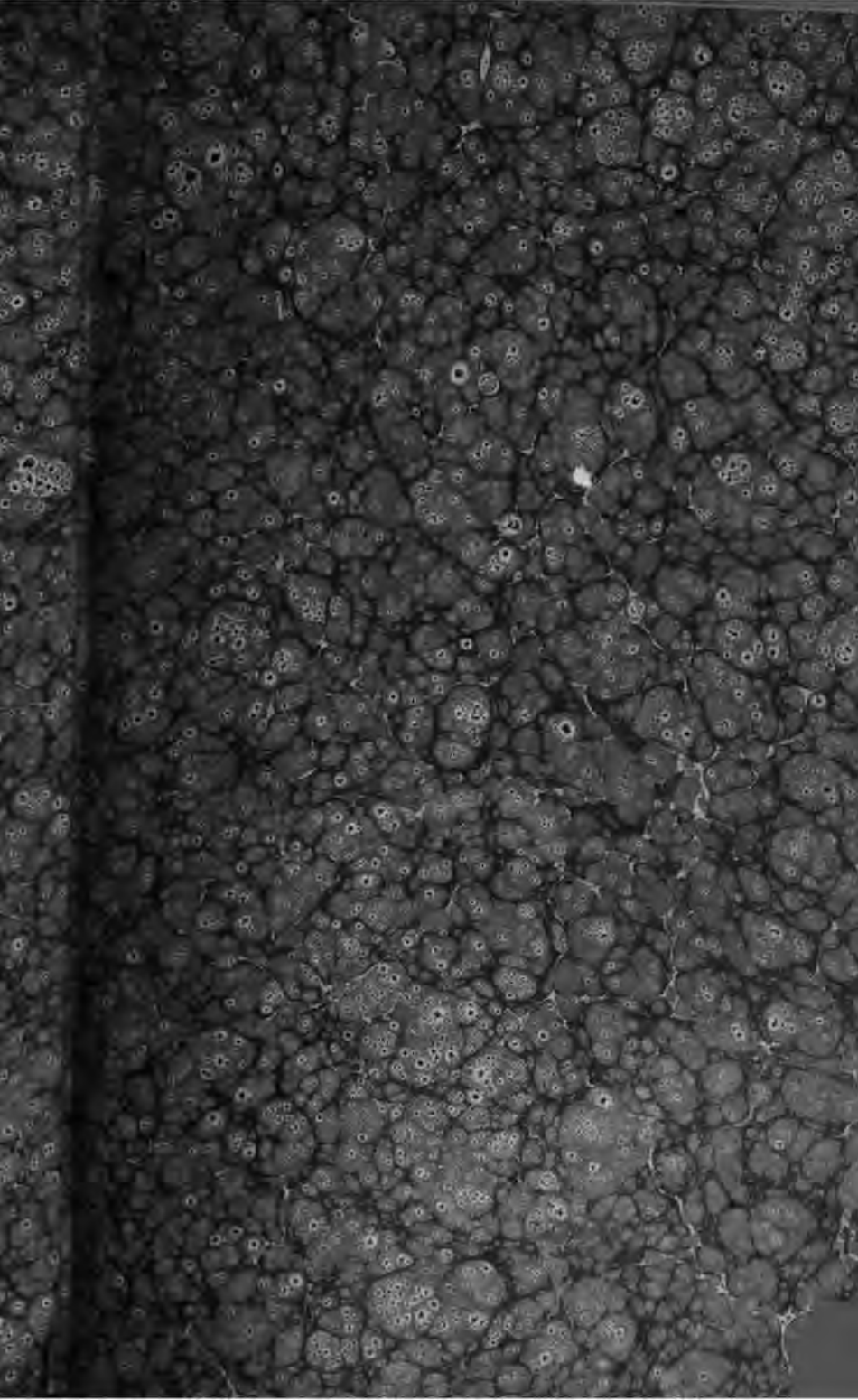
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





ad

ROMANS

DE

Mme DE CUBIÈRES.

I

Ouvrages du même Auteur.

LES TROIS SOUFFLETS, 1 vol. in-8.
LÉONORE DE BIRAN, 2 vol. in-8.
EMMERIK DE MAUROGER, 2 vol. in-8
(première jeunesse).

Sous Presse :

MONSIEUR DE GOLDON, 2 vol. in-8.
EMMERIK DE MAUROGER, 2 vol. in-8
(deuxième partie).

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ.

MARGUERITE

AIMOND,

PAR

Mme DE CUBIÈRES.

PARIS.
VICTOR MAGEN, ÉDITEUR,
21, QUAI DES AUGUSTINS.

1839

APQ 6056

M. Desgranges à Marguerite Aimond.

Paris, le.....

Je ne puis vous voir aujourd'hui, mon aimable amie; je vais à la Chambre, où l'on traite une affaire importante pour R***, que vous connaissez : il est nécessaire que j'en suive la discussion.

Je dîne ensuite chez C. J., notre député, et je ne doute pas que la représentation de ce soir ne vous attire à l'Opéra. Demain je ne se-

rai pas plus heureux; je pars à huit heures pour Versailles, d'où je reviendrai fort tard. Cette impossibilité de vous joindre avant trois jours me détermine à vous transmettre par ce billet une proposition dont je viens d'être chargé pour vous, et dont j'aurais préféré vous parler, si j'eusse pu espérer une entrevue plus prochaine.

Ce n'est pas avec vous, ma chère Marguerite, qu'il convient d'employer de longs préambules pour préparer l'esprit à ce qu'on veut en obtenir. Avec celui qui vous distingue, avec ce caractère ferme et droit que vous tenez de la nature, et l'ame élevée qui le guide, vous devez voir mieux qu'une autre et agir en conséquence. C'est donc uniquement pour ne pas traiter légèrement une affaire sérieuse que j'appuie ainsi sur les préliminaires d'une offre qui mérite toute votre attention, et ne doit pas, je pense, être dédaignée.

Le duc de M... sort de chez moi; il était accompagné de son fils; c'est pour ce jeune homme qu'il désire obtenir votre main. Le duc

ne dissimule pas que votre fortune convient à son fils pour relever l'éclat de son nom. Mais il offre en échange une naissance illustre, un nom qui ne peut être éclipsé par aucun autre, un titre brillant et la certitude d'être ce que vous voudrez à la cour, si une telle ambition pouvait vous toucher. Voilà, m'a-t-il dit, ce qu'on regarde ordinairement comme la compensation des richesses qu'une femme peut apporter.

Mais je sais que mademoiselle Aimond possède des biens inappréciables, et l'impossibilité d'y mettre un prix nous fait souhaiter plus ardemment encore d'obtenir sa main. Je veux dire, a-t-il continué, son cœur, son esprit cultivé, son ame noble et douce, toutes les qualités enfin qui font d'elle une femme accomplie, et qui, lors même que la révolution n'aurait pas à peu près détruit notre fortune, ne l'en rendraient pas moins l'objet des vœux du père et du fils. On le voit, il sent tout ce que vous valez, et il est du très-petit nombre des grands seigneurs chez qui l'élévation de l'esprit et de

l'ame place les qualités réelles avant les avantages de convention.

Le jeune duc a pris la parole après son père. Si la certitude d'être chérie, révérée, a-t-il dit, peut quelque chose sur la détermination de M^lle^ Aimond, veuillez ajouter, monsieur, que mon bonheur dépend d'elle. Je me considérerais comme bien honoré, bien heureux..... Ici une vive rougeur et l'émotion qui altérait sa voix lui ont tout-à-fait coupé la parole. Il a baissé les yeux sans finir sa phrase. Pardonnez-lui son embarras. Le fils de M. de la Roche, qui l'a connu fort jeune et qui est resté son ami malgré la différence de leurs positions, m'a peint Anatole comme l'homme de son âge le plus timide. A vingt-trois ans, avec une figure distinguée, un brillant courage, un nom comme le sien, ce défaut, si c'en est un, est devenu si rare, qu'il me semble mériter l'indulgence. Ce même ami lui accorde une douceur extrême, un esprit aimable, beaucoup d'instruction, plus encore de modestie et l'application la plus soutenue. Enfin, c'est un es-

timable jeune homme, que son nom et son titre feraient accepter avec joie de bien des folles, et que son caractère rend digne de la plus sage comme de la plus aimable des femmes. Adieu, mon amie; j'attends votre réponse et ne veux point douter du succès de mon ambassade, quoique madame de Rhône ait refusé de s'en charger. Je ne sais d'où peut lui venir une telle défiance de ses droits, ni pourquoi elle a plus compté sur mon crédit que sur le sien; je puis vous assurer toutefois qu'elle a témoigné un grand désir de vous voir consentir à une chose si raisonnable.

Votre sincère et vieil ami.

Marguerite Aimond à M. Desgranges.

Paris, le.....

Pardonnez-moi, mon ami, de rejeter votre proposition, et de vous assurer qu'il ne m'a pas fallu, pour m'y résoudre, un seul instant de réflexion. N'allez pourtant pas vous prévaloir de cet aveu pour crier à l'étourderie : il est des demandes dont les réponses sont faites d'avance, celle-ci est du nombre. Je ne veux point être duchesse, je ne me sens aucune vocation

pour la cour. Une fois dans ma vie j'ai supporté le mépris des grands. Leur hauteur nobiliaire est tombée sur moi chétive de tout son énorme poids, et s'il ne m'a pas écrasée, j'en fus du moins cruellement froissée. Je ne m'exposerai plus, je vous jure, à devenir l'objet de leurs dédains, après avoir été celui de leurs recherches. Je pense d'Anatole le bien que vous m'en dites, et plus encore de son père. Mais, en rendant justice à leur supériorité, n'ai-je donc rien à craindre du sot orgueil de leur famille, de leurs amis? de ce nombre ne vois-je pas la comtesse de Mauléon? cette femme ne me hait-elle pas avec fureur? ne m'attaque-t-elle pas sans relâche? et puis-je répondre, avec la fierté que je me connais, d'endurer jamais patiemment le mépris du nom que je porte, ou de l'état auquel j'appartiens? Avez-vous pensé que les anciens amis de mon père ne seraient plus chez moi comme ils étaient jadis chez lui; que peu à peu une nouvelle société remplacerait la mienne, et qu'il faudrait bientôt renoncer à des amis en les re-

grettant, pour se livrer avec répugnance à d'indifférentes connaissances ?

D'ailleurs, est-ce vous? est-ce bien vous, qui me conseillez sérieusement d'épouser un homme de vingt-trois ans? N'aurai-je attendu si tard que pour faire cette folie? A vingt-quatre ans irai-je me donner à un adolescent? et franchement, votre Anatole n'est qu'un enfant. Je refuse très-décidément ce parti. Demandez, je vous prie, qu'on ne m'en parle plus.

Ma sœur n'a donc pas voulu se charger de la commission? Ce refus me prouve qu'elle se souvient encore d'une malheureuse circonstance où il me fut impossible de lui complaire; je voudrais qu'elle l'eût oubliée, qu'aucune réserve ne refroidît notre amitié. Je suis fâchée d'avoir été obligée de manquer de confiance pour elle, pour ma mère, pour Juliette, de leur avoir paru capricieuse, entêtée. Mais les motifs qui me firent agir me semblent encore aujourd'hui honnêtes et louables. Le sentiment auquel j'ai cédé est encore en ce moment tout puissant sur mon cœur et plus fort que ma

volonté même. Mon ami, je ne me repens pas.

Ah! mon Dieu! combien ce mariage que vous me proposez, combien toutes ces prétentions sur ma personne me contrarient et me fatiguent! Combien je suis lasse de la vie que je mène; de cette activité folle qui n'est, au vrai, qu'une oisiveté remuante! Si vous saviez comme mes désirs et mes goûts m'éloignent de ce qu'on veut de moi! Chalais et Molleville, voilà où tendent tous mes vœux. Mes lectures, mes promenades, ma chère solitude, ou votre aimable société, voilà mes uniques souhaits.

M. Desgranges à Marguerite Aimond.

Paris, le.....

Votre prompt, brusque et décisif refus me surprend. Je venais pour vous le dire. Je ne vous trouve pas. J'écris sur votre toilette, où je laisse mon billet. Je ne puis me décider à rendre au duc cette réponse désespérante, si peu motivée, si peu réfléchie.

Faites-m'en une, de grâce, que je puisse porter.

Marguerite à M. Desgranges.

Paris, le.....

Je vous étonne, je déplais à ma sœur ; je suis bien malheureuse ! Cependant je ne changerai rien à ma réponse, arrangez-vous comme il vous plaira. Dites que je ne veux point d'un homme si jeune. Dites que j'ai d'autres idées. Dites que je ne veux pas me marier, vous direz vrai. Dites tout ce que vous voudrez, mais ne donnez, ne laissez aucun espoir.

La même au même.

Paris, le.....

Je vous ai écrit dans un moment d'humeur. Pardonnez-le-moi ; mais aussi l'on me tourmente, l'on m'excède ; et puis-je sans chaleur défendre mon bien le plus précieux, ma chère liberté ? C'est madame de Rhône et son mari qui m'ont impatientée ce matin. J'étais allée voir ma sœur quand vous êtes venu chez moi. Elle était seule ; nous avons causé d'abord de

choses indifférentes, et je la voyais s'efforcer de prendre un air analogue aux bagatelles dont nous parlions. Malgré elle, la curiosité perçait : elle cherchait le moyen d'amener la conversation au point où elle voulait, et moi, je rompais les chiens. Je n'aurais pas eu cette malice, je vous assure, si j'avais pu lui dire quelque chose d'agréable, et je ne comprends pas comment mon silence n'a pas été pour elle une explication suffisante. Enfin, n'y pouvant plus tenir, elle m'a directement demandé si je vous avais vu, si vous m'aviez parlé. J'ai conté ce que vous aviez fait; ma sœur de s'écrier : Et tu as répondu? Que je n'acceptais pas, ai-je repris, une proposition qui m'honore, mais qui ne saurait me convenir. Ma sœur est restée muette de surprise; ensuite la colère s'en est mêlée. Elle s'est plainte de mon peu de confiance dans les autres, de mon assurance en moi-même. Elle trouve que je l'ai offensée, ainsi que M. de Rhône, en ne prenant pas leur avis. Elle m'a demandé avec aigreur si je voulais passer pour une personne très-bizarre, très-philoso-

phe; si je voulais ajouter au ridicule de vieille fille celui d'esprit-fort. Elle a répété dix fois qu'elle était trop bonne de s'occuper de mes folies; que je finirais par épouser un malotru. Sur cela, il m'a fallu entendre toute la fable du héron, interrompue seulement par ces éclats de rire qui retiennent des larmes de contrariété prêtes à s'échapper. Ce premier torrent écoulé, j'ai voulu me justifier. J'ai essayé de démontrer à ma sœur que, connaissant son opinion et celle de son mari, il était inutile de la demander, résolue d'avance à agir en sens contraire. Votre amitié pour le duc, lui ai-je dit, votre prédilection pour Anatole ne me permettaient pas un doute à cet égard. Et quant aux conseils de M. de Rhône en particulier, je l'estime et je l'aime, mais par une fatalité singulière, nos positions dans le monde sont tellement dissemblables que rien ne peut être plus opposé que nos manières de voir. Ce qui le rendrait heureux, me laisserait très-misérable. Sa passion pour la noblesse lui fascine les yeux. Ce fantôme est pour lui le seul bien réel; et quelles

que puissent être les affections de son cœur, une héritière lui semble irrévocablement destinée à enrichir cette caste. Il déplore en son cœur que la loi ne donne pas des moyens positifs pour les y contraindre.

Que peut-il donc pour moi, si éloignée de songer au mariage, et que certainement ses idées n'en rapprocheront pas! Cette déclaration a redoublé l'impatience de ma sœur, et, comme M. de Rhône entrait, elle l'a mis au fait en deux mots. Il a répété à satiété ces exclamations accablantes : refuser un duc ! un M...! un homme de ce nom, de ce rang! Ma sœur m'a demandé à quel genre de bonheur je prétendais ; à quoi me serviraient ma fortune, mes talens, mon esprit, si je devais vivre et mourir seule. Je suis sortie avec humeur, blessée de leurs emportemens, et plus encore, je l'avouerai, des dernières paroles de Cécile. Voyez l'injustice de notre cœur ! le mien a été révolté par le tableau d'abandon qu'elle présentait à mes yeux, comme si je ne l'avais pas cent fois envisagé. Est-il donc des vérités dont on

ne veuille convenir qu'avec soi-même, qui paraissent plus dures dans la bouche de nos amis que dans le secret de nos pensées! Ah! oui, sans doute, on a toujours tant de ménagemens pour ses propres faiblesses.

Je rentre dans cette disposition : je trouve votre billet, je vous crois tous d'accord pour me tourmenter et m'arracher par l'importunité un aveu que mon cœur et ma raison m'interdisent.

L'humeur me domine, j'écris en colère; pardon, mille pardons! Vous le savez, je ne me consolerais pas de vous avoir offensé. Mais, au nom du ciel, délivrez-moi de cette ridicule poursuite, et si vous ne renoncez pas à me marier, que ce soit du moins avec un homme raisonnable.

M. Desgranges à Marguerite.

Paris, le.,....

Je ne sais que penser de vous : et sans partager la colère de votre sœur, je conçois l'espèce d'impatience que lui cause votre imperturbable volonté.

Le billet que vous m'avez écrit hier soir finit par un mot singulier : « Si vous ne renon-» cez pas à me marier, que ce soit du moins » avec un homme raisonnable. » Je ne croyais

pas vous avoir offert un fou. Anatole est jeune, il est vrai, mais je crois vous avoir dit que son caractère présentait des garanties qu'on ne trouve pas toujours chez des hommes plus âgés. D'ailleurs, vous le dirai-je, ma chère Marguerite, je pense que vous refuseriez de même un parti plus mûr, et je crains bien que votre chère liberté ne vous semble préférable à tout. Je ne sais quel motif vous porte à la chérir si exclusivement. Cependant vous continuez à refuser toute espèce d'établissement, sans avoir aujourd'hui les raisons qui, pendant quelques années, ont pu servir de prétexte à vos refus. Vous avez perdu votre tante; les soins dus à sa santé, le désir de lui conserver une société qu'elle chérissait, ne vous retiennent plus. Votre volonté seule vous empêche de satisfaire votre famille en choisissant parmi la foule de ceux qui aspirent à vous plaire. Les propositions vous importunent, l'insistance vous révolte. Que pouvez-vous dire? vous obstinerez-vous à garder le silence, à agir d'après vos idées sans daigner les justifier? Tout le monde

est-il comme M. de Rhône, dans une position à ne vous entendre sur rien? Faites-vous à vos amis l'injure de le penser? Que peuvent imaginer vos sœurs et votre vieil ami de ce manque absolu de confiance?

Je vous connais trop bien pour porter un tel jugement. Mais le monde, ma chère Marguerite, ce monde malin et léger, pour qui le blâme est un besoin et la censure un plaisir, ne vous rangera-t-il pas au nombre de ces coquettes égoïstes qui n'ont jamais aimé qu'elles-mêmes? Ne vous taxera-t-il pas d'insensibilité, d'orgueil?

Croyez-en, ma chère enfant, l'expérience que me donne mon âge. La route que vous suivez est certainement celle où vous trouverez le plus d'écueils. Votre figure et vos richesses, en vous faisant beaucoup d'amans, vous donneront pour ennemies toutes les femmes délaissées, toutes les mères ambitieuses. Les hommes même, d'abord attirés par l'espoir, bientôt rebutés par vos refus, de vos adorateurs qu'ils étaient, deviendront vos détracteurs.

Leur vanité blessée, leur cupidité déçue, chercheront à se venger en vous imputant des torts, en vous trouvant des défauts, et vous n'avancerez plus qu'en tremblant, avec un sentiment d'amertume et de défiance, dans ce monde où vous portiez naguère une heureuse bienveillance, une douce sécurité.

Enfin, mon amie, êtes-vous sûre de ne regretter jamais les douceurs de la maternité, le charme d'une union assortie? Sans vous parler du héron, avec votre sœur, je crains pour vous de tardifs regrets. S'il est vrai, comme vous me le laissez entrevoir, que vous redoutiez l'isolement et l'abandon, pourquoi ne pas vous affranchir de cette crainte quand tout se réunit pour le rendre facile? Pensez-y donc encore. Je vous verrai demain à six heures. Et si vous persistez, je porterai votre réponse au duc.

Marguerite à M. Desgranges.

Paris, le.....

Votre lettre m'a fait mal, beaucoup de mal : et c'est pour vous le dire que je me lève si matin. Hélas ! il est donc vrai ; parce que je ne veux pas donner ma main sans mon cœur ; parce qu'il m'est plus facile de supporter le malheur de vivre seule que la honte de tromper, on doit me croire coquette, froide, insensible, égoïste ! C'est ainsi qu'on jugera ce cœur trop tendre, cette ame passionnée, dont le ciel

me doua sans doute dans sa colère. Eh bien ! je le savais, je me l'étais dit cent fois, j'étais préparée à supporter cette injustice, ou plutôt je m'efforçais d'oublier toutes celles dont je dois être victime ; et c'est vous, cruel ami, qui remettez sous mes yeux la plus pénible, la plus amère de toutes. Et dans quel but encore ? pour m'arracher un consentement impossible, pour obtenir un sacrifice affreux. Par quelle barbarie me parlez-vous de famille, d'intérieur ? Ces malheureuses idées ne me poursuivent-elles pas assez ? Croyez-vous que ces titres si doux de femme et de mère n'aient jamais fait battre mon cœur. Oh ! jamais je ne vis un enfant sans penser avec douleur que je ne presserais point sur mon cœur un être qui me doive la vie : que je suis condamnée à vivre et à mourir seule, sans être regrettée ni chérie. Non, il n'est pas un seul mot de votre lettre qui ne me blesse profondément. Deviez-vous donc me faire souffrir ainsi ?

Je vous attends pour dîner ; nous serons seuls. Adieu.

M. Desgranges à Marguerite.

Paris, le.....

Vous êtes obéie, ma chère Marguerite; j'ai vu le duc et son fils, ils sont instruits tous deux de vos résolutions. Le duc m'a paru surpris et affligé; mais je ne crois pas qu'il soit blessé. Pour Anatole, il m'a fait peine, ses regards inquiets cherchaient à surprendre ma réponse avant que je n'eusse parlé. Après l'avoir entendue, il n'a pu prononcer un mot. Il a baissé

d'un air atterré ses yeux pleins de larmes. Au travers de ses longues paupières, je les ai vues prêtes à couler sur ses joues ; puis il est sorti précipitamment, sans doute pour me cacher son émotion.

Notre conversation d'hier m'a suggéré d'étranges idées, je dois vous l'avouer ; en m'acquittant de votre cruelle commission, j'aurais désiré mieux connaître vos motifs ; car vous le dirai-je ? ceux que vous m'avez donnés me semblent des prétextes apprêtés pour fermer la bouche à vos amis. C'est ce que vous ne dites pas qui m'inquiète. Quoi ? *depuis long-temps vous avez résolu de rester fille ! Votre tante était entièrement étrangère à cette détermination ! Sa mort n'a pu y apporter aucun changement. Il est des blessures si profondes que le temps ne les ferme pas.* Puis en me priant de ne pas vous parler de félicités intérieures, des plaisirs de la maternité, *vous n'aimez pas*, dites-vous, *à songer à un bien qui ne saurait être le vôtre. Vous avez besoin d'occupations, de distractions, de vous fuir vous-*

même! Que penser de ces mots échappés, de ces paroles surprises plutôt que confiées? Est-ce vous? est-ce bien vous qui n'osez rentrer en vous-même? Qu'y trouveriez-vous donc de si effrayant? Sont-ce les pointes aiguës de la douleur que vous craignez de rencontrer au fond de cette ame angélique : et cette douce mélancolie qui me semblait dénoter seulement un cœur tendre, un esprit réfléchi, une profonde sensibilité, serait-elle donc le fruit d'un chagrin ancien et cruel?

Vous avez éludé les questions que mon amitié, ma tendresse toute paternelle m'entraînaient à vous faire; et lorsque je vous reprochais de manquer de confiance : Elle me ferait mal, avez-vous répondu. Permettez-moi, ma chère enfant, de vous le dire, ce mot ne me laisse pas de doute. Non, vous ne craignez point le mal que vous ferait la confiance, mais celui qu'éprouverait votre ami en partageant vos peines. Non, ce n'est point une ame comme la vôtre qui peut souffrir dans les épanchemens de l'amitié.

Je viens de recevoir des nouvelles de Lyon. Madame Albert y réclame ma présence; elle marie sa fille, et veut, avant de conclure, terminer absolument nos affaires d'intérêt. Les comptes d'une association de trente ans, quoique fort en règle, ne m'en retiendront pas moins à Lyon deux ou trois mois, pour leur révision seulement. Je pars dans deux jours. Vous quitterai-je sans savoir le secret qui vous oppresse? Me faudra-t-il emporter l'inquiétude de vos chagrins, sans l'espoir de les adoucir? Vous ne le voudrez pas, j'en suis sûr.

Demain j'irai réclamer votre confiance, vous prier de m'écrire souvent, et après demain je vous quitte.

Marguerite à M. Desgranges.

Paris, le.....

Comment attachez-vous tant d'importance à quelques mots dits au hasard?... Il est vrai, le monde m'ennuie, et je suis fort éloignée du mariage. Mais il ne s'ensuit pas que je sois dévorée d'un profond chagrin. Certainement les motifs qui me déterminent sont tout puissans sur mon esprit. Mais ceux que j'en rendrais juges ne les comprendraient peut-être

pas. Sans doute ils les combattraient. J'aurais mille assauts à soutenir, même contre vous ; et pourtant, je l'avouerai, rien ne saurait me faire changer. Que gagnerais-je donc en vous faisant une confidence ? (confidence, est-ce le mot?) seulement, hélas! des douleurs nouvelles. J'aurais souffert en défendant mes sentimens, en me retraçant de cruels souvenirs. Je souffrirais long-temps peut-être en m'efforçant d'effacer ceux qu'une discussion me rendrait trop présens. Enfin, en m'occupant de moi, je ne puis que me faire mal, beaucoup de mal. Et ne voyez-vous pas avec quel soin je cherche à m'en distraire? Pensez-vous que ces occupations forcées, ce travail continuel de mon esprit ou de mes doigts ait un autre but? Avez-vous cru que le désir de devenir savante me fît tenir tout un jour un livre abstrait, dont une femme ne peut parler sans passer pour pédante ? Et si je hais le monde, mon ami, c'est que dans ce tourbillon bruyant où l'on croit s'étourdir, je conserve la faculté de penser. En vain m'occupé-je des autres, en vain

écouté-je le caquet des femmes, les complimens des hommes. Mon oreille entend, ma bouche répond, mon esprit est ailleurs. Ma pensée se concentre, se refoule en moi-même, et tous ces gens, que je suis venue chercher pour n'être pas seule, me laissent dans l'isolement le plus dangereux. Croyez-moi, mon ami, respectez mon silence; il ne cache pas de grands malheurs. Je n'ai ni histoire ni secret à confier. J'ai seulement ma tranquillité à conserver. Une confidence la troublerait. C'est pourquoi je la refuse. Hélas! cette tranquillité, je l'ai si difficilement acquise! c'est une conquête, et j'y tiens.

Mon cœur se serre en pensant que vous m'allez quitter. Il faudra donc passer l'hiver sans vous voir. Mais le printemps, soyez-en sûr, nous réunira à Chalais.

J'allais fermer ce petit mot sans vous dire que M. de Rhône a pris la peine de ranger sa femme de mon parti. Il a tant ennuyé ma pauvre sœur des grands noms de *l'honneur qu'on me faisait*, de ses *grand Dieu!* de ses *hélas!*

qu'elle est venue ce matin me dire que tout bien pesé, j'avais raison : elle m'a demandé pardon de sa vivacité, et la chose me regardant seule, elle m'a conseillé d'en faire à ma tête.

Je plains le duc Anatole plus que vous ne pensez. C'est une peine bien vive que celle qu'il éprouve; il est cruel de n'être pas aimé de ceux qu'on aime. Heureusement son sexe et son âge le garantiront de la durée d'un sentiment qui seule en ferait un vrai malheur. Dans peu de temps, je l'espère, il m'aura oubliée, et une femme plus jolie et plus aimable l'aura consolé.

Venez ce soir, je vous prie, me dire adieu. Je vous remettrai pour mademoiselle Saint-Pol une bagatelle que vous voudrez bien lui faire accepter. Le titre d'amie de son oncle autorise, j'espère, cette liberté. Adieu.

La même au même.

Paris, le.....

Vous devez être à Lyon depuis huit jours. Sans doute vous vous plaignez de ma paresse. Allons, ne grondez pas, soyez bon et indulgent : je suis coupable, et j'avoue ma faute. Vous voulez des nouvelles d'ici, je vous en donnerai. Vous voulez savoir ce que chacun dit et fait, je vous le dirai; vous voulez des détails, vous en aurez.

Tout est pacifié. M. de Rhône a pris son parti : on ne me parle plus du duc. Mais, si l'on n'a plus de prétentions de ce côté, il s'en est élevé bien d'autres. Permettez-moi de ne pas vous nommer tous les comtes, marquis, etc..... qui se sont mis sur les rangs cette semaine. Mon cher beau-frère s'est chargé d'être mon pourvoyeur à cet égard, et il s'acquitte très-bien de son emploi. Je croyais ne m'entendre avec lui sur aucun point ; mais j'ai été agréablement surprise en trouvant que sur la fortune du moins nous pensions exactement de même. Il ne croit pas que la mienne ait besoin d'être augmentée, et il ne me présente que des gens ruinés. Cette manie de me demander est une mode pour les garçons, et ceux que leur âge ou leur état empêche de prétendre à ma main pour eux-mêmes, veulent du moins être porteurs de paroles, afin d'avoir la gloire de s'être mêlés de cette affaire. Voilà une singulière vanité, et c'est encore moi qui en souffre ; car ces gens-là content partout ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait, et me rendent l'objet

de l'attention générale. L'autre jour, comme je sortais des Français dans la plus simple des toilettes, mon domestique a crié : La voiture de mademoiselle Aimond ! et plus de cent têtes se sont retournées en même temps pour apercevoir cette célèbre personne. Que dites-vous de cette impertinente vogue? pour moi, j'en suis excédée et révoltée. Je cherche en vain dans mon miroir ce qui peut motiver cette fureur ; je ne me trouve ni plus belle ni plus gracieuse qu'à dix-huit ans, où, avec cent mille écus de dot, certaines personnes me trouvaient à peine un parti sortable pour M. de Fienne, qui n'était plus marquis, et l'est redevenu depuis. Alors on taxait d'incroyable orgueil le refus que je fis de lui appartenir. Aujourd'hui pourtant des ducs mêmes recherchent ma main. On se la dispute. Mes seuls regards sont des faveurs. C'est donc l'héritage de mon père et plus encore le legs universel de ma tante, cent mille livres de rentes, en un mot, qui font de moi une personne si rare, si admirable. Ah ! qu'il est dur pour l'amour-propre, qu'il est humiliant de

n'être prisée que pour les dons de la fortune ! Loin de me flatter, cette ridicule poursuite me mortifie ; et peut-être celles qui les envient me pardonneraient-elles mes succès, si l'on pouvait savoir à quel point j'en suis importunée. Au reste, un non fort sec assure ma liberté. J'ai peur de devenir comme cette demoiselle d'honneur si accoutumée aux complimens, qu'un grand prince la priant une fois de se retirer, elle répondit machinalement : « Monseigneur est trop bon, et je ne mérite rien de si flatteur. » Pour moi l'habitude de refuser devient si forte, que j'ai toujours un non sur les lèvres dès que M. de Rhône ouvre la bouche.

Madame de Mauléon ne cesse de me déchirer. Je suis, à l'entendre, une fille capricieuse, inconséquente, une coquette, un cœur de glace, qui cache un égoïsme révoltant sous un air de douceur et de bonté dont les sots sont dupes. Au fond, elle me connaît très-violente, très-entêtée, et notez bien *qu'elle me connaît dès l'enfance*. Reconnaissez-vous à ces traits

la nièce de madame Ducray, la jeune personne que vous voulez bien aimer tendrement, cette Marguerite que vous dites *votre?*

Après cela, elle raconte une vieille histoire, la rajeunit par de nouvelles méchancetés, l'orne de malicieuses remarques, la coupe par d'adroites réticences, et prend plaisir à accabler, en son absence, une fille que personne n'a intérêt à défendre. Pourtant j'ai trouvé un chevalier, et c'est sans doute celui sur lequel je devais le moins compter. Anatole a pris mon parti. Elle consolait le duc du refus que j'ai fait de son fils, et cela devant ce jeune homme. Si tout ce qu'elle disait de moi était fondé, ils auraient, en vérité, bien des raisons de se féliciter. Anatole n'a pu souffrir de me voir attaquer ainsi. Il ne savait, a-t-il dit, ce qui excitait madame de Mauléon à parler de la sorte; plus touché que blessé de ma conduite, il ne pouvait chercher à se consoler en me prêtant des torts imaginaires. Il était fâcheux de ne pas plaire, surtout à M^me^ Aimond. Mais en la respectant toujours, il lui prouverait que réellement elle

avait été l'objet de tous ses vœux. Madame de Mauléon s'est écriée d'un ton moqueur qu'elle plaignait son aveuglement sans le partager ; elle l'a raillé, persifflé impitoyablement, mais il a tout souffert en silence. Sa timidité, m'a dit madame de Chancenay, qui était présente (car cela se passait devant vingt personnes), sa timidité, qu'il avait vaincue pour me défendre, a repris le dessus au moment où il s'est agi de lui seul. Je lui saurai gré toute ma vie de cette manière noble, délicate, généreuse, de protéger une femme dont le refus a dû le blesser, et l'amitié saura reconnaître des sentimens que je ne puis payer autrement.

J'ai fort prié madame de Chancenay de ne point parler à madame de Rhône des propos que sa tante se permet sur mon compte. Cécile m'aime assez pour en être blessée. Elle le montrerait trop vivement. Le courage qu'elle n'a pas pour elle-même, ma sœur le trouverait pour me défendre. Cela troublerait son repos, le seul bien dont elle jouisse, le seul dont son mariage ne l'ait pas privée. Elle le doit à son

caractère, au soin qu'elle a d'empêcher son cœur de sentir vivement. Elle y est parvenue, mon ami, dans les petites choses de la vie, dans toutes celles où son mari peut se trouver sur son chemin. Mais dans les autres, elle est sans armes; un mot la bouleverse. Elle pleure, elle s'agite; cette tranquillité, bien négatif, le seul qui lui reste, est détruite, renversée.

Ah! combien ses amis doivent le respecter, puisqu'on ne peut rien mettre à la place! D'ailleurs, si je l'opposais à sa tante, Cécile chercherait à nous réconcilier, et le moyen d'y parvenir me semble difficile à trouver. Madame de Mauléon me hait trop pour s'y prêter; elle m'a fait trop de mal pour que je lui pardonne. Mais ce mal demande des explications, et je n'en veux point donner. Ma sœur, voyant dans ma conduite une obstination sans motif, la traiterait de folie, elle accuserait la violence de sa tante, et nous indisposerait peut-être également toutes deux.

Oh! je n'aime pas à mêler mes amis dans

ces tracasseries de société ; leur raison aigrit nos passions : on leur sait mauvais gré de ne pas les ressentir au même point que nous, et je préfère avoir à me plaindre de mes ennemis que de mes amis.

Madame de Chancenay est la seule personne que j'aie chargée du soin de me défendre ; je l'aime assez pour me mettre sous sa protection ; mais mon amitié pour elle ne me rend point exigeante sur la manière dont elle me soutiendra. C'est une excellente femme que madame de Chancenay : elle a de l'esprit et de la bonté. Mais on ne voit ici que ses ridicules. Elle se pique d'être une femme de mérite, d'avoir un grand usage du monde, de ne donner que de bons conseils, d'allier la franchise à la finesse, les belles manières à la bonhomie. Elle agit d'une manière compassée, et les petites vivacités qu'elle se permet étant visiblement apprêtées, manquent leur effet sur tout le monde. Voilà ce que j'entends répéter tous les jours. Cela peut être ; mais il est certain que madame de Chancenay possède plus de qualités qu'il

n'en faut pour racheter ces légers travers. D'ailleurs les prétentions qui ont un but louable ne me choquent presque jamais; je les prends toujours pour un engagement de bien faire, et je compterais sur ces promesses de l'amour-propre alors même qu'un bon cœur n'en serait point la garantie. Mais ce n'est pas le cas de madame de Chancenay, et sans doute les railleurs qui s'exercent sur son compte sont bien sûrs de n'avoir jamais besoin de ses services, car pour secourir ou même seulement obliger, elle oublie jusqu'aux ridicules qu'on lui prête. Elle met à la disposition de ses amis un crédit qu'on lui conteste, ses avis dont ils se passeraient peut-être, et sa bourse dont ils ont besoin. Elle a vendu ses chevaux cet hiver pour envoyer à un ami dans la gêne mille écus qu'elle n'avait pas; et l'on s'étonne que ma voiture soit à ses ordres. On peut citer de madame de Chancenay plusieurs traits semblables; mais ceux qui l'ont prise pour objet de leurs plaisanteries aiment à les oublier, afin de rire plus à l'aise d'une petite vanité dont ils

ne sont pas exempts. Souvent ces railleries m'impatientent.

Il vous faut, me disait-on l'autre jour, un beau courage pour l'entendre professer, du matin au soir, sur les us et coutumes des salons de l'ancien régime. Bien moins, ai-je répondu, que pour supporter les redites dont elle est l'objet. Mon railleur m'en veut encore de cette repartie un peu franche; et voilà comme est faite la justice humaine. Puisque je la venge, il est juste qu'elle me défende, et j'ai tout à gagner à ce marché, car personne ne prône et ne soutient comme elle les jeunes femmes qui se mettent sous sa protection, et on l'obtient si aisément! Quelques visites du matin, quelques demandes de conseil sur des choses insignifiantes, le désir d'en être accompagnée dans les lieux publics, l'attention d'écouter ses nouvelles, l'air d'y croire, et vous êtes sûr qu'elle vous porte aux nues.

Bienveillante par caractère, elle l'est aussi par système: en vivant dans le monde, elle s'est accoutumée à ses injustices, et ne s'en est point

aigrie; aussi a-t-elle plus d'indulgence pour les fautes que pour les légers torts. Je l'ai choisie pour défenseur. Elle parlera et agira d'elle-même sans que son zèle la porte trop loin, sans que l'envie de jouer un rôle la laisse jamais inactive.

Je n'avais point vu le duc ni Anatole depuis que j'ai refusé leurs offres. Hier je les ai rencontrés sous le péristyle, chez madame de Rhône. Ils sortaient comme j'entrais. Anatole s'est rangé pour me laisser passer en me saluant profondément. Le duc a pris et baisé ma main avec empressement. Oh! comme je l'aurais remercié, si j'eusse osé, de cette manière délicate de me prouver qu'il m'estime assez pour m'aimer encore!

Anatole m'a paru changé, je crois qu'il était ému de me rencontrer. Je suis bien fâchée, je vous jure, d'être la cause de ses peines.

Mon Dieu! mon ami, l'animosité de madame de Mauléon me fait mal. J'y pense malgré moi. *Le monde ne vous taxera-t-il pas d'égoïsme, de coquetterie?* m'écriviez-vous

il y a quelque temps. Et pourquoi ne le croirait-il pas sur la parole de madame de Mauléon, *qui me connaît dès l'enfance?* Il le croira, soyez-en sûr.

Cette femme abuse cruellement de sa position et de mon silence. Hélas! l'injustice révolte, alors même que l'opinion est indifférente. Adieu.

La même au même.

Paris, le.....

Vous ne m'écrivez pas. Je suis inquiète de votre santé et de vos affaires. Il est mal de tourmenter ses amis, surtout lorsqu'ils sont à plaindre. Réellement vous ne pouvez vous imaginer tout l'ennui qu'on me donne. M. de Rhône m'offre régulièrement trois mariages par semaine : fidèle à son système, il ne sort pas des émigrés. Je refuse, il se fâche. Jus-

qu'à présent la fable du héron s'accomplit. Après les brochets et les carpes viennent les goujons. J'en suis aux petits baronnets, aux minces vicomtes. Ce dernier titre est celui de M. de V..... Il joint à cet avantage une longue figure blonde, une longue taille et toute une longue tournure.

Il a passé sa vie à Londres, se met à l'anglaise, parle français avec un peu d'accent, affecte d'y glisser des anglicismes et porte l'uniforme des gardes-du-corps. Hier M. de Rhône m'a proposé cet Adonis. Depuis quelque temps je soupçonnais qu'il en viendrait là, et qu'on le tenait en réserve pour me réduire. Je n'ai pu m'empêcher de demander à mon beau-frère s'il me considérait comme un bien d'émigré qu'il dût restituer à la noblesse. Il a souri, et c'est beaucoup dans ce qu'il nomme une matière aussi grave. Au reste, j'ai beau lui crier que je ne veux pas me marier, il ne se rebute pas pour si peu. Il dit que j'y viendrai, et s'obstine à protéger son vicomte, qui lui semble le *nec plus ultra* du bon ton et de l'élé-

gance. Voici pourtant une petite vengeance que j'ai tirée de lui pour tout l'ennui qu'il me cause. Vous connaissez M. Surcy. Eh bien ! n'ai-je pas eu l'air de m'occuper de lui, de lui dont la demi-intelligence est étouffée sous les millions qu'il entasse ? Oui, en vérité, je lui ai envoyé ma loge un jour où je n'allais pas au spectacle. J'ai pris sa main pour regagner ma voiture, et je l'ai entretenu d'un air riant pendant une mortelle heure que j'ai passée près de lui à table. Si vous aviez vu, pendant ce temps, les yeux inquiets de M. de Rhône, ses airs demi-morts ; si vous aviez entendu les questions maladroites qu'il m'a faites sur cet homme ! Mais, hélas !... mon ami, j'ai bien vite abandonné ce jeu.

La plaisanterie me fatigue, la moquerie m'aigrit, et j'ai perdu l'habitude de rire. Je ne parle plus à Surcy, M. de Rhône est tranquille ; pourquoi donc n'obtiens-je pas la même faveur ? y ai-je moins de droits ? Oh non ! mais les meilleurs ont pour les autres des ménagemens qu'on n'a pas pour eux.

Juliette est arrivée plus belle que jamais, aussi tendre, aussi aimable que toujours. Ah ! ne devrais-je pas me trouver heureuse entre deux sœurs si chères ! Heureuse ! je le serais si l'on voulait me laisser jouir en paix de ma liberté. Je le serais, si le monde, M. de Rhône, madame de Mauléon, et jusqu'à madame de Chancenay, ne semblaient ligués pour me tourmenter. Cette dernière s'étonne de mes répugnances et de mes refus. Elle ne conçoit pas ma conduite. Elle est sûre que je dois me marier, que je me marierai, qu'il n'y a que ce moyen de faire taire les censeurs, les faiseurs de conjectures, les médisans, les calomniateurs. Oh bien donc ! qu'ils ne se taisent point, qu'ils parlent, qu'ils me déchirent s'ils veulent : leur silence serait acheté trop cher à ce prix.

L'histoire de madame de Mauléon fait fortune, mais on la conte diversement. Ce n'est plus moi qui ai refusé M. de Fienne. C'est lui qui, blessé de mes caprices, révolté de mes airs d'indépendance, peut-être tourmenté par

des inquiétudes plus graves encore, a rejeté ma main avec dédain. *Au reste, peut-être que si l'on savait tout, mon goût pour le célibat s'expliquerait. Mais il est sûr qu'il faut avoir d'étranges motifs pour demeurer à mon âge sans engagement.* Mon ami, j'abhorre ce monde si léger, si méchant, si cruel; je m'en retire tous les jours. Je ne vais plus que chez mes sœurs et au spectacle, où madame de Chancenay m'accompagne.

Le matin, suivie par Jean, je visite les muséums, les bibliothèques, les collections de tableaux ou d'histoire naturelle. Vous ne sauriez croire, mon ami, combien ces lieux sont déserts; ce peuple, qui se dit instruit, passe avec indifférence près des objets les plus intéressans, et l'on ne rencontre dans le sanctuaire des arts et des sciences que quelques provinciaux qui veulent avoir tout vu, ou de pauvres étudians pour qui l'instruction est d'absolue nécessité. Voilà comment j'emploie mon temps. Voilà comment se passera ma vie; sans intérêt vif, j'en conviens, mais occupée, et, si je puis,

active sans être agitée, enfin comme une longue soirée d'hiver, lorsque, dans la solitude et désirant le moment du repos, on se presse de remplir des heures qui sans l'occupation sembleraient éternelles.

J'ai pensé aussi à mes affaires. Je suis immensément riche, je possède cent mille livres de rente. Plus de huit cent mille francs de valeurs mortes, et j'ai deux cent mille francs chez mon notaire. Avec cela, je ne dépense pas trente mille francs par an. Jugez de ce que deviendrait ma fortune si je ne trouvais moyen d'employer mes économies. Il faut que vous m'y aidiez. Je passe ma vie avec des politiques qui prétendent que l'argent enfoui est un vol fait au commerce, à l'industrie, et par conséquent à l'état. Je ne veux tremper dans aucun vol, je vous assure : et pour rendre cet argent à la circulation, si nécessaire, au dire de ces messieurs, je me mets la tête à la torture depuis huit jours. Je pourrais certainement élever quelque établissement utile avec deux cent mille francs; mais il faudrait s'en occuper, et

je suis trop paresseuse pour cela. Chalais a une école, un hôpital, un médecin; fondations touchantes de ma pauvre tante. Je n'ai rien à faire à Chalais, qu'à jouir de ce qu'elle y a laissé pour moi. Je ne connais personne dans la petite ville qui m'avoisine le plus; mais vous, mon ami, qui êtes bienfaisant, actif et sociable, vous qui voyez tout le monde, qui vous intéressez au sort de tous, ne pourriez-vous pas découvrir, dans notre province, quatre jeunes filles sans fortune, appartenant à des familles bourgeoises, et à qui cinquante mille francs de dot suffiraient pour trouver un mari de leur goût? Ce serait une manière de placer mes économies, très-profitable pour *l'état*, puisque outre les huit premiers heureux, le nombre pourrait s'en augmenter chaque année, et, s'il faut le dire, c'est aussi celle que je préfère. Le sort des femmes n'est généralement pas heureux, surtout dans cette classe moyenne où elles n'ont ni l'indépendance des classes inférieures ni l'aisance d'une position plus élevée. J'assurerais avec joie la félicité de

quatre d'entre elles. Je ne veux pas du tout que mon nom se prononce dans tout ceci. Je vous laisse la peine de chercher, celle de trouver, celle de donner, le poids de la reconnaissance et la mienne par dessus le marché; elle vous est acquise depuis long-temps.

Adieu, mon ami. J'ai augmenté ma maison d'un portier; Catherine, qui remplissait cet emploi, est passée à la lingerie. Tout cela marche sous la direction de Nany. Vous savez bien que je ne me mêle de rien, et que, comme à la cour, tout se fait ici par ministère. Adieu donc.

M. Desgranges à Marguerite.

Lyon, le.....

Vous me grondez, ma chère Marguerite, de ne vous avoir pas écrit. Puisque je vous inquiète, j'ai tort ; cependant si vous saviez combien on m'occupe ici, vous excuseriez votre vieil ami.

Pendant que vous vous tourmentez de n'avoir pas de mes nouvelles, celles que vous me donnez ne m'inquiètent par moins. Chaque

mot qui vous échappe décèle un esprit agité. On dirait qu'une blessure mal fermée saigne encore au fond de votre cœur. En vain vous le niez, l'œil de votre ami vous pénètre, et si vous vouliez être confiante, son amitié parviendrait peut-être à adoucir vos peines.

La misanthropie, le dégoût du monde, ne sont pas naturels à votre âge; et combien le sont-ils moins encore à votre ame douce, à votre caractère ouvert et bienveillant! Avec la bonté que je vous connais, la générosité qui vous distingue, vous n'en voudriez pas au monde entier des propos d'une femme, peut-être méchante, et certainement fort injuste. Vous ne fuiriez pas la société dont vous faites l'ornement. Vous, si indifférente jusqu'ici à l'opinion, vous seriez moins sensible à d'insipides discours, si une circonstance particulière n'irritait votre esprit, et ne vous y faisait attacher une importance qu'ils n'ont pas. Pourquoi donc vous obstiner à me cacher l'état de votre cœur? Que craignez-vous en me parlant? N'ai-je pas pour vous la tendresse d'un père?

mon âge et mon caractère ne vous inspirent-ils aucune confiance?

Cette histoire de M. de Fienne paraît vous tenir au cœur; sans vous en apercevoir, vous y revenez souvent. Et cependant jamais je n'ai pu obtenir de vous un mot d'explication à ce sujet. « C'est, m'avez-vous dit, un parti refusé comme tant d'autres. » *Refusé!* et pourquoi? Si j'en crois la voix publique, jamais homme ne mérita moins d'être dédaigné. J'entends vos sœurs en parler avec enthousiasme. Je vois des hommes distingués s'honorer de son amitié. Je viens de rencontrer ici un ancien militaire qui lui doit tout. Dans la campagne de Russie il se dépouilla pour lui d'une partie de ses vêtemens, et l'ayant ainsi sauvé une première fois, il l'a depuis cherché, placé, tiré de la misère, arraché au désespoir. Certes, l'esprit, l'instruction, la bonté réunis ne devaient pas être méprisés par la femme du monde la plus capable d'apprécier un tel mérite. Si je ne me trompe, il y a des causes que vous ne dites pas. C'est là où gît le mal. De grâce, par-

lez, et ne pensez pas qu'une vaine curiosité m'inspire de telles questions. Vous le savez, j'ai pour vous la tendresse d'un père, et jamais il n'en fut qui désirât plus passionnément le bonheur de son enfant.

Ce que vous me dites des partis que vous refusez journellement me cause une véritable peine. Je ne puis du tout approuver ce plan de vivre seule. Le célibat, croyez-m'en, moi, vieux garçon, le célibat n'est convenable à personne, mais bien moins encore aux femmes qu'aux hommes. Pour elles, il est tout-à-fait fâcheux. Leur véritable considération doit leur être donnée par l'homme dont elles portent le nom. Elles n'en trouveront ni dans la fortune ni dans l'indépendance; et si l'on plaint les femmes que leur peu de bien condamne à rester filles, on en blâme plus aigrement celles qui choisissent le célibat par goût. Mille dangers vous entourent, dont l'âge ne vous sauvera pas. Car la vieillesse même ne rebutera point ceux que votre fortune attirera. Oui, j'en conserve l'espérance, vous ne refuserez pas

toujours de faire un choix raisonnable. Mais s'il fallait y renoncer, j'irais avec mes soixante ans et mes cheveux blancs vous offrir mon nom, ma fortune, le cœur d'un tendre père, les soins d'un amant, la protection d'un époux, et le *désintéressement* d'un vieil et sincère ami, content, si vous acceptiez ma main, d'avoir acquis le droit de vous guider, et de veiller sur vous dans cette saison de la vie, la plus belle sans doute, mais la plus dangereuse. Choisissez donc autour de vous, ou daignez me dire : Je ne veux point d'époux; mais prenez-en le titre et devenez mon père. Adieu.

Marguerite à M. Desgranges.

Paris, le.....

Vous avez résolu de me faire dire ce que je m'étais promis de taire. Votre amitié m'impose une loi cruelle; mais vous ne m'accuserez plus de défiance, d'ingratitude. Lorsque je vous vois prendre un intérêt si vif à mes peines, je dois, quoi qu'il m'en coûte, vous ouvrir mon cœur; et pourtant il est trop vrai, loin d'adoucir mes maux, une telle confidence

doit éveiller de pénibles souvenirs, irriter d'anciennes douleurs. Quand vous aurez lu ce que je dois écrire, vous connaîtrez Marguerite sous un aspect bien différent de celui sous lequel vous l'avez vue jusqu'à présent. Que direz-vous en trouvant sous cette enveloppe douce et calme un cœur brûlant, des passions violentes, un esprit capable de résolutions hardies et hasardeuses. Ah! mon ami, puisse cette nouvelle Marguerite ne rien perdre dans votre estime, et conserver toute votre amitié. Mais si vous me blâmez, songez du moins qu'il est impossible d'agir contre sa nature. Hélas! le ciel me fit ainsi.

Vous perdrez, en lisant le récit que je vous promets, tout espoir de me marier; car vous-même ne consentiriez pas à me voir donner ma main, si mon cœur ne doit pas la suivre. Peut-être alors m'offrirez-vous ce nom que je révère, et je l'avouerai, mon respectable ami, de tous les liens qu'on me propose, celui-là est le seul auquel je me résoudrais sans peine, et certainement avec reconnaissance, si, même

auprès de vous, je pouvais espérer d'être heureuse. Mais le bonheur a fui pour jamais la triste Marguerite, et je ne pourrais consentir à vous charger du poids de mes chagrins, à vous rendre témoin d'un amour malheureux, que je n'ai ni la possibilité d'éteindre, ni la force de supporter. Ah! sûrement il ne finira qu'avec ma vie, le déplorable sentiment qui semble être né avec elle pour la consumer tout entière. La profonde tristesse d'une passion sans espoir, les caprices d'une ame fatiguée de chagrins, l'inégalité d'une humeur sombre et mélancolique ; voilà tout ce que Marguerite peut rendre pour prix de vos soins et de vos bontés. Non, non, je n'y consentirai pas.

La confidence que vous me demandez exige un volume; donnez-moi le temps de l'écrire, et comptez sur la sincérité de mes aveux. Adieu.

M. Desgranges à Marguerite.

Lyon, le.....

J'attends avec impatience ce que vous m'avez promis. Quoi! mon amie, c'est l'amour qui cause vos peines! et un amour malheureux! Étiez-vous faite pour en éprouver de si cruelles? Versez-les dans le cœur d'un père, pour qu'il les partage s'il ne peut les soulager.

Vous n'avez nul besoin de l'avis de nos politiques pour être bienfaisante : je m'occupe-

rai de vos mariages dès que je serai à Molville. Il ne me sera pas, je crois, difficile de remplir vos intentions.

Adieu, ma chère enfant, le courrier part et je vous quitte. Ce petit mot vous assurera seulement de ma toujours vive et tendre amitié.

Marguerite à M. Desgranges.

Paris, le.....

Après une semaine de travail me voici au bout de ma pénible tâche. Je me suis efforcée de vous rendre les moindres détails d'un événement qui a décidé du sort de ma vie.

Mais comme l'histoire de mes sentimens est inséparable de celle des circonstances qui les ont fait naître, vous excuserez, je l'espère, la prolixité d'un récit que je commence avant ma

naissance, parce que les premières liaisons de ma mère ont, comme vous le verrez, beaucoup influé sur ma destinée.

Lisez donc le cahier que je vous envoie; plaignez votre amie, et concevez enfin qu'il est des positions malheureuses, dont on ne peut sortir qu'en aggravant ses maux. Hélas! c'est ce qui m'attend, si, épouvantée de l'isolement, du vide de ma vie, je cédais aux vœux de mes amis, et qu'ayant perdu la liberté de mon cœur, je sacrifiasse encore celle de ma personne et de mes volontés.

HISTOIRE DE MARGUERITE AIMOND.

Mademoiselle de Suligny épousa fort jeune le vicomte de Fienne, cadet de sa maison. Il dut cette alliance au nom qu'il portait, et l'on ne consulta, pour former une telle union, que les convenances de fortune et d'état.

Le vicomte avait trente-six ans, sa femme à peine seize. Il avait passé sa vie dans un régiment, végété dans l'oisiveté des garnisons où

il avait contracté tous les vices du soldat pauvre et toute la dépravation de l'officier riche.

Ce fut à cet être abruti qu'on lia, presque au sortir de l'enfance, une fille noble, riche, douée de toutes les qualités de l'ame, de tous les avantages de l'esprit et de la figure. Quel courage, quelle résignation ne lui fallut-il pas pour supporter un si malheureux sort!

Cependant elle trouva dans la famille du vicomte les consolations les plus puissantes. L'amitié les lui prodigua. Le marquis de Fienne, frère aîné de son mari, sut apprécier sa belle-sœur. Il possédait toutes les vertus qui manquaient au vicomte; il soutint la vicomtesse dans ses peines, et employa souvent en sa faveur l'espèce d'autorité que, dans les familles nobles, les aînés conservaient sur leurs cadets. Sa femme, belle et douce comme ma mère, plus âgée seulement de trois ou quatre ans, devint ce qu'elle eut de plus cher après la fille qui naquit de son malheureux mariage. La nature semblait avoir pris plaisir à les former sur le même modèle : leurs goûts, leurs idées, leurs

figures mêmes se ressemblaient. On les eût crues sœurs : elles le furent par l'affection qui les unit.

Madame la comtesse Crissée de Mauléon, sœur cadette de leurs maris, fut également chère à ces deux charmantes femmes; toutefois l'on a peine à concevoir comment l'amitié peut naître dans des cœurs si différens, lier des caractères si opposés.

Tous les sentimens de cette femme singulière étaient extrêmes, elle haïssait avec fureur ou aimait avec emportement. Son père fut l'objet de sa première aversion, comme sa mère l'objet de son premier amour. Plus âgée que la mienne d'environ dix ans, elle en comptait neuf à dix de moins que son frère le vicomte. Nul homme ne fut jamais plus odieux ni plus méprisable à ses yeux.

La profonde pitié que lui inspirait la femme d'un pareil être fut, comme elle l'a dit souvent, la base de son amitié pour ma mère. En revanche, le marquis de Fienne avait toute sa tendresse. Elle s'enivrait du mérite supérieur

de ce frère aîné, et l'affection qu'elle lui portait eût défié le sentiment le plus passionné. A l'âge de dix-huit ans, elle avait épousé le comte de Mauléon, non par soumission pour son père qui l'ordonnait, mais afin d'épargner à sa mère les scènes violentes que M. de Fienne lui faisait essuyer, pour la forcer à employer sur leur fille l'influence de sa tendresse maternelle, seule autorité qui, en aucun temps de sa vie, ait eu le pouvoir de la soumettre. Jamais elle n'aima celui dont elle prit le nom. Il n'avait point assez de vices pour mériter sa haine, et trop peu de vertus pour échapper à ses mépris; aussi un profond dédain fut tout ce qu'il obtint pendant quatorze ans de mariage et de soumission. Personne jamais plus qu'elle ne fut entêtée de l'orgueil de sa naissance. Un nom illustre, une noblesse ancienne et incontestable lui paraissaient le plus grand des biens. Mais il faut convenir qu'en y attachant un haut prix, elle les considérait du moins comme une charge à laquelle on était tenu de consacrer sa vie entière pour la porter honorablement.

Son aversion pour le vicomte venait de ce principe; elle détestait en lui l'homme qui avilissait ce nom si cher, comme elle adorait un frère dont les vertus le couvraient d'un nouveau lustre. Sa passion pour le marquis s'étendit à tout ce qu'il aimait; elle chérit sa femme, et rien ne peut rendre l'attachement qu'elle prit et qu'elle a toujours conservé pour Jules de Fienne, leur unique enfant. Peut-être causa-t-il une partie de mes maux.

Quoi qu'il en soit, une telle femme, en devenant l'amie de ses belles-sœurs, les domina complètement, et son empire sur toutes deux dura jusqu'à leur dernier soupir.

Au commencement de la révolution, mais avant qu'on pût en prévoir les suites, la comtesse suivit à Naples M. de Mauléon, chargé près de cette cour d'une importante mission. Elle se sépara des objets de ses affections pour prévenir s'il se pouvait, disait-elle, les inepties dont il était capable : ce motif, flatteur pour le comte, l'éloigna de la France au moment où l'orage qui la couvrait

allait, en éclatant, écraser sa malheureuse famille.

Dès les premiers momens de l'émigration, MM. de Fienne furent rejoindre l'armée de Condé. Ne doutant pas qu'ils ne fussent de retour trois mois après, triomphans d'une résistance risible, et ayant à jamais raffermi l'autorité du roi et les priviléges de la noblesse, ce fut en plaisantant leurs femmes sur des craintes puériles, selon eux, qu'ils les quittèrent pour ne jamais les revoir. Tous deux trouvèrent la mort dans la première affaire qui s'engagea au début de la campagne.

Leurs biens furent confisqués et vendus; ceux de leurs épouses eurent le même sort, et pour échapper à l'échafaud, leurs veuves furent réduites à fuir.

La perte d'un mari adoré avait porté un coup funeste à l'infortunée Julie. La misère et les fatigues achevèrent de ruiner sa constitution : elle périt à vingt-deux ans, dans une misérable grange, en recommandant à ma mère son cher Jules, âgé seulement de six ans. Accablée par

tant de maux, madame de Fienne ne parvint à quitter la France que par une sorte de miracle.

Elle arriva à Hambourg au mois de décembre 1793, épuisée par les chagrins et la fatigue. Une longue et dangereuse maladie mit le comble à tant de maux, en consumant les faibles ressources, soit en argent, soit en bijoux, qu'elle avait pu sauver de ses désastres ; et la mort même, qui semblait devoir mettre un terme prochain à ses souffrances, la remplissait d'effroi sur le sort de deux enfans chéris, livrés, sur une terre étrangère, aux horreurs de la misère et d'un affreux abandon. En proie aux plus cruelles inquiétudes sur leur avenir, elle résolut dans cette extrémité de recourir à l'assistance d'un Français amené par le hasard dans la maison où elle logeait.

Depuis que le compatriote de madame de Fienne y habitait, elle entendait vanter chaque jour sa bienfaisance et sa bonté. Il payait le médecin d'un domestique qui s'était blessé en débarquant ses malles. La servante, dont la

sœur était en couches, en avait obtenu pour cette pauvre femme un généreux secours sans l'avoir même sollicité. Un jour il se précipita dans l'Elbe pour en retirer un ouvrier qui se noyait. Tant de marques de l'humanité la plus active enhardirent madame de Fienne; elle se décida à s'adresser à l'homme généreux dont elle ignorait le nom. Mais il était Français et elle espéra.

Ayant pris Jules dans ses bras et l'ayant pressé sur son cœur, elle le chargea de descendre avec la servante et de prier instamment le monsieur français (on le nommait ainsi dans l'auberge) de venir trouver une dame trop malade pour lui en éviter la peine. L'enfant fit la commission, et quand celui qu'il venait chercher lui demanda du ton de l'intérêt comment s'appelait cette dame, il ouvrit la bouche pour répondre, puis s'arrêtant tout-à-coup: Elle vous le dira, monsieur, dit-il, mais elle ne me l'a pas permis. Cette singulière discrétion dans un enfant de six ans apprit au Français une partie de la vérité : quel autre, hélas!

que le fils d'une émigrée pouvait avoir, à cet âge, une prudence si extraordinaire? Il s'empressa de suivre Jules, qui, l'arrêtant à la porte de sa tante, lui dit à voix basse : Elle pleure toujours, elle dit qu'elle mourra. Ah ! Monsieur, empêchez-la de mourir, je vous en prie. Maman est morte aussi, et depuis qu'on me l'a dit je ne l'ai plus vue; je ne verrais plus ma tante non plus, ajouta-t-il en pleurant. Le ton de voix du petit garçon, l'idée si profondément triste qu'il énonçait dans son langage enfantin, ses larmes, preuves touchantes qu'il en comprenait la douloureuse étendue, émurent M. Aimond jusqu'au fond du cœur. J'entendis répéter ces détails à mon père dès ma plus tendre enfance; ils se sont gravés dans ma mémoire, et je n'en puis jamais perdre le souvenir. Les yeux de M. Aimond se mouillaient en se rappelant l'accent triste et doux de l'enfant. En l'écoutant, des larmes coulaient sur mes joues, ce sont les premières que l'attendrissement m'ait fait répandre; j'en ignorais la cause, et j'en avais le

sentiment avant l'intelligence. Seule, le soir dans mon lit, je me répétais cette histoire. Mon cœur, si susceptible d'émotions douloureuses, se serrait à la pensée du petit être rendu par le malheur sensible avant l'âge : il était, me disais-je, presque aussi petit que moi, et il allait être tout seul, sans père ni mère. Ah ! mon ami, ce fut ainsi que Jules devint pour moi un être à part. Car à cet âge les impressions ne durent qu'un jour, ou se gravent pour la vie. Ma mère avait sur une boîte un portrait de son neveu. Je m'en emparais souvent, je passais des heures entières à contempler en silence les traits charmans de mon idole, et quand j'entendais ma mère parler à Cécile de son jeune cousin, comme de l'unique espoir de madame de Mauléon, se flatter qu'il relèverait une famille éteinte, illustrerait son nom à l'égal de ses ancêtres, éclipserait leur gloire par la sienne, car son seul mérite devait désormais le mener au succès, alors mon cœur, se gonflant à l'idée de la gloire qui l'attendait, palpitait d'espérance et

souvent d'envie, en pensant combien j'étais loin d'égaler ce petit prodige. Rien ne vint détruire ces idées exaltées, et dont peut-être on ne croit pas l'enfance susceptible. Si j'eusse vu Jules, si j'eusse été témoin des imperfections de son âge, si dans nos jeux il eût manqué de complaisance, s'il m'eût battue, ou si, pour une faute légère, je l'eusse vu punir, il rentrait dans la classe commune, l'impression était effacée. Mais par un singulier hasard, il quitta la maison de mon père avant que j'eusse deux ans, et j'en avais seize quand je le vis, je puis dire pour la première fois. Ah ! combien il eût dû se montrer différent de ce qu'il était alors, pour détruire un sentiment déjà si profondément enraciné. Mais revenons à ma mère.

Madame de Fienne fut surprise et embarrassée de voir entrer chez elle un homme à la fleur de l'âge, d'une figure agréable, d'une tournure distinguée. Le respect qu'on avait pour le Français lui avait, sans qu'elle s'en rendît compte, donné l'idée d'un homme mûr tout au moins, et cette conviction avait encou-

ragé une démarche à laquelle il lui eût été plus difficile de se résoudre, si elle eût soupçonné la vérité.

Toutefois, après avoir hésité et rougi, tandis que M. Aimond regardait avec émotion sa touchante figure, madame de Fienne lui exposa la triste situation où se trouveraient les deux enfans qu'elle allait laisser sans appui, s'il ne leur promettait sa protection. Ils ont encore une tante, dit-elle, qui les recueillera, j'en suis sûre, et reconnaîtra, si elle le peut, vos généreux soins; mais madame de Mauléon est à Naples, et il se passera long-temps, peut-être avant qu'elle puisse les rejoindre. M. Aimond promit avec chaleur ce que désirait madame de Fienne; surtout il s'efforça de ranimer son courage, et de lui persuader qu'elle vivrait encore, et ne quitterait pas les innocentes créatures dont il venait de se charger. Il la conjura d'accepter ses soins pour elle-même, de le considérer comme un frère; et la voyant rougir à ce mot, comme un frère, répéta-t-il avec instance. J'ai une sœur presque de votre âge,

presque aussi belle, en vous je croirai voir Adélaïde. Ce nom réveilla dans le cœur de ma mère un souvenir toujours cher : qu'il me soit d'un heureux augure, dit-elle, j'ai eu pour amie dans le couvent où j'ai été élevée, une Adélaïde qui était un ange. — Ma sœur, reprit le jeune homme, a été long-temps à l'Abbaye-des-Dames, notre nom commun est Aimond. —Serait-il possible? s'écria madame de Fienne; vous seriez le cher Auguste de mon amie ! Cette espèce de reconnaissance établit, entre ma mère et M. Aimond, une liaison que chaque jour rendit plus intime. Adélaïde fut le sujet de leurs premiers entretiens; mais bientôt ils en parlèrent moins, ils s'occupèrent davantage l'un de l'autre. Une société si douce, l'espoir d'un meilleur avenir, l'aisance répandue autour d'elle avec une délicatesse trop attentive pour que l'obligation embarrassât jamais celle qui la contractait, ce bien-être enfin dont elle était redevable à M. Aimond, calma peu à peu les peines de ma mère, et sa santé même s'améliora.

Pendant une convalescence assez longue, M. Aimond ne la quitta presque pas. Ensemble ils parlaient de la France, et la conversation retombait toujours sur le malheur des préjugés. Mon père les considérait comme ayant autant de part à la révolution que les intérêts froissés; il déplorait la puérilité de ceux qui séparent en diverses classes des individus confondus d'ailleurs par la même éducation, par les mêmes habitudes de vie et par un besoin réciproque de s'entr'aider. Bientôt il dut connaître combien l'ame et l'esprit de madame de Fienne étaient supérieurs à ce misérable orgueil de rang et de nom. Dès lors il s'efforça de plaire. Les soins les plus délicats, les plus flatteuses prévenances, toutes les inspirations du sentiment le plus tendre furent mises en usage pour y parvenir, sans que la conduite si mesurée, si décente de madame de Fienne laissât prendre le moindre espoir. Ah! mon ami, où ma mère trouva-t-elle la force de cacher sa tendresse à un homme qui l'adorait, dont chaque moment était employé à lui donner de nouvelles preuves de son

amour, quand il m'en à coûté de si pénibles efforts pour dissimuler mes sentimens à celui qui les dédaignait. Hélas! je n'y parvins qu'en fuyant.

Un jour que M. Aimond avait décidé madame de Fienne à faire une promenade dans la campagne, il cueillit une marguerite, et la lui présentant : Voudriez-vous, lui dit-il, faire parler cet oracle et me dire si je suis heureux dans mes amours? elle prit la fleur et l'ayant effeuillée en prononçant les mots consacrés, le dernier pétale tomba comme elle disait *beaucoup*. — J'en doute, reprit M. Aimond, en jetant sur elle un coup d'œil significatif. Ce regard et la question que venait de résoudre l'oracle firent rougir madame de Fienne. Pourquoi, dit-elle en hésitant, douteriez-vous d'un bonheur que vous méritez? Ah! s'écria M. Aimond, si vous m'entendez, ne feignez pas de ne point me comprendre, ne me laissez pas une espérance qu'il me coûterait trop de perdre, et si la fleur n'a point menti, confirmez une vérité si douce. Madame de Fienne ne répondit

pas, mais elle laissa sa main dans celle de M. Aimond; pressée de nouveau, elle dit enfin, les yeux baissés et en soupirant : Pourquoi cacherais-je à mon généreux bienfaiteur les sentimens qu'il m'inspire? en prolongeant mes jours, en sauvant mes enfans d'un affreux abandon, il s'est acquis des droits à mon amour : mon cœur ne saurait être ingrat, il ne lui laisse rien à désirer. Heureux au-delà de ses espérances, M. Aimond employa toute l'éloquence d'un cœur profondément ému, pour déterminer son amie à combler ses vœux. Une noble délicatesse la faisait hésiter à donner une main qu'aucuns biens ne devaient suivre; mais enfin convaincue qu'il n'était point pour M. Aimond de bonheur sans elle, madame de Fienne consentit à changer un nom brillant pour celui d'un homme sans aïeux, il est vrai, mais universellement estimé. Deux ans après, elle rentra dans sa patrie, où elle me mit au monde. Madame Ducray retrouva dans sa belle-sœur une amie toujours chère; elle fut priée d'être ma marraine, et mon père voulut que

je portasse le nom de la modeste fleur à laquelle il devait son bonheur.

Excusez, mon ami, le plaisir que je prends à vous entretenir de mes parens chéris, tout ce qui me les rappelle m'attache, je ne saurais passer légèrement sur ce qui les concerne, et bientôt, d'ailleurs, je n'aurai que trop à vous parler de moi.

M. Aimond jouissait d'une fortune considérable commencée dans le commerce par son père et qu'il accrut lui-même par d'heureuses spéculations. Son crédit immense dans toutes les places de l'Europe le rendit un homme important pour le gouvernement français. Ce fut en considération de ses services qu'il obtint la rentrée de madame de Mauléon; il n'avait pas attendu jusque là pour lui faire passer des secours en Angleterre, où elle s'était retirée après la mort de son mari. Elle revint, mais dénuée de tout, et mon père eut beaucoup de peine à obtenir la restitution d'une petite terre qui pouvait rapporter huit ou dix mille livres de rentes, seul bien des Mauléon qui ne fût pas

vendu; plus tard, sous l'empire, on lui accorda, comme veuve d'ambassadeur, une assez forte pension. Elle se résigna au changement de nom de ma mère, parce que de son aveu elle avait dû se sacrifier à l'intérêt de deux enfans du nom de Fienne. Mais elle ne comprit jamais que l'attachement de ma mère pour M. Aimond pût passer ce qu'une femme honnête doit à son mari. Dans la suite elle prit elle-même une véritable amitié pour mon père, surtout quand, rassurée par la naissance de Juliette, elle put espérer que mademoiselle de Fienne n'aurait pas de frère du nom d'Aimond. Des filles, disait-elle quelquefois à ma mère, cela se marie, et avec votre fortune il sera facile d'en faire ce qu'on voudra. Après un séjour de plusieurs mois chez mon père, elle fut s'enfermer dans sa terre avec son neveu et un vieil érudit, qu'elle lui donna pour précepteur. Elle se consacra pendant cinq ans à l'éducation de cet enfant chéri; par une fermeté et une persévérance dont bien peu de femmes sont capables, elle en fit un homme aussi solidement instruit qu'il

est aimable et séduisant. Jules avait quatorze ans quand elle le ramena. Mon père proposait d'en faire un commerçant; il l'eût aidé de ses fonds et de son crédit. Mais les honneurs et les dangers de l'état militaire sollicitaient trop vivement ce jeune cœur, et malgré son extrême tendresse pour son neveu, madame de Mauléon trouva comme lui que le nom de Fienne figurerait mieux sur un champ de bataille que dans un comptoir. En conséquence il entra dans une école militaire, dont il sortit trois ans après pour rejoindre les aigles françaises. Par un singulier hasard, je ne vis Jules ni à son entrée ni à sa sortie de l'école militaire : à ces deux époques j'étais chez ma tante Ducray. Mais pour ne l'avoir pas vu, je n'en ressentis pas moins l'influence de son séjour chez ma mère.

A mon retour, on n'y parlait que de lui. Mon père, ma mère, Cécile, même Juliette, personne ne tarissait lorsqu'il s'agissait de le louer. M. Aimond regrettait de n'avoir pu fixer près de lui cet intéressant jeune homme, ma

mère en parlait comme du plus cher de ses enfans, madame de Mauléon en faisait sa gloire, et mes sœurs me vantaient sans cesse la figure, la douceur, la complaisance du bon, de l'aimable Jules.

Six ans s'écoulèrent pendant lesquels j'entendais parler tous les jours des dangers qu'il courait, des distinctions qu'il obtenait. Son mérite reconnu lui valut un avancement rapide sans lui faire d'envieux. Les inquiétudes de ses tantes, celles de Cécile, leur joie en recevant des lettres de lui, que souvent elles lisaient devant moi, ne permirent pas à mon imagination de se calmer, et dès lors, sans l'avoir jamais vu, j'aimai passionnément M. de Fienne. Oh! combien il est dangereux de monter ainsi de jeunes têtes! combien il est difficile de calculer l'influence de nos moindres actions sur l'esprit d'un enfant! Ma mère ne soupçonna jamais l'impression que j'avais reçue; sans songer à la cacher, je ne la montrais pas, car je sentais qu'il y aurait une sorte de ridicule à afficher un enthousiasme si vif pour un homme que je ne

connaissais pas, et par cette raison même ma mère qui parlait souvent de Jules avec mes sœurs ne songeait point à en causer avec moi. Il resta donc tout puissant sur mon imagination, rien ne combattit son empire, il ne fallait plus que le voir pour rendre ce sentiment invincible. Mais avant d'en venir à ce moment décisif, je dois vous parler de quelques événemens qui, bien qu'ils me fussent étrangers en apparence, développèrent cependant en moi la force d'un caractère, dont peut-être sans cela je n'eusse jamais senti le besoin, et éveillèrent dans mon cœur une méfiance funeste de la fermeté de ma mère et de son affection pour moi; méfiance, hélas! bien injuste sur ce dernier point, mais malheureusement trop motivée sur le premier.

Madame de Maulêon s'était fixée à Paris; son revenu, augmenté d'une pension considérable, lui permettait d'y vivre dans une certaine opulence. Elle ne quittait pas ma mère, et reprit facilement son ancien ascendant sur elle. Notre société fut insensiblement recompo-

sée. Elle y introduisit tant de noblesse que la roture et le commerce s'en éloignèrent d'eux-mêmes. Bientôt le salon du marquis de Fienne remplaça celui de M. Aimond. Absorbé par une vie de cabinet, mon père s'aperçut de ce changement sans s'y opposer. Heureux par ma mère, satisfait de lui procurer des jouissances dont son cœur tendre tenait toujours compte à son mari, M. Aimond ne la trouvait que trop reconnaissante de ses bienfaits; il les oubliait sans cesse, et n'aurait pas voulu qu'elle s'en souvînt. D'ailleurs rien ne dérangea ses habitudes; il continua de donner un dîner par semaine aux personnes que ses affaires l'obligeaient à recevoir; les autres jours, il se retirait avant l'arrivée du monde, ou si, libre de sa soirée, il restait au salon, il ne se déplaisait pas avec des gens aimables qu'il égalait en agrément, et surpassait en instruction, en esprit, en solidité. Devant à ses avantages personnels la première place partout, son crédit et sa fortune lui assuraient encore le premier rang dans cette nouvelle société, composée pour la

plupart des parens ou des alliés de madame Aimond et de Cécile. Et quant au petit nombre de ses amis particuliers, traités par ma mère avec distinction, avec égards par madame de Mauléon, ils s'y fondirent et voulurent bien en faire partie.

Je fus la seule à qui ce changement déplut, et je dois avouer que ma vanité y fut pour beaucoup. J'avais jusqu'alors obtenu l'attention de tous les anciens habitués de la maison. La fille aînée de M. Aimond était un personnage pour des gens qui prisaient la fortune comme la première chose du monde; il en fut autrement dans notre nouvelle société. Mademoiselle de Fienne était par son âge comme par son nom le seul objet digne de l'attention des hommes et des égards des femmes. Juliette eut part aussi à leurs caresses, comme un charmant bijou, une petite chose sans conséquence, pleine encore des grâces de l'enfance; et quand l'enfance fut passée, son caractère vif, son esprit malin et la beauté toujours croissante de sa figure soutinrent son empire.

Pour moi, moins heureuse que mes sœurs, dans cet âge où l'on n'a ni les grâces de l'enfance, ni celles de la jeunesse, et destinée par la nature à être toujours éclipsée par elles, l'on ne me comptait pour rien. Aussi le monde m'ennuyait-il beaucoup, et me trouvais-je bien plus heureuse dans ma chambre qu'au salon. J'y réfléchissais assez tristement à mon infériorité et à l'impertinence des sots préjugés d'une noblesse qu'en masse je haïssais de tout mon cœur, et à laquelle je m'habituai à rendre mépris pour mépris.

Quand plus tard les gens dont je m'étais vue si long-temps négligée revinrent à moi, ma dot me parut si évidemment faire à leurs yeux mon seul mérite que leurs flatteries furent sans effet, et ne purent diminuer mon éloignement pour cette caste.

Tout obéissait à madame de Mauléon; ma mère ne voyait que par ses yeux, son esprit plaisait à mon père qui respectait son caractère sans partager ses opinions. Cécile lui était entièrement soumise; sa tante s'empara en

quelque sorte de son éducation et s'efforça de lui faire considérer l'avantage d'une naissance illustre comme la compensation de tous les autres. Mais elle lui apprit en même temps qu'une fille bien née doit être à la fois l'esclave de son nom et de ses parens.

Dans ses discours elle insinuait adroitement qu'en contractant un mariage inégal, ma mère s'était sacrifiée à l'intérêt de son enfant. Cette fausseté me révoltait, car rien n'était plus visible que l'amour réciproque de M. et de madame Aimond; d'ailleurs l'espèce de distance qu'une semblable doctrine tendait à établir entre mademoiselle de Fienne et mesdemoiselles Aimond blessait ma fierté au vif. J'adorais mon père et je ne pouvais souffrir qu'on en fît dans l'esprit de ma sœur un être inférieur au sien. L'homme qui, de l'aveu même de madame de Mauléon, avait fait le malheur de ma mère, était à mes yeux un objet trop haïssable pour supporter cette comparaison. Souvent j'osai en m'élevant contre de semblables insinuations, renverser d'un mot l'écha-

faudagedes absurdes préjugés qu'elle s'efforçait d'inculquer à Cécile, et il n'était pas rare de voir la simple et droite raison d'un enfant de treize ans embarrasser et confondre cette femme impérieuse.

Alors nous l'appelions ma tante; mais, vous pouvez le croire, malgré ce nom d'amitié, elle haïssait de tout son cœur la petite personne assez hardie pour la contrarier. Cette antipathie dura jusqu'au moment où, croyant voir en moi un instrument de fortune pour son cher neveu, elle passa, suivant sa coutume, de l'aversion à la tendresse la plus vive. Hélas! même alors, son affection fut de courte durée.

Cependant Cécile venait d'accomplir sa dix-huitième année, et deux partis se présentèrent en même temps pour obtenir sa main. L'un des deux, M. Guerdan, fils d'un banquier fort riche, n'avait pas vingt-quatre ans; il était d'une figure agréable, sa conduite satisfaisait ses parens, son caractère était vanté par tous ceux qui l'approchaient. Il était amoureux fou

de la jolie figure de ma sœur, et n'ambitionnait que sa main. Sa demande fut trouvée le comble du ridicule. Madame de Mauléon se chargea de le remercier sèchement, et l'on en parla à Cécile comme d'un extravagant. M. de Rhône, le second des prétendans, étant agréé par cette femme toute puissante, l'on pouvait regarder la chose comme conclue. Il avait trente-six ans, une figure passée, une santé détruite, vingt mille livres de rente, une stricte probité, un profond égoïsme; peu sensible à la beauté de Cécile et incapable d'apprécier son cœur, il espérait en l'épousant une place à la cour : mon père la lui fit obtenir, et, après l'avoir occupée huit ans sous le régime impérial, il en exerce encore les fonctions sous un règne *légitime*, mais *avec bien plus de plaisir aujourd'hui qu'alors*. Le nom, la fortune, les convenances enfin parurent à madame de Mauléon tout ce qu'il fallait à mademoiselle de Fienne; elle le lui signifia de manière que Cécile ne se croyait plus permis d'avoir un avis, quand sa mère essaya de connaître son goût.

Je vis ce manége, il m'indigna. Il était clair que ma mère eût désiré que Cécile refusât; mon père eût certainement préféré un autre choix, et ma sœur eût bien voulu n'être pas mariée sitôt. Un jour madame de Mauléon pressait ma mère de terminer les affaires qui retardaient encore la conclusion de ce mariage, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'excepté elle personne ne désirait une alliance si disproportionnée.

Ma mère resta interdite, ma sœur rougit; madame de Mauléon éclata, elle me traita d'impertinente créature, et me renvoya à mes poupées d'un ton de dédain, dont je fus moins blessée que du silence de ma mère. Dès lors je perdis la confiance que je devais avoir en celle-ci. Madame Aimond me parut coupable d'une faiblesse sans excuse, en laissant usurper son autorité et marier sa fille d'une manière si peu convenable à mes yeux. L'empire de madame de Mauléon m'effraya pour moi-même, et je résolus de ne jamais lui laisser exercer la moindre influence sur ce qui me regarderait. Cette

idée de la faiblesse de ma mère me fit sentir le besoin d'être forte; je cessai d'être expansive, je m'habituai à cacher mes sentimens et à mesurer mes actions, afin de ne donner jamais prise sur moi par des imprudences. Ce fut par cet exercice continuel de ma volonté sur mes impressions que je devins capable dans la suite de dissimuler une passion violente, les chagrins qui me dévoraient, les inquiétudes et la cruelle jalousie dont j'étais consumée.

Peu de jours avant son mariage, émue de l'approche d'un événement qu'elle ne désirait pas, je surpris ma sœur dans les larmes. Ta tante est bien heureuse, lui dis-je, de ne m'avoir pas pour nièce; il ne lui serait pas facile de disposer de moi; et si jamais elle prétend se mêler de mes affaires, je lui donnerai plus de peine. Telle fut ma déclaration de guerre.

Ma sœur me répondit en essuyant ses yeux. Elle regretta que M. Guerdan n'eût point un nom illustre. Cependant sa position comme son devoir lui faisait une loi de l'obéissance. Sans

fortune, condamnée par sa naissance à une alliance proportionnée, elle devait se soumettre, et le choix ne lui était pas permis.

Ce mot *sans fortune* me frappa vivement. Je n'avais jamais réfléchi à la différence de sa situation à la mienne sous ce rapport. Cette idée m'affligeait, me gênait; je n'étais plus tout-à-fait sa sœur si j'étais la plus riche. Je ne dormis pas, je me levai plus tôt et plus triste que de coutume. Je courus chez mon père, où je passais toutes mes matinées, bien avant le moment où il m'attendait, et, sautant à son col, je le priai instamment de me dire combien il me donnerait en dot lorsqu'il me marierait. Mon père me promit en riant cent mille écus si je voulais lui dire le motif de ma question. Quand il m'entendit le prier de partager ma dot entre Cécile et moi, il m'embrassa tendrement, en m'assurant qu'il avait déjà pensé à égaliser toutes choses entre les trois sœurs. Il me conta alors comment il avait épousé ma mère, et me dit qu'en obtenant sa main il avait adopté Cécile dans le fond de son cœur. Je l'ai, conti-

nua-t-il, élevée comme mes enfans, et je la marierai de même.

Je le pressai de déclarer ses intentions, espérant que l'idée de son indépendance donnerait du courage à ma sœur; mais, loin d'atteindre ce but, les deux cent mille francs dont il la dota par les mains de sa mère stimulèrent seulement l'empressement de M. de Rhône et la vigilance de madame de Mauléon. Le mariage s'accomplit, et sans le caractère doux et facile de ma sœur, sans une sorte d'insouciance qui la distrait de ses peines, une crainte de la douleur qui lui fait fuir les contestations, et fermer les yeux sur ce qui lui ferait mal à voir, sans doute il eût été fort malheureux. La disposition de son ame, son goût pour la tranquillité, et les sacrifices continuels qu'elle fait pour l'obtenir lui ont sauvé bien des chagrins. Mais si elle n'est point fort à plaindre, elle le doit à elle-même, non à l'époux qu'on lui a donné.

Je vous ai longuement parlé du mariage de Cécile, parce qu'il eut une prodigieuse influence

sur mes opinions. Il me fit perdre, comme je l'ai dit, toute confiance en ma mère, et contribua en outre à me donner la plus grande horreur pour les mariages de convenance.

Quand je vis ma sœur contrariée dans ses désirs, arrêtée dans sa générosité, quand je m'aperçus de la négligence et des infidélités de son mari, il me sembla que je mourrais de dépit si mon malheur me liait à un pareil homme. Et comme j'entendais souvent dire que la plupart des maris n'étaient pas meilleurs, je pris la résolution de rester fille si je n'épousais pas un homme de mon choix.

J'étais fort occupée de ces idées assez extraordinaires à seize ans, quand madame de Mauléon reçut de son neveu une lettre où il lui mandait que son général ayant obtenu un congé, il l'accompagnerait en France, le laisserait en Alsace, et ne s'arrêterait que dans les bras de ses chères tantes. Nous étions alors à Eaubonne dans une maison de campagne que mon père y avait achetée et où ma mère avait réuni ma sœur, son mari et madame de Mau-

léon. J'avais la jouissance d'un petit pavillon bâti contre le mur du parc et dont une fenêtre donnait sur la campagne; les autres regardaient le jardin. Au bas du pavillon, s'ouvrait une grille par laquelle mon père arrivait à cheval; je le voyais la première, je régalais son coursier d'un peu de pain, et je rentrais avec lui au château, tantôt en me pendant à son bras, quelquefois grimpée sur la selle, tandis qu'il tenait le pauvre gris par la bride. Combien j'étais heureuse alors! Mes livres, mon dessin, mes ouvrages, remplissaient mes heures, et dans ce lieu une journée passait comme un songe. Un jour que je lisais près de la fenêtre ouverte, madame de Mauléon et ma mère passèrent au-dessous sans me voir; un rideau baissé pour me garantir du soleil me cachait à leurs yeux. Elles n'interrompirent donc point leur conversation, et j'entendis madame Aimond dire assez haut : Ah! ma sœur, lui donner Marguerite, voilà tous mes vœux; quel bonheur de l'enrichir ainsi! Mais il faut qu'elle l'aime; et l'aimera-t-elle?—Je n'en fais point de

doute, répondit madame de Mauléon. Certes cette petite fille serait étrangement difficile si..... Je n'entendis pas le reste. Ces dames continuèrent leur promenade sans m'avoir aperçue, et je demeurai fort surprise de ce que je venais d'entendre. Je devinai facilement celui que je devais aimer, mais je ne savais pourquoi l'on n'avait pas dit : *S'il pouvait aimer Marguerite !*

Après y avoir bien réfléchi, je crus reconnaître l'esprit de madame de Mauléon dans cet arrangement; c'en fut assez pour me mettre en garde contre elle, contre ma mère, contre moi-même. Je me rendis compte pour la première fois du sentiment que j'éprouvais pour M. de Fienne; je fus étonnée, effrayée de le trouver si puissant : l'aimais-je donc avant de l'avoir vu! Ah! qu'importe? m'écriai-je en m'arrachant à ces singulières idées; les désirs de ma mère, les volontés de sa belle-sœur et mon propre penchant ne me donneront jamais qu'à l'homme qui m'aimera. Je ne me sens point faite pour l'indifférence d'un époux.

Quelques jours après, de la fenêtre de mon pavillon, je vis arriver au grand trot le cheval de mon père; mais il avait changé de cavalier : il était monté par un jeune homme qui, se laissant conduire par l'animal routinier, fut amené juste à la grille de mon pavillon. Là le gris, fort têtu de son naturel, refusa d'avancer et demanda par ses hennissemens le prix ordinaire de sa course. Vainement l'habile écuyer essaya-t-il toutes les ressources de l'art, sa monture n'obéissait point. Touchée jusqu'au fond du cœur des coups qu'elle s'attirait, je descendis, le pain à la main, et le présentai, sans rien dire, à la pauvre bête. Le jeune homme me fit un profond salut et me demanda s'il était chez madame Aimond; sur ma réponse affirmative, il s'informa de l'allée qu'il devait prendre pour gagner la maison; je lui offris de l'y mener, et je remontai prendre mes gants et mon chapeau.

Pendant ce temps, il mit pied à terre, et nous nous acheminâmes l'un à côté de l'autre. M. Aimond, me dit-il, m'avait promis un

guide à la porte du parc, mais il ne m'avait pas parlé de la figure de mon conducteur. Je ne répondis rien à ce demi-compliment. En arrivant dans la maison, j'appelai le domestique qui soignait le cheval, et entrant la première dans le salon : Voici M. de Fienne, dis-je en ouvrant la porte. — Que dis-tu ? me demanda vivement ma mère. Puis, ayant relevé la tête et voyant que je ne l'avais pas trompée, elle se jeta dans les bras de son neveu en poussant un cri répété dans le même instant par madame de Mauléon et Cécile. Toutes trois, ainsi que Juliette, l'entourèrent à la fois; elles se disputaient ses caresses et ses regards. Jamais un fils unique ne fut plus tendrement reçu dans sa famille. Quand les transports de joie furent un peu calmés, ma mère me poussa dans ses bras, en lui disant : Embrasse donc celle-là, elle est aussi ma fille. Il obéit à cette injonction, mais avec la réserve qu'inspire une connaissance nouvelle. Je rougis, et je sentis dès lors que les rapports de Jules à moi ne seraient jamais ceux que l'intimité de la première jeunesse

avait établis entre mes sœurs et lui. — Je passai toute la soirée à l'examiner, mes yeux ne pouvaient s'en détacher; je cherchai à pénétrer ma mémoire de son souvenir, à revêtir d'une forme plus positive le fantôme créé par mon imagination. Il ne me préparait que des peines, et je craignais de l'oublier. La vue de M. de Fienne n'était pas propre à affaiblir les sentimens qui me liaient à lui avant de le connaître. Il avait vingt-quatre ans, la plus noble tournure, une figure charmante, des yeux à la fois vifs et doux, où semblaient se peindre toutes les impressions de son ame. Rien ne peut rendre le charme de ses manières, l'inflexion de sa voix, l'air ingénu de sa physionomie, la sérénité de son front, l'innocence de ses regards; il y avait dans toute sa personne quelque chose de doux et de tendre comme l'enfance unie à la force de la jeunesse et à la fierté de l'homme. Je l'avais admiré, révéré jusque alors; il parut, et je l'adorai.

Il s'établit chez ma mère. Nos occupations, nos plaisirs, devinrent communs. La plus

grande familiarité régnait entre mes sœurs et lui, moi seule je conservais un ton mesuré et poli; on eut la maladresse de l'attribuer à l'indifférence. L'impatience de madame Aimond était visible. J'étais fâchée de la contrarier, mais j'étais déterminée à ne pas m'engager la première. Je voulais être aimée et l'être telle que je me montrais, telle que j'étais; la moindre coquetterie m'eût semblé avilissante; je cherchais à plaire à tous, mais pour lui je ne savais ni m'en occuper directement ni l'occuper de moi.

Un moment pourtant je crus avoir réussi à m'assurer son cœur par cette conduite si simple et en apparence si froide. Il devint plus empressé près de moi. S'il me manquait quelque chose, Jules se précipitait pour me le donner. A la promenade, il demandait mon bras; souvent il le serrait comme par un mouvement involontaire. Quand l'heure d'abandonner le pavillon s'approchait, il sollicitait de ma mère la permission de m'aller chercher; il venait vite, trouvait que je me pressais bien de tout

ranger pour le suivre, et retardait mon pas au retour. Ah ! mon ami, que je l'aimais ! Un jour, il cueillit une marguerite des champs, et me la montrant : Elle vous ressemble, dit-il, elle est blanche et simple comme vous, elle porte votre nom. Un instant après, je le vis l'approcher de ses lèvres. Je ne puis vous dire l'impression que me fit ce baiser ; je le sentis sur mes joues brûlantes. Votre mère et vos sœurs, me dit-il un moment après, ont pour moi tant de bonté, me montrent une amitié si tendre..... Vous seule me traitez avec froideur..... Ah ! Marguerite, vous suis-je donc tout-à-fait indifférent ! Je ne pus répondre d'abord, mais je lui laissai prendre ma main. Il l'a pressa sur sa bouche, et je ne la retirai pas ; enfin je lui demandai si c'était là de la froideur. Il leva la tête, fixa ses yeux sur les miens, je le vis rougir, puis il tressaillit, lâcha ma main et marcha tranquillement à quelques pas de moi jusques à la maison. Qui pouvait donc retenir l'aveu de son amour s'il en eût ressenti ? Ma mère laissait assez paraître le

désir de son cœur. Madame de Mauléon lui ménageait exprès l'occasion de s'expliquer ; et si je m'observais encore, c'était pour garder une réserve qui, je le pensais, me rendrait plus digne de lui.

Un jour cependant, un accident imprévu me la fit oublier. Nous étions à jouer dans le jardin d'Aubonne avec mes sœurs et quelques jeunes gens de notre société intime. On se cachait chacun de son côté et un seul cherchait tous les autres. J'entrai pour me cacher aussi dans une petite serre où le jardinier mettait ses outils. M. de Fienne y était avant moi, et comme ce lieu était fort obscur, je ne m'aperçus de sa présence qu'après avoir fermé la porte. En me trouvant seule avec M. de Fienne, l'idée que j'avais de lui ne me permit pas une crainte. Je n'en eus pas davantage quand sa main tremblante prit la mienne. M. de Caumont, en nous cherchant, passa près le lieu où nous étions, et la petite émotion que me causa le jeu me rapprocha machinalement de Jules ; il me reçut dans ses bras, m'y tint fortement

serrée; je sentis son cœur battre avec violence contre ma poitrine. Étonnée de l'impétuosité du mouvement qui m'avait mise en sa puissance, rougissant de la position où je me trouvais, et voulant cependant lui dissimuler mon embarras : S'il nous trouve, lui dis-je du ton le plus naturel que je pus prendre, mais en le repoussant, s'il nous trouve, il faudra bien sortir. Je ne sais si je mis trop de force dans cette action, ou si Jules voulut trop promptement obéir à l'espèce d'ordre que je lui donnais ainsi, mais il se recula vivement et se heurta la tête contre le tranchant d'une bêche suspendue derrière lui. La douleur lui arracha un cri. Effrayée plus que je ne saurais le dire, j'ouvris la porte, je l'entraînai au jour, et, voyant couler son sang, j'arrachai, pour l'arrêter, le fichu de soie qui couvrait mon col. J'appelai de toutes mes forces les autres joueurs, et quand ils furent auprès de nous, quand je fus sûre que les secours ne lui manqueraient pas, succombant enfin à une émotion trop vive, je perdis connaissance dans les bras de mes

sœurs. Le lendemain même de ce jour où je trahis malgré moi l'intérêt, l'amour que j'ai pour lui, mon ami, il part pour Paris; il s'y établit et ne revient plus.

Oh! que l'espoir est profondément enraciné dans notre ame, puisque ce brusque éloignement ne me désabusa point! Non, je ne doutai point pour cela de sa tendresse. J'aimais, je me crus aimée. Je me persuadai qu'un excès de délicatesse l'empêchait de prétendre à ma main. Peut-être ne voulait-il pas devoir sa fortune à sa femme. Dans cette exagération même des plus louables sentimens, je trouvais un motif de l'estimer davantage, et ma passion s'en augmenta.

Sans douter de son amour, sa présence me manquait; son séjour n'avait point dérangé mes occupations; j'avais conservé mes heures d'étude; je ne pensais pas à les abréger pour le rejoindre; mais dès qu'il fut parti, tout changea; je devins distraite, préoccupée; je faisais mal tout ce que j'entreprenais; mon dessin m'ennuyait; je lisais des pages entières sans

les comprendre ; des larmes coulaient sur mes joues quand je chantais un air triste, et souvent mes mains immobiles restaient suspendues sur mon piano, jusqu'au moment où la voix de ma mère m'arrachait au vague de mes idées. Quand j'étais seule au pavillon, je regardais pendant des heures entières la route où je l'avais vu pour la première fois. Les yeux fixés sur le chemin, je demeurais plongée dans une profonde rêverie, dont cependant le plus léger bruit me faisait sortir. Alors mon cœur battait, je restais immobile, je croyais entendre son pas, sa voix... Vaine illusion, il ne paraissait point, et je tombais dans un morne découragement que ma raison ne pouvait vaincre.

Quinze jours se passèrent de la sorte. Madame de Mauléon retourna à Paris auprès de son neveu, qui prétextait, pour y rester, l'arrivée de son général et l'occupation qu'il lui donnait. Au bout de ce temps, le général D... vint un matin voir ma mère, dont le premier mot en le voyant paraître fut de demander s'il n'amenait pas Jules. Depuis huit

jours, répondit-il, je veux venir avec lui, mais monsieur n'a jamais le temps. Hier je lui ai signifié que je partais seul s'il ne m'accompagnait aujourd'hui. Il avait un engagement je ne sais où. Oh! ajouta-t-il, il est fort occupé; c'est à peine si je le vois une heure le matin, et encore se couche-t-il si tard que je vais souvent l'éveiller chez sa tante. Fâchée, sans doute, d'avoir commencé cette conversation devant moi, ma mère ne répondit pas : mais quelques-unes des personnes présentes se mirent à plaisanter le général sur les occupations de son aide de camp. Il fit en riant l'histoire de sa journée, et l'abandonnant à minuit : Je n'ose passer outre, dit-il, mais à son âge je n'aurais pas voulu m'en tenir là. J'en avais trop entendu, je m'enfuis en pleurant dans mon pavillon, et je m'y abandonnai au désespoir. Oh! combien est cruel le moment qui renverse nos premières, nos plus chères illusions! Qu'il est affreux de perdre l'espoir d'être aimée! L'espoir.... plus que l'espoir; à seize ans la croyance est une certitude. Mille pensées déchirantes se

présentèrent ensemble à mon esprit. Il ne m'aimait donc pas; je le pleurais, et il s'amusait! Je le croyais combattu entre son penchant et sa délicatesse; je me le représentais plus triste, plus malheureux que moi; et la dissipation, peut-être la galanterie, le tenaient éloigné! Ingénieuse à me tourmenter, je crus qu'il avait deviné mon fatal amour; n'y pouvant répondre, m'avait-il quittée pour me rendre le repos? Cette idée révolta ma fierté. Je résolus de lui ôter, à tout prix, cette présomptueuse pensée, de lui montrer assez d'indifférence pour le rassurer pleinement. Je maudis ma faiblesse, et, rougissant de honte, je me la reprochai comme un crime.

Le lendemain M. de Caumont, parent de ma mère, et camarade d'armée de M. de Fienne, vint à Aubonne pour y rester quelques jours; il annonça Jules et sa tante pour le dimanche suivant. Cécile lui demanda des nouvelles de son cousin; il la prit à part, lui conta en riant une histoire dont je n'entendis que la moitié; ma sœur éclatait, et je compris seulement que

madame d'As.... faisait à Jules des avances auxquelles il répondait. M. de Rhône revint aussi de Paris ce jour-là; M. de Caumont lui demanda s'il avait vu Jules. — Oui, répondit-il, hier aux Français. — Et avec qui? — Bon! cela se demande-t-il? il ne quitte point la belle d'As.... Et contrefaisant une voix de femme, il ajouta en faisant des mines : *Ce jeune homme me compromet; sa passion est si violente! il me perdra...* Les éclats de rire de ma sœur, de M. de Caumont, les siens propres, arrêtèrent M. de Rhône en cet endroit; madame Aimond sourit du bout des lèvres, et l'on parla d'autre chose.

J'eus de la fièvre cette nuit-là. Le lendemain j'étais changée; ma mère s'en inquiéta; je me plaignis d'une migraine, elle me crut. Ce malaise dura plusieurs jours, et je n'en étais pas remise le dimanche. Jules et sa tante arrivèrent à l'heure du dîner; madame de Mauléon l'accusa de l'avoir fait attendre trois heures : il s'en défendit assez mal. Ensuite il vint à moi d'un air dégagé s'informer de ma santé; je lui

répondis tranquillement sans montrer ni humeur ni plaisir. J'avais eu le temps de me préparer à le revoir, et je fus ferme dans mes résolutions.

Après le dîner il parla de repartir; ma mère se récria, madame de Mauléon insistait pour rester; mais il prétexta une partie de campagne pour laquelle on devait le venir prendre le lendemain de bonne heure. Une partie de campagne! s'écria madame de Rhône en riant; parions que vous allez à Noisy. Madame d'As.... y avait une maison. Jules, un peu surpris de l'apostrophe, rougit légèrement; mais prenant son parti en brave : Est-ce ce mauvais sujet, dit-il en montrant M. de Caumont, qui vous a fait cette histoire? — Bon! repartit ma sœur, lui comme tout le monde; il n'est bruit d'autre chose. Pour la punir, disait-il, de ses mauvais propos, Jules prit les mains de Cécile; ma sœur s'efforça de lui échapper, et pendant cette lutte je sortis précipitamment du salon; je me réfugiai dans ma chambre pour pleurer en liberté; et je me mis au lit en faisant dire à ma mère

que mon mal de tête m'y contraignait. S'il me fût encore resté quelque espoir d'être aimée, cette visite de M. de Fienne l'eût totalement détruit. Durant le peu de temps que nous avions passé ensemble, il n'avait fait aucune attention à moi. Il avait parlé de ce qui me perçait le cœur. Était-ce un triomphe barbare? ou ignorait-il le mal qu'il me faisait? La plus cruelle de ces suppositions fut celle à laquelle je m'attachai, car durant le reste de notre séjour à Aubonne M. de Fienne n'y revint plus; mais, pour indiquer que je l'en éloignais seule, il écrivait à ma mère et à Cécile. Ses billets semblaient n'avoir d'autre but que de faire remarquer son peu d'empressement à les voir, en empêchant qu'on ne l'accusât de les oublier. Alors je m'efforçai de le bannir de ma pensée; mais vous le savez :

> En pensant qu'il faut qu'on l'oublie,
> On s'en souvient.

Ne pouvant cesser de l'aimer, je redoublai d'efforts pour cacher mes sentimens. Je ne sais

comment je pus dévorer ma douleur en silence, et paraître dans le monde et dans ma famille avec un visage calme et une humeur peut-être triste mais égale. Cependant alors je croyais mourir de chagrin, et l'espérance d'avoir peu de temps à souffrir me rendit plus forte. Oui, mon ami, je croyais mourir alors..... Illusion trop douce de la première jeunesse! Depuis, j'ai appris combien l'on peut souffrir sans cesser d'exister.

Nous revînmes à Paris dans les premiers jours de novembre. Dès le commencement de notre séjour je refusai de sortir. Vainement ma mère essaya-t-elle de me séduire par des propositions de bals, de spectacles, de soirées; j'entendais le matin madame de Mauléon arranger ces parties avec elle; je savais qu'une place était toujours réservée pour Jules, soit dans sa loge, soit dans sa voiture; et je prétextais, pour me dispenser de la suivre, l'état de ma santé, déjà altérée par ce premier chagrin.

Alarmées de ma conduite, ma mère et ma-

dame de Mauléon ne surent pas me dérober leurs inquiétudes. Je pardonnai à madame Aimond de me préférer son neveu, et pourtant je sentis avec amertume que le désir de lui donner une fortune faisait oublier à ma mère le bonheur de sa fille. Hélas ! quelle félicité pouvait m'attendre avec un homme à qui j'étais si indifférente ? Et pourtant, pensais-je, me lier avec lui, voilà tout ce qu'elles veulent. Qu'il soit heureux, qu'il soit riche. Et que leur importe si je pleure toute la vie la froideur d'un époux ? Pensent-elles à moi quand il s'agit de ce neveu chéri ? J'avais déjà perdu la confiance que m'eût inspirée dans ma mère un caractère plus ferme, plus indépendant ; mais quand je doutai de sa tendresse, il me sembla qu'elle aussi se liguait contre moi, et je mis mon seul espoir dans mes propres forces.

En réfusant de voir un monde où j'eusse rencontré Jules, un sentiment douloureux me forçait toutefois à m'occuper de lui. Cécile, sans s'en douter, satisfaisait ma funeste curiosité. L'éducation que j'avais reçue avait de

bonne heure formé mon jugement et ma raison; j'étais réservée, mais non pas ignorante. Mon père croyait difficile d'éviter les périls qu'on ne soupçonne pas; il avait voulu que sa fille connût le monde avant que d'y entrer. Ma sœur pouvait me parler avec liberté de ces choses bien communes dans la société, mais qu'on a l'imprudence de laisser ignorer aux jeunes personnes, comme pour les livrer sans défense aux dangers de la séduction. Indulgente par caractère, honnête par principes, j'ai toujours plaint les faiblesses sans les partager, et j'ai constamment rendu grâce à la sagesse d'un père qui, en éclairant ma raison, m'a donné le moyen de me conduire seule quand j'ai été privée de ses conseils.

Heureuse et fière des succès de son cousin, ma sœur s'enorgueillissait des nombreuses conquêtes de son cher Jules. Par elle j'apprenais où il allait, à quelle heure il arrivait, avec quelle femme il était entré ou sorti; ensuite je calculais avec douleur son peu d'envie de me voir par l'inexactitude qu'il mettait à remplir

des engagemens pris avec ma mère. Oh! mon ami, qu'on est souvent cruel pour soi-même, et combien je me faisais de mal.

Je fus encore instruite par Cécile de la liaison de M. de Fienne et de madame de Valory. Ah! comment a-t-il pu l'aimer? comment une telle femme l'a-t-elle si long-temps fixé? L'esprit et la beauté, qui d'ordinaire conservent aux femmes les plus faibles quelque dignité, servaient seulement chez madame de Valory à faire ressortir ses vices et l'emportement de ses goûts, qu'elle nommait audacieusement des passions. Rien n'était plus connu que sa conduite déshonorante, et pourtant elle était reçue partout; et pourtant elle fut la maîtresse, la maîtresse long-temps aimée de M. de Fienne.

Ah! Jules, lorsque, ayant perdu l'espoir de vous plaire, je reçus cette preuve de plus de votre indifférence, je pleurai encore, mais ce fut sur vous seul, sur l'ange déchu; et mes larmes coulèrent pour la noble délicatesse que vous veniez de perdre dans cette avilissante union.

Ma mère, me voyant éviter toutes les occa-

sions de sortir, essaya, pour me rapprocher de Jules, de donner des soirées où l'on dansait au piano. Madame de Mauléon en fit autant, et je ne pus éviter de me trouver à ces réunions.

Elles espéraient ainsi faire naître une inclination mutuelle; mais elles manquèrent leur but. En voyant sans cesse M. de Fienne et madame de Valory ensemble, j'étais aussi indignée de ses soins pour elle que de l'empire de cette femme sur lui. L'idée d'entrer un seul instant en rivalité avec une personne si méprisable révoltait mon cœur et ma fierté. Plus je le vis, plus je témoignai à M. de Fienne une indifférence que je me reprochais de ne pas avoir. Je sentais que je n'avais pas le droit de montrer de l'humeur, et je fis une étude continuelle de mon ton et de mes manières pour lui dérober mes sentimens. Si j'étais chez ma mère, j'acceptais d'un air satisfait l'invitation qu'il me faisait de danser avec lui; puis un instant après, je me retirais comme si je l'eusse oubliée. D'autres fois, me plaignant de la fatigue, je sollicitais un retard, et souvent je

m'empressais de prendre le bras de M. de Caumont, en feignant de ne pas apercevoir M. de Fienne qui m'offrait le sien. Tout cela, mon ami, je le faisais tranquillement, sans avoir l'air d'y mettre de l'importance, et l'on fut dupe de ce manége.

Un matin, nous étions chez ma mère, madame de Mauléon, mes sœurs et moi. La conversation tomba sur les jeunes gens de notre société. M. de Fienne fut celui dont la figure, au gré de toutes, était la plus agréable. Moi seule, je me taisais. Madame Aimond, visiblement impatientée de mon insouciance, m'interrogea directement. J'étais sur mes gardes, et je répondis d'un ton qui allait à mon air : M. de Caumont me semble un plus bel homme; il est plus grand. A ce mot, on se récria. Plus grand ! répéta madame de Mauléon piquée au vif, je n'aurais jamais songé qu'il fût plus grand, car par sa tournure M. de Fienne a l'air de le passer de toute la tête... Sans doute Caumont vous semble aussi plus aimable, plus spirituel ?...—Mon Dieu ! ma tante, lui répon-

dis-je doucement, vous me prenez au dépourvu; je n'ai jamais pensé une minute à ces deux messieurs. Je crois M. de Fienne un homme fort distingué parce que je vous l'entends dire; car, excepté à Aubonne où il était aimable et gai, je l'ai très-peu vu, et nous sommes trop peu liés pour causer beaucoup ensemble. Quant à M. de Caumont, je le connais davantage; il a du sens, et c'est, je crois, un fort bon garçon. Le petit air ingénu qui accompagna ce discours faillit les déconcerter tout-à-fait. *Trop peu liés*, répéta aigrement madame de Mauléon, et pourquoi ne l'êtes-vous pas davantage? Il semble, ma chère, que vous ayez pris à tic d'être pour lui, et pour lui seul, d'une froideur et d'une bégueulerie déplacée : est-ce parce que votre mère et vos sœurs le traitent avec amitié que vous affectez de ne lui en montrer aucune? soyez-en persuadée, il le sent fort bien. — Mon Dieu! m'écriai-je avec une émotion intérieure que j'eus peine à ne pas trahir, s'en est-il plaint? — Je ne dis pas cela, répondit-elle, mais, sans en parler, il peut en

être blessé. — Ah! je l'espère, il n'en est rien, dis-je alors tranquillement; la lueur d'espoir qui avait fait battre mon cœur venait de s'éteindre. M. de Fienne ne s'occupe pas assez de moi, continuai-je, pour s'apercevoir et se blesser de mes manières. — Il ne s'occupe pas de vous, *pas assez de vous !* souhaiteriez-vous donc qu'il s'en occupât davantage ? — Mais, mon Dieu, non, ma tante; il ne s'occupe pas de moi, parce que je ne m'occupe pas de lui, ni, que je sache, d'aucun homme de son âge. Tu n'es pas coquette, il est vrai, me dit alors ma mère, et je t'en sais gré. Mais il ne faut donner dans aucun excès, et je trouverais tout simple que tu cherchasses à plaire à Jules comme à tous les autres hommes qui viennent chez moi ; enfin que tu fisses comme tes sœurs. Trouves-tu leur gaieté déplacée? — Vraiment non, chère maman, répondis-je, et si cela m'amusait je ferais comme elles. D'ailleurs Cécile est mariée; elle a plus de liberté avec les hommes et beaucoup d'intimité avec M. de Fienne, cela met à l'aise pour être aimable : Juliette

par son âge et son caractère fait bien plus vite connaissance que moi. Vous le voyez, ce n'est pas la même chose.

Dans ce moment mes sœurs quittèrent la chambre, et je les suivis. — M'étant arrêtée dans le cabinet attenant pour y chercher quelque ouvrage, j'entendis ma mère demander à sa belle-sœur ce qu'elle pensait de Marguerite. — Ce que j'en pense? répliqua-t-elle; c'est qu'elle est insupportable avec ses manières posées. C'est un masque, un masque certainement; mais on ne sait comment le soulever. Elle ne pense pas un mot de ce qu'elle dit, et je vous réponds qu'elle l'aime. — Je crains le contraire, dit madame Aimond: a-t-on si jeune un tel empire sur soi? Si elle l'aime, pourquoi le cacher? et même si elle suppose quelque obstacle à ses sentimens, ne faudrait-il pas un singulier courage, à son âge, pour s'abstenir volontairement de le voir? Je n'y comprends rien, reprit madame de Mauléon; tout cela est singulier, j'en conviens. Mais, pour fuir le monde, ne plus aimer la danse, se coucher à

dix heures, n'être coquette avec personne, regarder tous les plaisirs de la vie comme des futilités qui ne sont pas dignes d'intéresser, il faut un motif, et je n'en vois qu'un : c'est bien la plus contrariante petite fille... Contrariante! dis-je en moi-même en me retirant sur la pointe du pied; ah! s'il faut pour ne plus contrarier madame de Mauléon, me donner à un homme dont je ne puis attendre que de l'indifférence, je renonce à la satisfaire jamais. Je l'avouerai, j'éprouvais un plaisir amer à me soustraire par ma seule force à la domination de cette femme impérieuse; triste jouissance d'une misérable vanité, qui ne cicatrisait pas la blessure de mon cœur.

Tandis que je cachais mes souffrances sous cet air calme que madame de Mauléon nommait un masque, la jalousie et tous ses tourmens dévoraient mon ame.

La froideur de M. de Fienne pour moi, ses soins pour madame de Valory, étaient autant de coups de poignard dont il me perçait. Je résolus de l'éviter tout-à-fait. Un affreux mal

de tête fut le prétexte dont je me servis pour refuser de sortir et me retirer avant l'heure où l'on recevait du monde. Cette douleur continuelle n'était pas entièrement de mon invention, car mon esprit préoccupé de pénibles pensées me faisait éprouver une partie des maux dont je me plaignais. Ma mère s'inquiéta de ma santé. On me fit sans succès tous les remèdes possibles, j'en endurai l'ennui, et je fus un mois sans rencontrer M. de Fienne.

L'hiver s'écoulait, et je ne le voyais pas. Cécile ne m'en parlait plus qu'avec réserve : sans doute elle était entrée dans la ligue de sa tante; il ne me donnait pas la moindre marque d'intérêt; et cependant tous mes efforts pour cesser de l'aimer furent infructueux.

Le printemps rappela M. de Fienne à l'armée.

La guerre était prête à se rallumer; il dut songer à quitter Paris et donna à sa famille les trois derniers jours qui lui restaient encore. A peine, pendant cet espace de temps, quitta-t-il la maison de ma mère. Ah! que je souffrais

alors! quel trouble affreux agitait mon ame épouvantée de l'idée d'une séparation totale, peut-être éternelle! Je fuyais Jules, je courais m'enfermer chez moi; comme une insensée, je me jetais à genoux, et, tendant les bras au ciel, je ne trouvais ni les mots ni la voix pour prier. En lui parlant, en le regardant, mon émotion se trahissait, et si madame de Mauléon, ma mère et Cécile n'eussent pas été trop occupées de leur douleur pour m'observer, elles eussent surpris mon secret. Jules s'aperçut de ce qui se passait en moi. Ses regards, où se peignait une douce et tendre pitié, me l'apprirent. Bien peu de temps auparavant j'aurais souhaité la mort avant de consentir qu'il soupçonnât mes sentimens. Mais une véritable, une profonde douleur abat la fierté; devant elle la vanité s'éteint, et alors sa compassion devint le seul soulagement de mes peines. Peu de momens avant de monter en voiture, il vint dire à ma mère un dernier adieu : me sentant incapable de lui faire les miens, je fus cacher dans ma chambre mon désespoir et

ma faiblesse. Je sanglotais, lorsque j'entendis marcher dans la galerie. J'eus le temps d'essuyer mes yeux avant qu'on ouvrît ma porte, et Jules parut. J'ignore ce qui m'échappa dans ce moment et pourquoi il me répondit : *Je reviendrai pour vous, pour vous seule. Je reviendrai, je l'espère, plus digne de vous.* Il me prit dans ses bras, nos larmes se confondirent, et je ne sais ce que j'aurais pu dire si ma mère ne fût entrée.

Depuis ce moment l'amour qu'il m'inspirait fut tout-puissant sur mon cœur. Je ne cherchai plus à le combattre. Les dangers qu'il courait absorbaient toutes mes pensées. Je passais les nuits à pleurer, les jours à me tourmenter. Ma santé s'altéra de plus en plus, et mon changement devint frappant. Vers le milieu de la campagne je fus demandée en mariage par M. Demoncy : ce gendre convenait à mon père ; il me le dit en me le proposant. Le refus net et précipité que j'en fis semblait tenir de la folie. Riche, jeune, considéré, aimable, il réunissait toutes les qualités qu'une femme

difficile peut désirer dans un mari. Mon père me demanda en quoi un tel homme pouvait me déplaire. Je convins de ses qualités; mais je ne voulais pas, lui dis-je, me marier sitôt; j'étais trop jeune, trop malade : un mari, des enfans, une nouvelle famille, tout cela m'épouvantait. Mon père eut la pensée que mon cœur était engagé; mais, quand il sut de ma mère que j'avais témoigné la même indifférence pour tous les hommes de notre société, il se détermina à remercier M. Demoncy, sans comprendre néanmoins comment sa fille, raisonnable jusque alors, était devenue tout-à-coup bizarre au point de redouter les sentimens les plus doux de la nature. Cependant il n'insista pas. Il n'employa pas la rigueur pour obtenir les raisons d'un si étrange caprice; et sa douceur me pénétra de reconnaissance et de respect.

Ma mère fut comblée de joie par mon refus; n'ayant pas une objection à faire, elle n'avait pu s'opposer aux désirs de mon père, et tremblait que je n'acceptasse.

Madame de Mauléon le tint pour un aveu, et

depuis ce moment sa manière avec moi changea tout-à-fait. A l'air piqué et raide qu'elle avait d'ordinaire, succédèrent un ton doux, des attentions, des soins, dont je n'étais pas accoutumée à me voir l'objet. Elle me traitait comme une personne malade et chagrine. Je fixais toutes ses pensées. J'étais étonnée, souvent embarrassée de ce singulier empressement. Bientôt elle ne reçut pas une lettre de l'armée sans la lire devant moi, à ma mère ou à Cécile. C'était un moyen délicat de satisfaire mes désirs sans me laisser l'embarras de les montrer. J'en fus profondément touchée. Elle gagna plus sur mon esprit par cette conduite qu'elle n'eût fait par des années de rigueur. Je sentis mon cœur s'affaiblir, à chaque instant mon secret était sur mes lèvres : une douce confiance remplaça mes craintes : je n'eus plus de force contre leurs désirs ni contre les miens, la plus légère occasion m'eût fait parler ; bientôt elle se présenta.

J'étais seule avec ma mère un jour que madame de Mauléon entra dans le salon en tenant

à la main une lettre de M. de Fienne, qu'elle nous lut aussitôt. Jules parlait en plaisantant de quelques blessures légères qu'il avait reçues à la dernière bataille. Il se félicitait d'avoir eu deux chevaux tués sous lui, et surtout de les avoir remplacés par deux chevaux de prise; puis, répondant à une lettre de sa tante : *Comment pouvez-vous souhaiter,* lui disait-il, *que je ne m'expose que tout juste autant que le devoir l'exige? Le père dont vous m'avez tenu lieu m'aurait-il donné ce conseil? Oh! non; ma mère seule m'eût parlé ainsi. Ce* tout juste, *ma chère tante, est ce que je connais de plus méprisable dans notre métier. Celui qui reçut de la nature assez de moyens pour servir la patrie; celui que la fortune place dans une circonstance favorable, qui la voit sans en profiter, uniquement parce qu'il n'encourt pas le blâme public en s'abstenant d'agir; celui-là, je le répète, est à mes yeux plus vil que le lâche, dont l'excuse du moins est dans la faiblesse de son organisation; le plus méprisable égoïsme arrête seul le premier. Il ne*

manque pas dans l'armée de gens qui règlent leur courage sur le profit qu'ils en peuvent tirer. Mais jamais, je vous le jure, on ne me comptera parmi eux, et je préférerais me voir toujours refuser la récompense de mes services, à trouver dans mon cœur un si honteux sentiment. Assez ambitieux pour vouloir m'élever, j'y réussirai en me distinguant; tout autre chemin me répugne; s'il ne me mène pas à la fortune, l'honneur me restera; l'estime de mes camarades et de mes chefs, la conscience d'avoir plus mérité qu'obtenu me consoleront de l'injustice du sort. Souhaitez bien plutôt, ma courageuse tante, que les occasions s'offrent, et songez que, pour prétendre à vous donner un jour des petits-neveux d'un nom qui vous est cher, il faut que je devienne un parti sortable pour celle dont vous m'aiderez, j'espère, à faire choix. Une fois j'ai vivement senti combien il est pénible de n'oser écouter son cœur, d'étouffer par honneur et par fierté des sentiments qui, dans une autre position, eussent fait la gloire et le bonheur

de la vie. La raison a triomphé d'un penchant qu'elle n'approuvait pas ; mais cette expérience ne sera pas perdue pour moi, et je serai quelque chose, ou je cesserai de vivre.

Chaque mot de cette lettre me causait l'émotion la plus vive. Je me représentais les dangers qu'il avait courus, ceux auxquels il allait s'exposer. Je le voyais emporté par ce désir de gloire, d'avancement, d'indépendance, n'écoutant que son ambition et méprisant la vie. — Je crus l'avoir perdu. Oubliant ce qui m'entourait, et, succombant à une douleur violente, je laissai paraître sur ma figure une partie de ce qui se passait dans mon ame. Ma mère et madame de Mauléon fixèrent les yeux sur moi; je le voyais sans y penser. Une autre idée s'était emparée de mon esprit. Les dernières paroles de Jules, ces mots : *Je reviendrai pour vous, plus digne de vous ;* retentissaient à mon oreille. Ah ! malheureuse ! était-ce moi qui par une feinte indifférence l'avais poussé à cette passion du danger? *L'honneur et la fierté*

l'avaient-ils, en effet, forcé d'étouffer ses sentimens? Avais-je méconnu son cœur? était-ce mon orgueil et ma froideur qui le précipitaient à sa perte? Cette pensée me fit pâlir, et des larmes glacées inondèrent mon visage. — Qu'as-tu? me demanda ma mère de ce ton pénétrant qui attend une confidence. Cette question inattendue ouvrit mon cœur prêt à se fendre. Je me mis à genoux sur le tabouret où elle avait les pieds, et, prenant ses mains dans les miennes : Ma mère, lui dis-je, j'aime M. de Fienne : si vous consentez à lui donner votre fille, si son cœur libre lui permet de l'accepter, dites-lui qu'heureuse de lui appartenir, fière d'un nom qu'il rend estimable, ma fortune suffira toujours à mes désirs si elle peut borner les siens. — En finissant de parler ma tête tomba sur le sein de ma mère. Les larmes aux yeux et me serrant dans leurs bras, madame de Mauléon et elle s'efforcèrent de me ranimer par leurs caresses et leurs éloges. Ma mère m'appela une charmante fille ; elle trouva que j'avais mis autant de décence que

de sensibilité dans l'aveu de mes sentimens. Madame de Mauléon me nomma son enfant; elle m'assura qu'aucune fille de France ne lui serait si agréable que celle de sa sœur chérie : que Marguerite enfin comblerait les vœux de son neveu et les siens. Madame Aimond se chargea d'instruire mon père. Il n'en fallait pas moins, me dit-il en souriant avec une angélique bonté, pour refuser Demoncy. Ensuite il me fit toutes les objections que la sollicitude paternelle lui dicta. Mais, convaincu lui-même de la supériorité de M. de Fienne, il fut aisément persuadé de la force de mes sentimens, et ne résista pas à mes désirs. Il fut convenu que ma mère écrirait à Jules. Mon père me glaça en me disant d'un ton moitié riant, moitié sérieux : « S'il allait ne pas vouloir de toi, serais-tu sage, forte? » Je répondis oui, et je sentis que j'en mourrais. Mes craintes, mes doutes n'étaient qu'endormis ; ce mot terrible les réveilla... Mille idées cruelles se pressèrent en foule dans mon esprit. Était-ce de moi que sa lettre parlait? Cet objet désiré, ne l'avait-il pas

plutôt connu en pays étranger? La raison, disait-il, avait triomphé de ce penchant. Ah! si, en effet, elle avait triomphé !... Si j'étais oubliée... remplacée... Mon cœur se serra, et je demeurai comme épouvantée de la démarche précipitée que la passion m'avait fait faire. Ce refus, ce refus possible de ma main, en ce moment me parut probable, me parut certain. Voulant encore sauver ma fierté, je profitai de la présence de mon père pour obtenir de madame Aimond de ne laisser voir dans sa lettre qu'un arrangement de famille auquel j'étais prête à souscrire, sans l'avoir sollicité. En lui découvrant toute ma tendresse, dis-je à ma mère, ne lui faites pas une loi de se montrer faux ou cruel, si son cœur libre ne lui parlait pas pour moi. Elle trouva que c'était le priver de la moitié de son bonheur. Mais mon père m'approuva, et elle consentit à me faire juge de sa lettre. J'en ôtai les expressions dont la vivacité m'alarmait, et elle fut soumise à madame de Mauléon. Elle la trouva bien, parfaitement convenante ; ce furent ses propres ter-

mes ; car il est dans son esprit de préférer toujours un arrangement de famille à ceux que formerait une mutuelle affection ; mon amour avait obtenu le consentement de mon père, elle n'en voulait pas davantage. Peut-être aussi, connaissant son neveu, crut-elle que l'obligation de répondre à une passion dont il n'était pas capablealarmerait sa délicatesse, tandis qu'une proposition de famille lui laisserait contracter sans répugnance un engagement dont l'honneur et sa bonté naturelle rempliraient facilement les conditions. Quels que fussent ses motifs, la lettre de ma mère eut son approbation et partit.

Je m'appesantis sur ces détails parce que l'ignorance où fut M. de Fienne de mes sentimens pour lui est la principale excuse de sa conduite. Le temps où la douleur me rendait injuste est passé sans retour ; je ne veux plus lui chercher des torts ; cette cruelle haine me déchirait sans me dégager. On ne lui demanda qu'un cœur libre et sa main ; il promit l'un et l'autre : ce n'était point assez pour moi. Sa ré-

ponse à madame Aimond me sembla favorable, parce qu'il consentait à m'épouser. Je n'en pesai pas les expressions, et je n'aperçus que plus tard combien elle était conforme au reste de son procédé, c'est-à-dire froide et mesurée. Je l'avoue cependant, ma première impression fut d'en être contente, et mon amour s'accrut par l'espérance. Il était légitime, je le croyais partagé, je m'y livrai sans mesure.

Les désastres de cette campagne interceptèrent souvent sa correspondance avec ma mère et sa tante. Les plus affreuses inquiétudes s'emparèrent de moi; je devins superstitieuse, à moitié folle de douleur. Je crus que le ciel lui épargnerait les maux que je souffrirais; et, pensant ainsi partager les peines qu'il endurait, je passais des nuits entières hors de mon lit, je laissais éteindre le feu dans la chambre où je travaillais, et je vivais presque de pain et d'eau. Mes parens s'aperçurent de mon changement, sans y présumer d'autres causes que les craintes qu'ils ressentaient comme moi. Ils me voyaient remplir mon assiette, et ne s'aperce-

vaient pas que je la renvoyais sans y avoir touché. Ils ignoraient les privations et les douleurs physiques que je supportais dans l'espérance de racheter à ce prix la vie de Jules.

Au milieu de janvier, un soir où ma mauvaise santé m'avait retenue seule à la maison, j'entendis Nany dans l'antichambre dire à quelqu'un : Oui, monsieur, tout le monde a été dîner chez le duc de M....., excepté mademoiselle; mais vous pouvez entrer, j'en suis sûre; je ferai avertir madame. Par un mouvement machinal, j'ouvris la porte du salon pour savoir à qui elle parlait, je me trouvai vis-à-vis de M. de Fienne, et, incapable de me contenir, je m'allai jeter entre ses bras, ne trouvant pour lui parler que des larmes et des sanglots. Dans ce moment, ému sans doute par l'attendrissement que je laissais paraître, dans ce moment, il m'en souvient, Jules me pressa sur son cœur avec transport. Nous rentrâmes dans le salon, il s'assit près de moi; il serrait mes mains, il les couvrait de baisers. Au bout d'un instant cependant, il songea à me quitter; mais je m'y

opposai en l'assurant du retour prochain de ma mère. En moins d'une heure la maison se remplit des amis qui accouraient pour le voir. La joie m'ôtait la faculté de parler, de penser, et dans ce premier moment je ne sentis que mon bonheur.

Quand je pus réfléchir, je fus embarrassée de l'accueil que j'avais fait à M. de Fienne. Il vint le lendemain, on nous laissa seuls; je me sentis timide auprès de lui. Deux jours avant il me semblait si facile de lui dire que je l'aimais; et maintenant ses yeux fixés sur moi faisaient baisser les miens; à peine pouvais-je respirer. De son côté, il gardait le silence; ses yeux, me parcourant de la tête aux pieds, avaient l'air de vouloir deviner ce qui arrêtait mes paroles. Je pensais avec dépit à la gaucherie de mes manières, et mon embarras en augmentait. Le récit de cette entrevue peut servir pour toutes les autres. Dès qu'il s'éloignait, je trouvais cent choses à lui dire; près de lui j'étais muette. Deux années de souffrances avaient usé mes forces; j'a-

vais perdu, non la faculté d'être heureuse, mais celle d'être gaie ; ma santé même était détruite, et quand je souriais c'était à travers des larmes. Bientôt ma mélancolie et ma gêne habituelles eurent d'autres causes que la timidité et d'anciennes douleurs. Je m'aperçus que je ne plaisais pas. Distrait avec moi, ayant toujours quelques prétextes pour s'en éloigner, Jules oubliait sans cesse l'heure à laquelle je l'attendais. Passionné pour des plaisirs que je ne pouvais partager, il arrangeait des parties d'hommes, allait aux bals de la cour ou dans des sociétés étrangères à ma mère et à moi. Hélas! je n'avais d'autre besoin que le repos, d'autre bonheur que sa présence. Je souffrais dès qu'il n'était plus près de moi, et je haïssais tout ce qui devait m'en séparer. Inquiète, abattue, découragée, je hasardai une fois d'énoncer mon opinion sur une chose indifférente. M. de Fienne la combattit. Un autre jour il blâma la vivacité de mes expressions sur je ne sais quel sujet ; c'en fut assez pour changer ma timidité ordinaire en une gaucherie et un embarras dont vous ne

sauriez vous faire l'idée. Réduite au rôle d'un enfant tremblant devant son maître, sa présence suffisait pour m'ôter toute aisance. En marchant je renversais les meubles; je me trompais de mots en parlant; bientôt je ne sus plus que le regarder, et mes yeux alors étaient pleins de larmes. Cette conduite devait l'étonner, peut-être l'ennuya-t-elle. Il s'éloigna de plus en plus. En faisant l'aveu de mon amour, en m'y livrant sans réserve, il semblait que j'eusse perdu tout empire sur moi. Ma tristesse paraissait à tous les yeux, et, malgré les efforts de madame Aimond pour la cacher à mon père, il s'en aperçut et m'en parla. Je me plaignis de ma santé. Ne pouvant obtenir une autre raison, il fut forcé de s'en contenter, sans être toutefois persuadé de ma sincérité à cet égard. Obligé de partir pour l'Auvergne, afin d'y arranger des affaires relatives à ma dot, et espérant en ramener ma tante Ducray, M. Aimond dit à Jules, au moment de nous quitter, que huit jours après son retour il espérait nous marier: puis, prenant sa main et la

mienne, en les serrant tendrement : Soyez heureux, mes enfans, ajouta-t-il, vous êtes l'un à l'autre. Je crus voir une étincelle de joie briller dans les yeux de M. de Fienne ; elle passa dans mon ame. Ah ! que l'espérance est prompte à rentrer dans notre cœur ! Il resta tout le jour avec moi, et le soir en me quittant : Voilà, dit-il, une bonne journée, commencée, finie près de vous. Demain encore... tous les jours ; j'en ai le droit. Pourquoi, mon ami, parla-t-il ainsi ? Pourquoi donna-t-il à ses paroles le ton de l'amour heureux ? La galanterie, la politesse, ces mots dictés par le devoir, échappés à l'habitude, ont-ils donc un accent si tendre ? Dans ce moment, oubliant le passé, oubliant mes craintes, je crus que son ame répondait à la mienne ; et le lendemain, quand j'appris que M. de Fienne avait été au bal de l'Opéra, ma douleur s'augmenta de l'espoir qu'il m'avait laissé prendre et qu'alors je perdis sans retour. — Je le vis au bal, s'occupant de femmes qui cherchaient à le captiver, et cela le jour même où ma main lui était donnée. Je le vis, peu

flatté d'un tel présent, courir en me quittant après des plaisirs plus vifs. Une jalousie vague mais déchirante remplit mon cœur. Cependant je ne lui reprochais rien. Je sentais trop que l'amour ne peut se commander. Je fus triste, peut-être maussade; mais il ne s'en aperçut pas. Il s'était amusé à l'Opéra : il nous le dit. J'affectai d'être surprise qu'il y fût allé. Est-ce le bal, lui dis-je, qui vous a empêché de déjeuner avec nous? Oui, répondit-il, je me suis couché si tard! L'aisance avec laquelle il parlait d'une chose qui me perçait l'ame me piqua jusqu'au vif, et je quittai la place. Il était de bonne heure; je reparus seulement pour dîner; il n'eut pas l'air de s'être aperçu de mon absence : ma mère seule en avait souffert; elle demanda avec inquiétude où j'avais passé la journée. — Sur mon lit, lui répondis-je du ton le plus indifférent que je pus prendre, mais en regardant M. de Fienne. Mon père m'avait conseillé hier d'écrire à madame Ducray. N'ayant pu le faire avant son départ, je me suis levée à six heures pour que ma lettre

partit, et j'avais sommeil ce matin. — Ce rapprochement de ma conduite et de la sienne me semblait un reproche presque direct ; il ne l'entendit pas. Oh! non, je lui étais trop indifférente pour qu'il daignât songer à ce que je lui disais, s'occuper de ce qui se passait en moi. — Il retourna au bal plusieurs fois ; il ne s'en cachait pas ; et d'ailleurs j'avais cent moyens d'être instruite. Un mot à M. de Caumont ou à M. de Rhône suffisait pour m'en assurer.

Un soir, il me quitta plus tôt que de coutume, en se plaignant d'être fatigué d'une course à cheval qu'il avait faite le matin. J'eus le triste pressentiment qu'il irait au bal, et le lendemain je demandai à M. de Caumont, devant lui, s'il avait été seul à l'Opéra. Non pas seul, dit-il, Jules était avec moi. — Je m'éloignai précipitamment, et fus à l'autre bout du salon travailler au métier de ma mère.

M. de Fienne vint m'y trouver : il chercha à me faire causer ; je répondais par des signes de tête ; mon esprit était ailleurs. — Qu'avez-vous? me dit-il enfin; quelque chose vous a-t-il

fâchée? — Je voulais répondre, mes lèvres tremblaient, mon cœur battait. Parler à M. de Fienne pour lui faire un reproche du ton de la colère était une chose si nouvelle pour moi que je crus n'en pas trouver la force.

Cependant l'indignation l'emporta et je lui dis avec effort : Vous êtes, monsieur, libre de vos actions, libre de choisir vos plaisirs, et je ne me connais aucun droit d'en être blessée. Il en est autrement lorsque vous me trompez, et je vous prie de ne jamais chercher de prétextes pour vous éloigner de moi; votre volonté suffit. La douleur m'arrachait ces paroles : il n'en fut point touché, et se montra, au contraire, fort irrité de mes plaintes. Il répondit avec fierté, et me laissa voir une crainte extrême d'être traité en esclave. Alors je sentis qu'en se donnant à un homme sans fortune une femme riche s'impose, si elle est délicate, l'obligation de tout souffrir sans se plaindre. La voix me manqua. Le cœur plein d'amertume, l'esprit troublé par d'affreuses inquiétudes, des larmes s'échappaient de mes yeux. Je fus les

cacher dans ma chambre, il m'y suivit. J'étais à genoux, la tête sur un fauteuil, pleurant, sanglotant. Mon état lui fit pitié ; il demanda pardon sans convenir de ses torts ; promit de se soumettre à mes désirs en ayant l'air de les considérer comme d'extravagans caprices, et cherchant à me calmer comme on apaise un enfant par des promesses qu'on ne veut pas tenir. Que je souffrais alors ! que je me trouvais malheureuse ! Et pourtant je n'avais pas connu le désespoir, la morne tranquillité qui lui succède ; cette cruelle résignation, fruit amer du dégoût de la vie, du désir de la mort, et qui soumet sans murmures un cœur froissé aux plus cuisantes douleurs. Vainement le mien fut-il déchiré, vainement éprouva-t-il tous les genres de tourmens, il est à lui ce triste cœur : je le lui ai donné dans les beaux jours de ma jeunesse. Hélas ! onme croit jeune encore, comme si l'âge ne se composait que d'années ! mais, dites..... quel vieillard au bord de la tombe est plus que moi désintéressé de l'existence ? Qu'ai-je à attendre, à espérer d'une

longue vie? abreuvée de douleurs, mon ame est inaccessible à la joie : je ne retrouve ma sensibilité qu'en voyant pleurer mes amis, leur félicité me touche encore, mais je ne la partage plus. Leur bonheur ne me rend point heureuse, et si je me permettais de choisir, mon goût m'éloignerait de ceux que le sort a traités plus doucement que moi.

Je suis étonnée d'en avoir tant écrit. La semaine prochaine je vous enverrai le reste de ma triste histoire, si l'on peut nommer ainsi une suite de sentimens nés des circonstances les plus ordinaires de la vie, et où vous ne trouverez aucun événement remarquable. Si vous blâmez ma faiblesse, songez du moins que la nature ne m'a pas donné plus de force. Non, je ne puis plus rien pour moi, et personne ne peut me rendre au bonheur. Plaignez-moi donc sans me tourmenter. Adieu.

SUITE DE L'HISTOIRE DE MARGUERITE.

La fin du carnaval s'approchait. Mon mariage était fixé à la mi-carême, et le retour de mon père retardait seul la publication des bans. Mais cette union, jadis si chère, n'avait plus de charme pour moi : je n'étais pas aimée. Ah! ma mère, si j'eusse osé vous ouvrir mon cœur, je me serais peut-être épargné de cruels combats. Mais, hélas! tout me manquait à la fois;

mes forces étaient épuisées et je ne voyais aucun appui autour de moi. Madame Aimond était trop subjuguée par madame de Mauléon, trop attachée à son neveu pour espérer qu'elle m'arracherait par son autorité à l'affreux malheur d'épouser un homme dont l'amour ne répondrait jamais au mien. Je ne lui demandai pas de conseils, car je savais d'avance sa réponse. Malheureusement sa conduite justifiait ma défiance. Frappée comme moi des froideurs et des négligences de M. de Fienne, elle en était affligée, et son orgueil maternel en souffrait. Mais soit qu'elle crût l'amour peu nécessaire dans le mariage, ou qu'elle fût entraînée par son affection pour son neveu, loin de m'avouer son mécontentement, elle mettait tous ses soins à me le cacher et à combattre l'impression que la conduite de M. de Fienne pouvait faire sur mon esprit. Toutefois chacun de ses mouvemens la trahissait à son insu. En lui voyant porter les yeux sur la pendule, l'expression de son regard suffisait pour m'apprendre si Jules était en retard. Ensuite elle s'agitait, elle se

promenait dans la galerie qui donne sur la cour, regardait à la fenêtre, reprenait son ouvrage et le quittait encore au premier coup de marteau; puis n'espérant plus que l'inexactitude de son neveu passerait sans être aperçue, elle essayait, en me grondant doucement, de le disculper. — Quoi! me disait-elle, encore de l'humeur! et d'où vient? parce qu'il tarde un peu? Est-on toujours libre quand on veut l'être? On a des devoirs, des amis... Veux-tu qu'il renonce à des liaisons utiles ou agréables? Songe, mon enfant, qu'on ne peut, sans indulgence, donner ni obtenir le bonheur. Allons! ne fais plus cette mine : l'exigence fait peur aux hommes. — A tout cela je ne répondais rien, mais je sentais que s'il m'eût aimée, besoins, devoirs, plaisirs, tout l'eût ramené près de moi; et mon cœur s'ulcérait. Cependant, convaincue comme elle que l'exigence éloignerait M. de Fienne de plus en plus, j'aurais voulu lui laisser ignorer la peine qu'il me causait, et ma fierté était révoltée de descendre aux reproches. Mais arrivait-il? madame Ai-

mond l'instruisait en deux mots en l'invitant à se justifier; et Jules mettait dans son explication d'autant plus de hauteur qu'il avait moins de raisons à me donner. Fatiguée d'une discussion dont chaque mot me faisait une blessure nouvelle, j'avouais des torts dont je ne me sentais pas coupable, et j'implorais ma grâce pour ne pas continuer une querelle si douloureuse. Alors me livrant au plaisir si doux de voir ce qu'on aime, j'écoutais ses moindres paroles avec un charme inexprimable. Souvent, entraînée par une puissance invincible, j'oubliais mes doutes, ses torts, je ne voyais plus que ce qu'il avait d'aimable, de distingué; je me reprochais mon injustice et je me haïssais pour l'avoir désobligé un instant.

Rendue à moi-même lorsqu'il m'avait quittée, je retrouvais toutes mes craintes, il est vrai; je les retrouvais, justifiées par les inquiétudes que je surprenais chez ma mère, et il fallait que j'aimasse aussi passionnément M. de Fienne, pour lui pardonner d'avoir usurpé la première place dans l'amour de cette mère ché-

rie. Mais loin d'être aigrie par la préférence qu'avaient pour lui ceux mêmes dont j'attendais le plus de tendresse, j'en jouissais; leur prédilection justifiait la mienne, et la supériorité de M. de Fienne motivait assez à mes yeux la passion qu'il inspirait à ses amis. Je ne connus jamais personne qui pût l'aimer avec tiédeur, et l'amitié ressemble à l'amour quand il en est l'objet.

Désolée de sa froideur, un sentiment d'humilité me faisait cependant douter que j'eusse le droit de m'en plaindre. En comparant tout ce qu'il avait d'aimable à tout ce qui me manquait, j'étais comme effrayée de la distance mise entre nous par la nature. Avec une disposition si marquée à la mélancolie, comment espérer de plaire à l'homme du monde le plus gai? Quelle différence d'un esprit vif et pénétrant comme le sien, à cette timidité gauche qui m'empêchait de parler et d'agir! La beauté de sa figure, la noble élégance de sa taille, ne contrastaient pas moins avec ma démarche incertaine, ma taille courbée, et un visage agréa-

ble à mes amis seulement par un air de bonté. Je me rendis justice ; l'impossibilité de m'aimer n'était pas un tort, et Jules n'en eut plus d'autres à mes yeux que d'accepter ma main sans me donner son cœur.

Cette défiance de moi était une douleur de plus quand je regardais mes sœurs. Elles étaient si belles, si aimables ! ah ! si la nature m'eût traitée comme elles, sans doute il m'aurait aimée.

Les motifs qui m'empêchaient d'ouvrir mon cœur à madame Aimond me firent aussi taire mes sentimens à Cécile. Tendrement attachée à son cousin, entièrement soumise à sa tante n'ayant jamais connu l'amour et se trouvant heureuse d'un sort passable, elle n'eût rien compris à des délicatesses toutes puissantes cependant sur mon esprit et sur mon cœur. D'ailleurs jamais elle n'eût osé me donner un conseil décisif : son caractère incertain et sa position l'en auraient également empêchée. Juliette m'aurait préférée à tout, mais elle avait quinze ans. Moins susceptible que moi d'exal-

tation, elle n'en est pas moins capable d'une amitié très-tendre et de fermes résolutions; sa jeunesse seule fut un obstacle à ma confiance. Je craignais, en me donnant l'air d'agir par les conseils d'un enfant, de la faire traiter par madame de Mauléon comme je l'avais été moi-même en essayant de détourner Cécile d'un mariage qui ne lui plaisait pas, et de fournir ainsi des armes contre moi à cette impérieuse personne, car je sentais que la dignité de ma contenance pouvait seule m'en faire respecter.

Livrée à moi-même et voyant désormais un malheur affreux dans une union que j'avais tant souhaitée; il me fallut un véritable courage pour me résigner à épouser, sans en être aimée, un homme que j'adorais. Je sentais que je me vouais à une jalousie vague, mais cruelle; au tourment de voir ma tendresse importune, et mon amour payé par une froide condescendance. Alors, mon ami, si j'eusse cru possible de renoncer à M. de Fienne, de refuser sa main après l'avoir demandée; si j'eusse eu un appui, si le monde et le jugement qu'il porterait ne

m'eussent pas effrayée... retenue, alors j'eusse tout rompu. La destinée que je prévoyais me semblait le plus grand des malheurs. Un événement à jamais cruel vint me désabuser et m'apprit que la plus horrible douleur est celle qui déchire notre ame, quand la délicatesse, la fierté, l'amour outragé, nous font un devoir de repousser l'objet de nos plus chers désirs, d'étouffer les sentimens les plus doux de notre cœur. Ah! mon ami, cesser d'exister serait moins douloureux, sans doute; et n'est-ce pas une mort aussi de renoncer à l'espérance, à toutes les jouissances de la vie!

Désintéressée de tout, je traverse le monde sans plaisir; ses amusemens me semblent des folies, que je regrette de ne pouvoir partager. L'occupation me distrait, mais elle me fatigue. Ces talens que je perfectionne, personne n'en jouira jamais. Plus silencieuse dans la société que dans la solitude, soit que je blâme ou que j'approuve, j'écoute sans répondre; et ma pensée, habituellement fixée sur la fin de mes souffrances, compte péniblement les jours que

je dois encore parcourir avant de reposer dans le tombeau de ma mère.

Madame Aimond recevait tous les lundis ; et ordinairement Juliette ou Cécile nous faisaient danser au piano. Le lundi gras, la soirée fut précédée d'un dîner de famille, auquel Jules fut invité le premier au double titre de neveu et de fils. Cependant, comme il devait déjeuner avec plusieurs de ses amis, il n'arriva pas à l'heure fixée, et le repas était déjà très-avancé lorsqu'il entra, encore dans sa toilette du matin. Il s'assit près de Juliette, car pour moi je m'étais placée entre deux vieux cousins de mon père. Le regard de reproche qu'il m'adressa ne put me désarmer si vite, et pendant tout le dîner je ne levai pas les yeux sur lui. Juliette remarqua son négligé et lui en fit la guerre en riant. Il lui promit d'aller s'habiller en sortant de table ; mais la petite mutine pria maman de s'y opposer, pour le punir, disait-elle, de ses lambineries perpétuelles en le privant de danser le soir. Il réclama contre un arrêt si sévère, et Juliette, pour mettre les juges de son parti,

assura que s'il sortait il ne reviendrait plus. Alors ma mère, pour tout concilier, eut l'idée d'envoyer chercher ce qu'il lui fallait et de lui permettre de s'habiller dans son cabinet : l'arrangement fut accepté et l'on passa dans le salon.

Pendant qu'on y prenait le café, j'entrai dans le boudoir et, mon cœur gonflé ne pouvant plus les contenir, quelques larmes s'échappèrent malgré moi de mes yeux. Je m'efforçais de les cacher dans mon mouchoir, lorsque je me sentis prise par la taille; je me retournai en découvrant mon visage; c'était M. de Fienne; je le repoussai doucement, mais il m'attira et me força de m'asseoir près de lui sur le canapé. Il demeura quelques instans sans parler; ses yeux fixés sur moi semblaient chercher à lire dans mon ame. Enfin, il prononça ces paroles d'une voix douce et tendre qui me pénétra. — Je suis bien à plaindre, dit-il, si je cause vos larmes. Moi, dont tous les désirs sont de vous rendre heureuse, dont c'est le devoir le plus cher, devrais-je vous faire pleu-

rer !... Cependant je le vois trop, vous êtes fâchée... O mon amie, ajouta-t-il d'un air presque passionné, dites, que faut-il faire pour vous apaiser, pour expier ma faute? imposez-moi une privation, une pénitence, celle que vous voudrez; mais que je ne voie plus de larmes dans vos yeux, que je ne m'accuse plus de causer votre affliction. Non, lui répondis-je tristement, je ne demanderai rien : la douleur d'être refusée passerait encore celle de n'être pas prévenue alors que je n'ose m'expliquer. Je connais trop mon peu d'empire sur vous. — Il se récria contre la dureté de ce reproche, demanda ce qui pouvait le lui avoir attiré. Il mit dans sa défense une nuance de sensibilité que je ne lui avais pas encore vue, et dont je fus profondément émue. Dans ce moment, se rappelant le chagrin que j'avais montré des parties de bals masqués, il me dit, en me prenant les mains, qu'il n'irait pas à celui du soir même. Je n'irai pas, je retournerai chez moi pour y songer à vous, continua-t-il, penser que dans vingt jours je n'y serai plus seul; que

j'aurai une compagne, une amie, une femme chérie. — Est-il vrai, dis-je bien bas, que vous la chérissiez ? ah ! s'il en est ainsi je suis donc heureuse. Cédant au premier sentiment de joie que l'amour m'eût encore donné, je laissai tomber ma tête sur sa poitrine ; il me serra sur son cœur, et je reçus sans obstacle les baisers dont il couvrait mon visage. Jules, lui dis-je, serait-ce trop payer un pareil moment que de l'acheter au prix du bonheur de la vie entière ? — Hélas ! un pressentiment cruel m'avait-il dicté ces paroles ? Honteuse d'un mouvement de tendresse si vif, je me dégageai de ses bras, mais l'air de bonheur qui l'animait dissipa mon embarras, et je ne me reprochai pas d'avoir laissé paraître combien il m'était cher. Il me quitta pour s'habiller et je rentrai dans le salon. La satisfaction m'embellissait, on me trouva charmante. Ma gaîté gagna mes amis. Jules semblait ravi : vous le dirai-je ? il semblait amoureux ; du moins le besoin de mon cœur me le fit croire. La soirée fut un enchantement : mon bonheur était parfait. Cepen-

dant, pour l'augmenter encore, j'entendis M. de Rhône arranger une partie de bal masqué. Mais lorsqu'il lui en parla, Jules refusa d'en être, prétextant qu'il s'était trop ennuyé aux autres pour y retourner. Je dansais avec lui, et je le remerciai en lui serrant la main. Ah! me dit-il, je voudrais qu'il y eût du mérite à vous faire ce sacrifice, mais réellement ce n'en est pas un.

Quand les étrangers furent partis, madame de Mauléon me fit embrasser son neveu; ensuite elle se retira avec lui et Cécile, dont M. de Rhône avait pris la voiture. Seule avec ma mère, je reçus ses félicitations. Elle me comblait de caresses, et ne se lassait pas de répéter avec transport : Tu es donc contente, bien contente de lui ? Puis elle me serrait tendrement dans ses bras.

Ma chambre, la même que j'occupe encore, a son entrée sur la galerie; mais, par une porte masquée, elle communique au cabinet de madame Aimond. Je traversais cette dernière pièce en me retirant chez moi, lorsque je vis à

mes pieds un papier ployé comme une lettre ; l'ayant ramassé et n'y trouvant point d'adresse, je l'ouvris machinalement en entrant chez moi. Voici l'exacte copie de l'original, que je possède encore.

« *Vous êtes engagé. L'honneur ne vous* » *permet pas de rompre avec une famille qui* » *vous honore de son choix*..... Ah ! Jules, » est-ce bien *l'honneur* qui vous attache à Marguerite ? je veux le croire puisque vous le » dites ; aussi bien j'ai besoin de le penser. Il » faudra donc renoncer à cet amour !... Ah ! » du moins que ce soit le plus tard possible. » Je veux vous voir. Tant que vous n'êtes pas » à une autre, vous êtes à moi. Venez, je vous » attendrai à deux heures sous l'horloge de » l'Opéra. Donnez-moi encore quelques-uns » de ces momens si doux. Non, jamais l'en- » fant qu'on vous donne n'en sentira le prix » comme moi. »

Lundi.....

Je n'en croyais pas mes yeux : chacune des

expressions de ce fatal écrit me pénétrait d'une douleur mortelle. L'honneur!..... C'était donc l'honneur seul qui l'attachait à moi! Qu'est-ce donc qui l'engageait le soir même à me montrer tant de tendresse? Ah! la compassion; oui, la pitié seule causait l'émotion qui m'avait trompée. Hélas! me disais-je, ce cœur si bon n'a pu supporter mes larmes. Sans doute il se sacrifie en m'épousant. Et cet amour violent qu'il inspire, certainement il le partage. Mais pourquoi me promettre?... pourquoi me dire qu'il n'irait pas? Dans ce moment une révolution subite se fit dans mes idées. La jalousie m'éclaira. Je pensai que sa promesse était faite pour me tranquilliser et qu'il n'avait pas l'intention de me tenir parole. Je me persuadai qu'il était au bal avec cette inconnue.

Je ne saurais vous dire ce qui se passait en moi; je courais dans ma chambre comme une insensée. Ou bien, regardant la pendule qui marquait une heure, je m'écriais en fondant en larmes : Dans une heure ils seront ensemble! Nany entra dans ce moment. Alors,

comme aujourd'hui, j'avais l'habitude de me coucher seule, mais en sortant de chez ma mère cette fille venait prendre ma lumière et éteindre mon feu. Nany m'a élevée; sa tendresse pour moi est extrême : elle a un cœur passionné, un caractère hardi et un esprit pénétrant. L'état où elle me trouva l'affligea sans la surprendre; souvent elle avait vu couler mes pleurs sans m'en demander la raison, mais elle en devinait la cause. Cependant mon extrême agitation l'inquiéta. Elle essaya de me calmer; mais, au lieu d'écouter ses consolations, je me jetai à son cou en la conjurant de me conduire au bal de l'Opéra. En vain elle s'efforça de me détourner d'un dessein si extraordinaire; je ne cessai de répéter que je mourrais de désespoir, ou que j'irais seule si elle refusait de m'accompagner. La violence de ma jalousie l'effraya; elle se flatta qu'une épreuve m'en guérirait à jamais; et, après quelques observations, elle céda enfin à mes instances. En un instant j'eus mis dans un mouchoir ce qui nous était nécessaire, et j'entraî-

mez-la-moi. — Ah! ah! me dit-il en riant, c'est donc pour ce mauvais sujet que tu es ici?.... Vraiment, je te plains d'avoir si mal placé ton cœur. Tel que tu le vois, il épouse dans un mois une jolie fille qui lui apporte cent mille écus,... et de l'amour, de l'amour..... Il t'en conte, à ce qu'il paraît : et le voilà qui ménage une princesse dont il n'aura pas bon marché. Celle-là n'est pas facile à tromper; et Marguerite sera fort heureuse si par déconce elle lui laisse son mari six semaines. Il a quitté sa prétendue à minuit; le voilà, deux heures après, dans les griffes de cette sorcière. S'il couche cette nuit chez sa tante, ce ne sera pas, je t'assure, sans avoir fait un quart d'heure de conversation dans les loges du cintre, ou rue du Mont-Blanc, n° 20. C'était me nommer madame de Valory. Je restai interdite. — Si tu as jeté tes filets sur ce bel oiseau, reprit-il, tu as oublié de lui couper les ailes. Dans ce moment, M. de Fienne et le masque se promenaient; en passant devant moi, Jules lui dit : *Je vous regretterai sans doute...* Et en revenant sur ses

pas : *La raison prescrit des sacrifices*... Je n'eus pas le courage de rester plus long-temps. Je me levai; mais je m'arrêtai à peu de distance de M. de Fienne; M. de Caumont venait de l'aborder. J'étais tentée d'arracher mon masque, de lui reprocher sa trahison : j'espérais mourir à ses yeux. Un reste de raison me retint. Je ne sais ce que lui disait M. de Caumont, mais il me montrait, et les yeux de Jules se portèrent sur moi. Par une bizarre contradiction, j'eus peur d'être reconnue, je m'éloignai en courant, je me perdis dans la foule, et je fus rejoindre Nany, que j'entraînai dans la rue. Nous montâmes dans le premier fiacre qui voulut nous prendre. Je tâchai en parlant à Nany de lui cacher la violence de mon émotion, et j'exigeai d'elle un éternel silence sur cette aventure. Rien, lui dis-je, ne pourra m'obliger à épouser un homme qui me trompe. Mais je me souviendrai que je l'ai aimé, et je ne révélerai pas une conduite qui le brouillerait avec ma famille. Ah! si ma mère, me le préférant encore, voulait prendre son parti, essayer

de le justifier, je me connais, Nany, je ne pourrais le lui pardonner. Il faut me taire, ne pas forcer madame Aimond et madame de Rhône à opter entre nous; ne pas risquer de faire naître la discorde entre elles et mon père. Promets-moi, que, quel que soit l'événement, tu garderas le silence, que tu ne me trahiras pas. Ma bonne me promit tout ce que je voulus. La conduite de M. de Fienne, dont je lui avais dit quelque chose, la révoltait : elle eût voulu la rendre publique; cependant mes désirs l'emportèrent : j'eus soin de lui représenter encore que si jamais on venait à savoir qu'elle m'eût conduite au bal de l'Opéra, madame de Mauléon, dans la fureur qui la transporterait en voyant ses projets renversés, ne manquerait pas de lui en faire un crime; que ma mère finirait par penser comme elle et par la sacrifier à la colère de sa belle-sœur. Elles te renverront, ma bonne, lui dis-je, après vingt ans de service, pour m'ôter la consolation de pleurer avec toi, d'être plainte et consolée par quelqu'un. Jure-moi donc, continuai-je avec instance, que

même les rigueurs dont on usera sans doute envers moi ne te feront pas révéler un secret qui, loin de soulager mes peines, en augmenterait le nombre, s'il était connu. Tant de raisons achevèrent de la persuader. Nous rentrâmes sans bruit. Quand elle m'eut quittée, je m'abandonnai au désespoir dont mon cœur était plein. Pendant assez long-temps je ne pus que pleurer, mais enfin mes larmes mêmes me suffoquèrent; je fus obligée d'ouvrir la fenêtre, et je restai plus de deux heures à l'air pendant une des nuits les plus froides de l'hiver. Cela me remit assez pour me donner la possibilité de penser, et je résolus de conserver au moins un calme apparent, seul moyen d'empêcher qu'on ne forçât ma résolution. Je sentais que pour être inébranlable il fallait paraître tranquille. Bien décidée à rejeter la main de M. de Fienne, je l'étais également à taire à mes parens et aux siens le motif d'un refus si extraordinaire; mais je fus violemment tentée de lui apprendre la cause d'un changement si soudain : je voulais le faire rougir de sa perfidie et

m'en venger en lui pardonnant; je n'eus pas même ce courage. J'écrivis dix billets; pas un ne me satisfit : je lui montrais trop de tendresse ou trop de colère; enfin je renonçai à cette tâche difficile; je renonçai à toute vengeance en m'écriant : Non! celle que tu dédaignes ne te causera pas une peine quand elle peut te l'épargner, et tu regretteras peut-être un jour le cœur que tu viens de percer!

Quand Nany entra chez moi le matin, le changement de mon visage l'effraya. Cette pauvre fille se reprochait amèrement d'avoir cédé à mes instances. Ah! me dit-elle en pleurant, j'espérais vous guérir à jamais de la jalousie dont je vous vois souffrir depuis si long-temps. Aurait-on cru qu'elle fût fondée, et qu'on trahît tant de grâces, de jeunesse, de beauté, une ame comme celle-là? Ah! il mérite toute votre haine. Je la priai de ne pas m'attendrir sur moi-même; j'avais besoin de toutes mes forces, les larmes me les ôtaient. Après lui avoir fait jurer de nouveau un inviolable secret, je me rendis chez ma mère.

Elle était encore au lit, et le peu de jour que laissaient pénétrer ses volets entr'ouverts ne lui permit pas de remarquer l'altération de mes traits. Je m'assis auprès de son lit, je pris sa main, que je baisai tendrement. Ma mère me demanda si j'avais été aussi heureuse en songe que la soirée de la veille le lui faisait espérer. Cette question me fit mal... Le ton de gaieté dont elle l'accompagna me perça l'ame. Ah! répondis-je, ne parlons plus de bonheur : tout est fini; et c'est pour vous prier de rompre un funeste engagement que je suis venue vous implorer.... Je ne dois plus être.... je ne serai jamais à M. de Fienne. Ah! daignez pendant quelque temps m'épargner l'embarras de le voir. L'étonnement empêcha madame Aimond de me répondre sur-le-champ. Elle me fit répéter deux fois ce que je venais de lui dire; et, quand elle ne put plus en douter, elle me demanda d'un ton ému, mais avec une douceur angélique, de m'expliquer. Je ne puis, répondis-je, m'expliquer autrement. Je renonce à M. de Fienne; dites-le-lui; priez-le de m'ou-

blier; cela lui sera sans doute facile. Qu'il m'épargne d'inutiles éclaircissemens : je ne me plains pas de lui..... Je n'accuse personne. Mais je ne saurais être à lui. Mon enfant, interrompit ma mère les yeux pleins de larmes et en me serrant les mains; mon enfant, as-tu bien tes sens? Une résolution si étrange n'est pas dans ton cœur. Écoute-moi : remets-toi : ne fais pas un pareil éclat; s'il t'a fâchée, il se justifiera. Songe combien il peut lui-même être blessé, et que sert une semblable scène quand tout doit finir par un raccommodement? — Oh! jamais, jamais! lui dis-je en baignant ses mains de mes pleurs. Cessez, ma tendre mère, de déchirer mon cœur par vos larmes. Ah! sans doute vous ne voulez pas obtenir ainsi l'éternel malheur de votre enfant? Dans ce moment madame de Mauléon et Cécile entrèrent. Elles venaient souvent déjeuner avec madame Aimond, que sa faible santé retenait au lit une partie du jour. La vue de cette femme me glaça d'effroi. Je pressentis le changement qu'elle saurait opérer dans les dispo-

sitions de ma mère, et mon cœur en fut comme resserré.

Quand elle sut ce dont il s'agissait; qu'elle m'entendit répéter, après ma mère, que je ne serais point la femme de son neveu; quand j'ajoutai d'une voix assez ferme : Veuillez l'en instruire, madame, et le prier de respecter mes motifs et mon silence; sa surprise et sa colère ne peuvent se peindre : elle fit un pas vers moi avec un geste menaçant; puis, se retournant tout-à-coup vers madame Aimond : Et vous souffrez cela? lui dit-elle. — Non! je ne le souffre pas, répondit ma mère, électrisée par sa belle-sœur. Puis, s'adressant à moi : Ma fille, dit-elle, j'ai supporté un instant vos étranges discours; mais il est temps que cela finisse: et le plus prompt repentir peut seul en mériter l'oubli. Cet effet soudain de l'empire de madame de Mauléon me blessa profondément. Ce fut à elle que je répondis. Madame, lui dis-je, vous avez entendu ma résolution, rien ne m'en fera changer. Ne me forcez pas à me déclarer en cela indépendante de toutes volontés hu-

maines, et particulièrement des vôtres. Sa fureur ne connut plus de bornes en entendant ce qu'elle nomma mon impertinente extravagance : et, comme je ne lui connaissais aucun droit de me traiter ainsi, je répliquai, malgré les efforts de Cécile et de Juliette pour m'en empêcher : Extravagante !.... Permettez-moi de penser que la colère est plus sujette à faire extravaguer qu'une volonté réfléchie, soutenue avec calme et fermeté ; et pour impertinente, on qualifie toujours ainsi la réponse du jeune, du subordonné, du faible quel qu'il soit. Tout impertinentes que vous semblent mes résolutions, comptez, madame, qu'elles sont invariables. Madame Aimond, fort irritée, me cria de sortir : j'obéis sur-le-champ. Mes sœurs me suivirent. Cécile essaya de m'attendrir par ses caresses. Ne dis pas que tu le refuses ; ne rejette pas mon ami, mon frère, disait-elle ; ou du moins dis-moi ce qu'il a pu faire pour mériter un si cruel traitement. Madame de Mauléon avait fermé mon cœur ; les larmes de Cécile me touchèrent sans m'ébranler. Je gardai un obstiné silence.

Quant à Juliette, elle me serrait les mains sans rien dire, me conjurant seulement de ne pas me faire mal; car ma pâleur et le mouvement convulsif de mes traits lui faisaient craindre, pour ma santé, une si violente émotion. Madame de Mauléon les fit appeler, et j'entendis Juliette dire en sortant à Cécile : Je ne sais d'où peut venir un changement si subit; mais il y a long-temps que je crains un parti violent; et il faut le dire, Jules l'a bien mérité. Oui, pensais-je en entendant ces mots, ils voient tous combien je lui suis indifférente; mais je lui apporte une fortune; je fixe parmi eux cet homme adoré : que leur importe mon sort, si le sien est heureux! Ah! la triste Marguerite n'est pour rien dans leur pensée. Juliette seule, la pauvre petite Juliette ose croire et dire que j'ai raison. Mais l'on saura bien étouffer sa voix. Cette amère pensée, dont j'étais hors d'état de sentir en partie l'injustice, acheva d'aigrir mon cœur déjà ulcéré de tant de manières, et je portai cette triste disposition chez madame Aimond, où l'on me fit rappeler dans cet instant.

Je la trouvai levée. Madame de Mauléon d'un air tranquille, même assez doux, s'approcha de moi et me prit la main. Marguerite, me dit-elle, je suis honteuse de ce qui vient de se passer. Pardonnez, en faveur de ma tendresse pour Jules, de mon attachement pour vous-même, la vivacité de mes expressions en apprenant l'étrange refus, permettez-moi ce mot, qui renverserait les plus chers projets de votre mère, comme les miens. Réellement mes idées en ont été troublées; maintenant j'ai pu réfléchir: c'est une explication que je devais vous demander. Parlez, je suis sûre de justifier mon neveu s'il vous a déplu; de ramener votre esprit, de lui rendre votre cœur. Dites-moi donc d'où vous vient une si funeste volonté.

Cette feinte douceur remuait mon cœur. Cependant je regardais moi-même comme si hardie la démarche que j'avais faite en allant au bal; l'infidélité m'était si clairement démontrée, que je ne pus faire aucune réponse. Je pensais avec une sorte d'effroi qu'on le justifierait bien ou mal, mais que je serais forcée de

me soumettre à la décision de madame de Mauléon, ou que si je persistais à trouver M. de Fienne coupable, quand elle m'aurait ordonné de le croire innocent, je ne ferais que reculer de peu d'instans une scène inévitable, et perdrais ainsi le mérite d'un généreux silence.

Tandis que j'hésitais, la patience de madame de Mauléon était à bout. Faisant encore un effort, elle s'écria : Quoi! refuserez-vous de nous dire pourquoi vous rejetez l'époux que vous-même avez demandé? Un homme que son nom et son mérite devaient à jamais garantir d'un pareil outrage! prétendez-vous me faire éternellement repentir de la condescendance qui me fit adhérer, par tendresse pour ma sœur, à une union que votre naissance rendait si inégale?... Ah! quand M. de Fienne sacrifiait à vos désirs la noblesse de son origine et l'espoir d'un plus brillant avenir, ni lui ni moi ne devions nous attendre, sans doute, à l'inconcevable caprice qui vous fait refuser un bien dont vous n'étiez pas digne.... Sa voix, s'élevant par degré, à mesure qu'elle parlait, avait le ton de

la fureur et du mépris en prononçant ces derniers mots. J'en pâlis, car je suis aussi fière qu'elle est orgueilleuse, et je ne souffre pas l'insulte patiemment.

Elle venait de soulever mon ame, et je n'avais de calme que l'apparence. Ce fut alors que, regardant ma mère comme si j'attendais sa réponse à un discours offensant pour elle et pour moi; ce fut alors que je prononçai ces malheureuses paroles, les seules qui aient jamais pu la faire douter du respect et de l'amour de sa fille. Ah! combien j'en ai voulu à madame de Mauléon, combien je lui en veux encore de les avoir arrachées à l'indignation qu'elle m'inspira! O ma tendre mère, sans doute, en pardonnant à votre fille, vous lisiez dans son cœur l'amer regret de vous avoir offensée. Dieu le sait : sans votre généreux pardon, un tel remords eût suffi pour empoisonner le reste de mes jours.

Je croyais, dis-je, m'adressant à ma mère, que madame Aimond répondrait à un discours plus insultant pour son mari qu'il n'est bles-

sant pour sa fille. Mais, puisqu'elle me laisse le soin de défendre le nom que nous portons toutes d'eux, j'userai de la liberté que me donne son silence pour repousser comme je le dois le mépris dont cherche à le couvrir le ridicule orgueil d'une noblesse déchue. Alors, relevant ma tête avec fierté et me retournant vers madame de Mauléon : Mes motifs, madame, sont tous dans ce que vous venez de dire. Je ne veux point d'un époux que je devrais à votre condescendance. Je ne veux pas d'une famille qui ne se croirait pas très-honorée de mon alliance. Je ne devrai point à mon mari le sacrifice d'un plus brillant avenir. Enfin, madame, l'époux qui recevra ma main, quel que soit son nom, apprendra que celui de l'homme à qui je dois la vie, et dont la généreuse bonté devrait toujours vous être présente, est au moins l'égal du sien. Je n'avais pas fini de parler quand madame Aimond irritée m'ordonna de la délivrer de mon odieuse présence. Je saurai, s'écria-t-elle avec une violence que je ne lui avais jamais vue, je saurai soumettre une

fille rebelle. — Ah! ma mère, lui dis-je d'un ton douloureux, ce mot appartient à madame; laissez-le-lui. Hélas! n'avez-vous donc de force que contre votre malheureuse enfant? Ce reproche l'irrita plus encore : elle vit de l'insolence où j'avais cru mettre l'expression de la plainte et de la prière; elle me réitéra l'ordre de sortir. Je lui obéissais, profondément blessée de sa dureté, lorsque je vis Cécile fondant en larmes à l'écart. Je fus me jeter à son col. Va, ma sœur, lui dis-je tendrement, ta douleur m'aurait plus ébranlée que leurs emportemens. Je sortis ensuite précipitamment, laissant à ma mère ce trait de plus dans le cœur, et à madame de Mauléon le soin de lui en faire sentir la pointe. Juliette voulut me suivre, mais j'entendis ma mère lui donner l'ordre de rester.

Nany vint me trouver au bout de quelques minutes, pour me supplier de lui rendre sa parole. Elle ne pouvait souffrir les traitemens dont on s'apprêtait à m'accabler. Vous venez, me dit-elle, de frapper madame au cœur; vos reproches tombaient trop juste. Madame de

Mauléon s'empare de tout, et vous venez de lui donner des armes terribles. Elle prétend vous réduire; elle a fait défendre à vos sœurs de vous voir : les domestiques même ont ordre de ne pas entrer chez vous sans permission, et je suis ici en désobéissant. J'eus beaucoup de peine à persuader à ma bonne que, dans l'état des choses, un aveu ne pouvait me servir. Ce que j'ai osé faire, lui dis-je, me sera imputé à crime, et rien ne me sauvera de l'alternative où me jettera cette imprudente confidence; mon pardon ne me sera accordé qu'au prix de ma soumission; ou, si je refuse encore M. de Fienne, je dois m'attendre à une disgrâce éternelle. Cette démarche hardie est le seul reproche qu'on puisse me faire! elle seule peut m'ôter l'appui de mon père; cachons-la donc, et attendons le retour de M. Aimond : certainement il ne souffrira pas qu'une étrangère opprime son enfant. Ma bonne se rendit enfin, quoique à regret, et me laissa en proie à des angoisses inexprimables. J'étais révoltée qu'on voulût me faire violence, qu'on crût pouvoir abuser

ainsi de ma jeunesse et des droits de la nature : la justice de ma cause me donnait à mes yeux tous ceux de l'indépendance. Je revins à penser que ma mère me sacrifiait doublement à sa tendresse pour son neveu et à sa déférence pour sa belle-sœur. J'en étais cruellement blessée; mais ce qui surpassait toutes mes peines, c'était l'idée de l'infidélité, de la perfidie de M. de Fienne. Je me répétais tout haut, comme pour me le persuader davantage : Il ne m'aime pas, il m'a trompée. Ah! un si noble caractère devait-il s'abaisser à feindre? Oui! le plus affreux de mes maux était de mépriser sa conduite! Ensuite, dans une sorte de délire, je répétais, comme si j'eusse prononcé mon arrêt de mort : Ah! malheureuse fille, infortunée Marguerite, Jules n'est plus à toi. Jamais, jamais tu n'entendras sa bouche t'appeler du nom d'amie! Vous êtes *à jamais* séparés!... Peu à peu ma raison s'altérait; une sorte d'étourdissement m'empêchait de me tenir sur mes jambes. Quand j'essayais de me lever, tous les objets semblaient tourner autour de moi. Un chagrin

si affreux, des émotions si violentes usaient insensiblement mes forces et dérangeaient ma tête. Une secousse plus terrible que toutes les autres acheva de m'anéantir. Ma mère entra chez moi avec madame de Mauléon. Celle-ci s'arrêta à la porte; mais madame Aimond s'approcha de moi, et me prenant la main, elle m'ordonna de la suivre. M. de Fienne vous attend, dit-elle; il veut vous parler : je pense que vous le recevrez d'une manière dont je puisse être contente. Je me reculai vivement, en refusant absolument d'obéir. Alors elle me déclara qu'elle allait l'amener chez moi. Je fus saisie d'un tel effroi, que je regardai si la fenêtre était ouverte, ne voyant rien de mieux que de m'y précipiter. Enfin, ne sachant plus ce que je faisais, j'arrachai promptement mes vêtemens, en défiant ma mère d'exécuter sa menace. Interdite, ainsi que madame de Mauléon, d'une action qu'elles n'avaient pu ni empêcher ni prévoir, elles sortirent outrées, mais sans dire un mot de plus. J'ai su depuis que M. de Fienne étant venu pour me voir, il avait fallu l'instruire de

ce qui se passait. Son premier mot fut que j'étais libre. Cependant il sollicita la permission de me parler; ma mère y consentit, espérant tout d'une entrevue. Mais, lorsqu'elle fut obligée de lui apprendre comment je m'y étais refusée, il se montra vivement blessé de ce procédé, et m'écrivit un billet que Nany vint me remettre; à peine était-il entre mes mains qu'on la rappela, voulant sans doute m'ôter jusqu'à la douceur de pleurer avec elle. En voici la copie :

« Il m'a fallu des preuves irrécusables de ce » que j'ai appris, mademoiselle, pour me per- » suader. Maintenant le doute ne m'est plus » permis. Vous refusez de me voir; vous re- » noncez à me rendre heureux, sans même dai- » gner m'apprendre les motifs d'une résolution » si dure. Je ne chercherai pas à m'expliquer » la bizarrerie d'une semblable résolution; il » me suffit de m'y soumettre, en vous déclarant » toutefois que je ressens dans mon cœur et » dans mon honneur un outrage aussi cruel » qu'inexplicable. Je ne vous demanderai pas

» si vous m'avez flatté du plus doux espoir, uni-
» quement pour me faire trouver insupportable
» la privation d'un bien auquel je n'aurais
» point osé prétendre : vous avez sans doute
» pensé, avant de prononcer un tel arrêt, à
» toutes les plaintes qu'il devait m'arracher.
» Tel dur qu'il me paraisse, je m'y soumettrai,
» mademoiselle, aussi complètement que vous
» pouvez le désirer. Recevez donc les adieux
» d'un homme que sa conduite, son caractère
» et sa qualité de parent de votre mère, auraient
» dû, je pense, défendre de vos mépris.

» JULES DE FIENNE. »

La fierté de ce billet réveilla la mienne. Était-ce donc à lui à prendre un ton si haut? sa conscience ne lui reprochait-elle rien? Et n'était-ce pas assez de me percer le cœur, sans m'accabler des reproches que lui seul méritait? Toutes les considérations qui m'avaient empêchée de parler disparurent. Je courus à mon secrétaire et je me hâtai d'écrire au bas du billet de madame de Valory : « Justifiez-vous donc : et si

» vous en concevez l'espoir, après avoir lu cet » écrit, apprenez que cette nuit, à deux heures, » sous l'horloge de l'Opéra, j'en ai entendu la » réponse. » Ensuite je m'élançai vers la sonnette; mais comme j'en tirais le cordon avec violence, je me heurtai contre l'angle de la cheminée. La douleur que j'en ressentis, jointe à la faiblesse et à l'agitation de mes nerfs, me fit tomber sans connaissance. Le billet resta fortement serré dans ma main, et je ne l'y retrouvai que beaucoup plus tard. Nany, qui accourut au bruit de la sonnette, s'empressa de me secourir. Aidée des femmes de ma mère, elle me mit au lit, où je ne rouvris les yeux que pour perdre encore le sentiment. Les évanouissemens et les convulsions se succédèrent jusqu'au lendemain; cependant madame de Mauléon eut le pouvoir d'empêcher ma mère d'ajouter foi au danger d'un tel état. Si vous voulez, lui dit-elle d'un ton ironique, que votre fille ait des maux de nerfs toute sa vie, laissez-vous attendrir par les premiers. Sous prétexte de consoler sa pauvre sœur, malade, assurait-elle, des chagrins

que je lui donnais, elle s'établit chez ma mère, et déclara sa résolution d'y demeurer jusqu'au lendemain. Mais, dans le fond, sa véritable intention était d'empêcher madame Aimond de détruire un plan de rigueur par lequel elle espérait me réduire, ou comptait punir ma résistance. Juliette seule osa lui désobéir; encore fût-ce en se cachant qu'elle se glissa dans ma chambre pour y passer la nuit. Dans l'intervalle de mes crises, je me jetais dans ses bras et je la remerciais en pleurant de ne m'avoir pas abandonnée.

Vers le matin, cependant, un état si violent parut se calmer; mais une faiblesse extrême lui succéda. Madame de Mauléon persuada à ma mère que c'était un mieux sensible : malgré l'avis de Nany, qui craignait que ce ne fût un effet de l'épuisement où les convulsions m'avaient réduite, elle maintint madame Aimond dans la résolution de ne pas me voir; et tel était son empire, que Juliette ni Nany n'osèrent dire tout ce qu'elles redoutaient. Ma mère n'entendit pas le mot de danger pour ma vie.

Certainement il l'eût ramenée près de mon lit. Madame de Mauléon ne cessa de lui répéter que cette fatigante comédie commençait à me lasser, et que bientôt elle serait terminée.

Je sentais mes forces s'affaiblir avec une sorte de joie. La mort me semblait un bienfait du ciel. Quand je crus n'avoir que peu d'instans à exister, je fis mettre par Nany le billet de madame de Valory sous enveloppe; j'écrivis avec beaucoup de peine l'adresse de M. de Fienne, et ces mots : *pour être remis après ma mort*. Ensuite, je dis à ma bonne de serrer ce paquet dans un tiroir de mon secrétaire. Après avoir pris cette seule disposition, je me tins immobile, espérant à chaque instant cesser de vivre et de souffrir.

Le jour baissait et ma vie semblait en suivre la déclinaison. Le bruit d'une voiture de poste en entrant dans la cour attira Nany à la fenêtre : Dieu soit loué! s'écria-t-elle, voici votre père. — Dieu soit loué! répétai-je, je ne mourrai pas sans l'avoir vu. Peu d'instans après, Juliette se glissa dans ma chambre, l'obscurité ne lui per-

mit pas de distinguer mes traits; elle s'agenouilla près de mon lit, et me dit que M. Aimond ne me voyant pas m'avait demandée, et qu'on l'instruisait dans le moment même de ce qui s'était passé. Madame de Mauléon, ajouta-t-elle, s'est chargée de ce soin, aussi n'es-tu pas ménagée dans son récit; mais j'ai entendu mon père lui répondre qu'il ne croyait pas que la rigueur gagnât rien sur toi. Si tu veux, j'essaierai de te l'amener. — Oui, répondis-je à ma sœur, amène-le. Dis-lui que je suis mal.... bien mal. Le son de ma voix, le ton dont je prononçai ces mots alarmèrent Juliette. Mais le peu de jour l'empêchant de voir sur mon visage la confirmation de mes paroles, elle n'osa point encore entrer dans le salon pour y chercher mon père. Elle se borna à l'attendre sur l'escalier, et au moment où il montait chez lui pour quitter ses habits de voyage, ma sœur se jetant dans ses bras et cédant à la violence de ses inquiétudes : Mon père, lui dit-elle en fondant en larmes, on vous trompe. On a été très-cruel pour ma sœur; de-

puis deux jours elle est malade, et ma mère ne l'a pas vue; cependant elle est mal, très-mal. Ah! ne refusez pas de voir votre fille, elle est bien mal. M. Aimond la suivit très-effrayé. Quoiqu'il eût promis à madame de Mauléon de ne point entrer chez moi, avant d'être convenu en famille de la conduite qu'il tiendrait à mon égard, sa tendresse alarmée l'emporta. Il accourut sur-le-champ.

Cependant je comptais les minutes, et ne voyant pas revenir Juliette, je pensai qu'elle n'avait pu obtenir de mon père la grâce que je demandais. Ah! dis-je douloureusement à Nany, ils sont donc parvenus à m'ôter son cœur! Il n'a pas de compassion pour son enfant, et je meurs sans le voir. Le silence qui succéda à ces paroles effraya Nany, plus encore que le sens qu'elles contenaient. Elle saisit ma main, elle la trouva raide et glacée. Je l'entendis appeler, du ton de la terreur, déplorer d'être sans lumière; de ne pas me voir. Mais il me fut impossible de trouver de la voix pour répondre.

Pendant qu'elle s'agitait près de moi sans oser me quitter, la porte s'ouvrit. Juliette et mon père entrèrent; la lumière qu'il tenait donna sur mon visage. En y voyant la pâleur et l'immobilité de la mort, Nany s'écria en sanglotant : Tout est fini; et elle se laissa tomber sur mon lit, cachant sa figure et étouffant ses gémissemens. Je vis pâlir mon père, j'entendis les cris de Juliette et les siens. Vainement je voulus lui parler, mes forces m'abandonnèrent, et je perdis entièrement connaissance. Mon père, dans les déchiremens du désespoir, s'écria : Ils ont tué ma fille! d'une voix terrible qui fut entendue du salon. Madame Aimond et madame de Rhône accoururent épouvantées; madame de Mauléon les suivit. Juliette et Nany s'élancèrent ensemble pour empêcher madame Aimond d'entrer. Il n'est plus temps, lui dit ma sœur, et elle s'évanouit à ses pieds. Ce mot, qui contenait un reproche si cruel, accabla madame Aimond : elle tomba près de sa fille. Tandis que les domestiques les secouraient, que madame de Rhône et mon père sanglotaient

près de mon lit, madame de Mauléon conservait seule assez de présence d'esprit pour chercher à me secourir. Elle soutint que je vivais; que l'état où l'on me voyait était seulement une faiblesse : elle frottait d'éther mon visage et mes mains, et ne cessait de demander à grands cris un médecin. Nany et Juliette, dont je tiens ces détails, m'ont assuré que, plus forte que ma mère, elle se montra presque aussi affligée. Hélas! par quelle bizarrerie du cœur humain fut-elle si empressée de me conserver une vie dont elle semble avoir pris plaisir depuis à empoisonner tous les momens! Peut-être craignit-elle qu'on accusât de ma mort sa dureté envers moi. Le persécuteur lui paraît-il donc moins coupable que l'homicide involontaire? Juliette, revenue la première de son évanouissement, se précipita dans la voiture de madame de Rhône pour aller chercher elle-même M. Barlot. Comme elle y montait, elle trouva M. de Fienne à la porte. Il venait savoir des nouvelles de madame Aimond. Ma sœur lui dit, sans s'arrêter, que j'étais morte ou mourante;

et elle se jeta dans la voiture en criant au cocher l'adresse du docteur. En s'arrêtant à sa porte, Juliette vit M. de Fienne y frapper avant le domestique qui la suivait. Elle n'était pas à moitié de l'escalier qu'elle y rencontra M. Barlot que Jules entraînait. Ils remontèrent tous trois en voiture. Pendant le trajet, il se tint penché par la portière, suppliant le cocher d'aller plus vite, quoique les chevaux fussent au galop. Quand il aida ma sœur à en descendre: Ah ! Juliette, lui dit-il, vous devez me haïr. C'était sa première parole depuis qu'ils étaient ensemble.

Lorsque, après deux mois des plus cruelles douleurs, j'appris qu'il s'était montré sensible à mon danger, ce fut un baume sur mes blessures. Ah! mon ami, jugez ce que doit être l'amour d'un homme dont la pitié est si tendre, si empressée. Pourquoi, pourquoi donc ne me fut-il pas possible ?..... Écartons cette idée, elle me fait trop de mal.

Le docteur Barlot en assurant que je respirais, rendit la vie à mes malheureux parens. Il passa la nuit près de moi. Ma mère et ma-

elle ajouta en me serrant dans ses bras : O ma chère Marguerite, sois sûre que nous te préférons à tout ; recouvre ta santé pour nous rendre le bonheur. Vivement émue de sa tendresse, je la remerciai du fond de mon ame et je n'oublierai jamais que c'est aux soins de mes sœurs, à leur douce affection, que je dus alors toutes mes consolations et peut-être toutes mes forces.

Je fus long-temps languissante ; mais la faiblesse de ma santé n'engagea point madame de Mauléon à me ménager. Ses soins avaient cessé avec mon péril, et sa haine ne perdit point une occasion de me chagriner.

Cependant elle ne trouva plus ma mère disposée à servir d'instrument à ses caprices. Madame Aimond ne souffrait pas même qu'on me causât la moindre contrariété. La crainte de me voir retomber dans l'état d'où l'on m'avait tirée avec tant de peine la rendait attentive à m'épargner les plus légères émotions. Il n'eût tenu qu'à moi de devenir le tyran de mes parens, tant leur tendresse était toujours prête à faire à mes moindres désirs le sacrifice de leurs

volontés. Mais rien n'est plus éloigné de mon caractère qu'un semblable despotisme. Madame de Mauléon assurait qu'on me gâtait, et elle avait raison : jamais elle ne put dire que j'en eusse abusé. Si l'on me laissait une grande liberté, jen usais seulement pour vivre retirée. Le monde m'était devenu insupportable. Seule, j'osais quelquefois pleurer un ingrat, et quand mon cœur s'était ainsi soulagé, je m'efforçais de cacher à mes amis la profondeur de sa blessure. Ah! combien de douleurs ne me fallut-il pas dévorer! D'amers regrets, d'anciens souvenirs déchiraient mon ame; l'affreuse anxiété que la guerre me causa vint compléter mes souffrances. N'osant laisser paraître mes inquiétudes, il me fallait, pour entendre le nom de M. de Fienne, que madame de Mauléon seule prononçait devant moi, m'exposer aux duretés, aux piquantes épigrammes, aux traits indirects qu'elle ne cessait de m'adresser. Mais rien ne me rebutait. J'arrivais aussitôt qu'elle chez ma mère, et j'y restais jusqu'à ce qu'elle eût dit : J'ai des nouvelles de Jules, il est

bien. Ce mot était le signal de ma retraite, car je ne voulais pas savoir de détails. Il vivait, c'était assez pour moi ; sa gloire, ses succès ne touchaient plus mon cœur ; ses périls seuls n'avaient pas perdu le droit de m'alarmer. C'était par la douleur que Jules régnait dans mon ame. Ah! ce triste pouvoir, il ne l'a pas perdu, et toutes mes peines, je les lui dois encore.

Vers ce temps madame Ducray vint à Paris. Il y avait six mois qu'elle pleurait un fils unique. Ma tante était ma marraine, et elle m'avait toujours témoigné une grande partialité; mes traits lui rappelèrent ceux de mon cousin; elle se souvint de l'affection qu'il me témoignait quand mon père m'avait menée à Chalais, six ans auparavant ; et sa prédilection s'en augmenta. Sa faible santé, son isolement, lui rendaient une compagne nécessaire : elle me désira et m'obtint de mon père, promettant à ce prix de me laisser toute sa fortune et de passer tous les ans six mois chez mes parens. Ma mère consentit aussi à cet

arrangement par tendresse pour sa chère Adélaïde, et dans l'espoir que l'air de la campagne rétablirait ma santé toujours chancelante.

Je suivis donc ma tante en Auvergne. L'armistice qui suspendait les hostilités faisait naître généralement l'espérance d'une solide paix; je craignais de revoir M. de Fienne, et je songeais avec effroi au mal que me ferait sa présence. Aussi regardai-je comme un bienfait du sort un arrangement qui me donnait la certitude de l'éviter encore six mois. Je me trouvais d'ailleurs heureuse d'être confiée à ma tante, dont je connaissais si bien la tendresse et la bonté. Confusément instruite de la rupture de mon mariage, elle se contenta de ce que je voulus lui dire pour l'expliquer. Son éloignement pour madame de Mauléon lui fit voir avec plaisir un changement qui me dérobait au joug de cette femme hautaine et lui donnait à elle pour compagne une fille qu'elle aimait. Elle me fit donc peu de questions, parce qu'elle n'avait point de regrets, et je me livrai tout en-

tière au charme de son commerce, à la douceur d'en être traitée en fille chérie.

La vie paisible que je menais chez ma tante me rendit en peu de temps une sorte de calme. Je pus penser, m'occuper, quelquefois m'amuser près d'elle. Quelle différence de ces jours tranquilles, si doucement employés à étudier la botanique, l'anglais et l'italien, à courir dans le parc et dans la campagne, à ceux où il me fallait redouter sans cesse la cruelle piqûre de chaque mot de madame de Mauléon !

La nature semblait avoir pris plaisir à former un parfait contraste entre ces deux personnes. Douée d'un esprit pénétrant, d'une volonté positive, d'un caractère inflexible, d'un cœur passionné dans ses affections comme dans ses haines, madame de Mauléon est également susceptible des sentimens les plus élevés et des petitesses de la vanité. La hauteur de ses emportemens ne déguise pas toujours, aux yeux des autres, la puérilité des préjugés qui lui semblent des lois de haute morale ; mais quiconque

en approche doit ployer ou s'attirer sa colère ; résister c'est lui déplaire. Son esprit cultivé aurait été étendu si elle le lui eût permis ; mais elle a fait un choix d'idées dont elle ne dévie pas ; tout ce qui s'en écarte est rejeté sans examen. Ainsi l'on peut dire qu'elle s'est exercée sur lui dans l'art de réprimer et d'opprimer : c'est proprement par la force qu'elle domine. En cela bien différente, c'était sans le vouloir, sans y penser, que madame Ducray régnait sur tout ce qui l'approchait. La fermeté de son ame n'ôtait rien à l'extrême tendresse de son imagination, à la chaleur de sa sensibilité. Assez indifférente aux pratiques religieuses, elle n'en fut ni moins charitable dans la prospérité, ni moins courageuse dans le malheur. Sa bienveillance s'étendait à tous ; son indulgence était inépuisable, l'excuse était dans son cœur avant que l'offense y eût frappé. Rien n'égala le charme de son caractère, si ce n'est la grâce, la finesse, la profondeur de son esprit. Le ciel avait voulu qu'il ne manquât rien à la perfection de son plus bel ouvrage. Vous

qui l'avez si bien connue, vous jugerez de la vérité de ce portrait : peut-être encore n'approche-t-il pas de l'original.

Je vous revis à Chalais ; j'appris d'elle à vous connaître ; son ami devint le mien, et de tout son héritage, c'est ce qu'elle m'a laissé de plus précieux. Oui, dans trois mois j'irai vous y rejoindre, y oublier les tracasseries dont on m'abreuve. Vivre tranquille près de vous est désormais le seul bien que je prétende.

Les événemens politiques prolongèrent, comme vous savez, le séjour que je fis chez ma tante ; ma famille vint y chercher un asile, et j'aurais dû m'y trouver plus heureuse encore, environnée de ces objets si tendrement aimés ; mais la guerre s'était rallumée ; les malheurs de ma patrie m'accablaient, et M. de Fienne était exposé de nouveau. Hélas ! je n'osais parler de lui, je craignais de trahir, en prononçant son nom, un sentiment que rien n'avait pu éteindre. Les lettres de madame de Mauléon donnaient sans doute de ses nouvelles ; mais ma mère les lisait bas, les passait

à madame de Rhône, et je ne savais rien. Alors, mon ami, je déplorais l'absence de madame de Mauléon; certainement elle eût parlé de lui, et quand c'eût été pour me percer le cœur, du moins j'aurais su qu'il vivait. Un matin je trouvai ma mère et Cécile pleurant ensemble en lisant une lettre. Je m'évanouis sans avoir la force de faire une question, et lorsqu'en reprenant mes sens, je sus que la prise de Paris avait causé leurs larmes, cette affreuse nouvelle me sembla un adoucissement à la douleur que je venais de ressentir. La révolution qui suspendit tant de désastres rappela ma mère et mes sœurs à Paris. Elles me laissèrent à ma tante, qui promit de m'y conduire six semaines après. J'avais peu de temps à passer en Auvergne. Cependant, me trouvant à court de chiffons, je priai ma mère de m'envoyer des chapeaux, des gants et quelques autres bagatelles. Peu de jours avant l'arrivée de la caisse qui les renfermait, je reçus une lettre de Juliette. Obligée, me mandait-elle, de passer huit jours chez madame de Syvry, et Cécile

étant à Fontainebleau avec M. de Rhône, ma mère, pour que mes commissions n'éprouvassent point de retard, avait prié sa belle-sœur de m'envoyer les objets dont j'avais besoin.

En ouvrant la boîte, que je reçus peu après, je pus y reconnaître les soins de madame de Mauléon. Tout était enveloppé dans des billets ainsi conçus : *Madame la comtesse de Mauléon a l'honneur de vous faire part du mariage de M. le marquis de Fienne, son neveu, avec la comtesse Amélie de Tensberg.*

Je ne puis vous dire, mon ami, à quel point je fus affectée de cette nouvelle. Les sentimens les plus douloureux se réveillèrent dans mon ame. Ah ! sans doute j'avais pensé quelquefois qu'il serait l'époux d'une autre. Mais quelle différence d'une supposition, d'une possibilité à cette certitude positive et déchirante ! Je crus en être séparée de nouveau. Il me sembla que je venais de renoncer au bonheur une seconde fois. J'eus cependant la présence d'esprit de cacher les malheureux papiers dont la vue venait de me porter un coup si cruel, et je m'ef-

forçai de dissimuler à ma tante la douleur que j'éprouvais. Mais dès le lendemain j'avais une fièvre violente ; je fus prise de vomissemens de sang. Madame Ducray me crut encore attaquée de la maladie dont j'avais failli périr l'année d'avant. Néanmoins, au bout de quatre jours, les symptômes alarmans disparurent. Une faiblesse assez longue m'obligea de garder la chambre. Pendant cette convalescence vous ne m'avez pas quittée. Vous partagiez les soins et la tendresse de ma tante ; mais vous étiez loin d'imaginer que les souffrances de mon cœur surpassaient les maux physiques dont vous cherchiez à me distraire.

Quand je fus un peu remise, j'écrivis à Juliette pour lui apprendre ma maladie. Je finissais ma lettre par ces mots : « Je n'ose féliciter » madame de Mauléon du mariage de son ne- » veu. Le moyen plus singulier que délicat » dont elle s'est servie pour me l'apprendre » me fait craindre qu'elle n'ajoute pas foi à la » sincérité de mes complimens. Et pourtant, » rien n'est plus certain, je forme des vœux

» pour le bonheur de M. de Fienne. Donnez-
» moi donc des détails. Je n'en ai point trouvé
» dans la multitude de billets de *faire part*
» dont elle a rempli la caisse qu'elle a bien
» voulu m'expédier. Je la remercie d'avoir pris
» cette peine; mais je vous prie de la lui évi-
» ter à l'avenir. » Ma sœur fut outrée du procédé de madame de Mauléon. Elle y voyait une insulte; moi seule, j'en sentis la malice; car elle est l'unique personne qui n'ait jamais cru que l'indifférence eût succédé à mon amour pour son neveu. Son orgueil l'a préservée de cette erreur, et le talent qu'elle eut toujours de trouver l'endroit le plus sensible de mon cœur, pour y enfoncer le poignard, m'a trop appris qu'elle ne la partageait pas.

Juliette me mandait que peu de jours après la restauration, M. de Fienne ayant donné sa démission, était parti sur-le-champ pour Vienne avec le comte de Tensberg, dont il avait épousé la fille trois semaines après. « Il paraît, » ajouta-t-elle, qu'il a connu cette famille dès » ses premières campagnes d'Allemagne. Mais

» alors cette jeune personne était un enfant,
» car elle n'a pas plus de dix-huit ans. Madame
» de Mauléon prétend qu'il a rendu un très-
» grand service au comte; mais, quoiqu'elle ne
» demande pas mieux que d'énumérer les gran-
» des qualités de sa nouvelle nièce, les avantages
» d'une si belle alliance et les hauts faits de
» Jules, à tort ou à raison, ce mariage nous a
» donné tant d'humeur que nous ne l'avons pas
» écoutée. Notre affection pour toi trouve
» mauvais qu'il se soit consolé si vite. Cela peut
» être injuste, puisqu'enfin la rupture est venue
» de toi, mais cela est. Et en vérité, je ne com-
» prendrai jamais que celui qui a dû t'obtenir
» soit au bout de quinze mois l'époux d'une
» autre. »

Quant à moi, je ne sus que me résigner à souffrir. Jamais l'orgueil ne fut un remède à mes peines. Peut-être manquai-je de fierté; mais il me fut impossible d'étouffer l'amour que je lui conservais, que je lui conserve encore. En me reprochant comme un crime d'aimer l'époux d'une autre, j'ajoutais à mes peines un tour-

ment de plus. Ne pouvant vaincre un sentiment si profondément enraciné, je finis par m'abandonner à la triste douceur de pleurer sans remords sur une faiblesse dont je souffrais seule.

Nous partîmes bientôt pour Paris. Peu de jours après mon arrivée, on me mena chez madame de Mauléon. Nous la trouvâmes en extase devant le portrait de madame de Fienne, qu'elle venait de recevoir. Elle essaya vainement de le faire admirer; ma mère et mes sœurs avaient de l'humeur; elles y trouvèrent mille défauts, et le regardèrent à peine. Pour moi, profondément émue, je restai quelque temps à le considérer. L'éclat de cette belle Amélie me faisait mal. Mes yeux tombèrent sur une glace placée par hasard près du portrait, et je pus faire la plus humiliante comparaison. Quelle différence, hélas! de cette taille courbée par les souffrances, défigurée par la maigreur, à ce port de nymphe! Quel contraste entre la pâleur de mon visage et ce teint de rose; entre sa chevelure d'un blond d'argent, et mes cheveux châtains, presque détruits par les maladies! Je détournai

les yeux avec un sentiment d'effroi ; les reportant ensuite sur ce brillant tableau, je ne pus m'empêcher de dire tout haut : « Ah ! qu'elle est belle ! » et je pensai tout bas que Jules avait raison.

Cette matinée fut le prélude des tourmens de tous genres que me préparait madame de Mauléon. Je ne puis vous exprimer combien elle me fit souffrir pendant les six mois que je passai à Paris : chaque jour il me fallait l'entendre parler de sa nièce, de l'amour extrême qu'une si charmante femme inspirait à son mari. Elle ne manquait jamais de choisir le moment où j'étais là pour lire à ma mère les lettres de ce dernier. C'était un sentiment si tendre, des soins si délicats, des inquiétudes si vives sur la santé de sa femme que les commencemens d'une grossesse dérangeaient un peu. C'était... ah ! tout ce qui pouvait me faire mal, m'ôter le repos... le seul bien qui me restât et qu'elle avait juré de me ravir.

Lorsqu'elle était sûre de m'avoir percé le cœur, qu'elle me voyait lutter en moi-même

pour retenir mes larmes, une joie maligne éclatait dans ses yeux, un sourire cruel m'apprenait combien elle s'applaudissait de la torture qu'elle me faisait endurer. Hélas! que lui avais-je donc fait?

Pendant mon séjour chez mes parens, je n'aurais pas eu un moment de bonheur, si le mariage de Juliette n'eût fait diversion à mes peines. Je cessai de songer à moi pour m'occuper d'elle. La paix avait amené en France M. Howard, second fils du lord de ce nom : il vit ma sœur, l'aima, la demanda et l'obtint. Il est Irlandais et catholique; sa fortune déjà considérable est devenue brillante par la mort de son frère aîné. Mais c'est le moindre de ses avantages; il est avant tout instruit, aimable, bon. Vous le connaîtrez un jour, j'espère; et vous apprécierez, comme moi, cette solide philosophie, cet esprit éclairé, ce noble caractère, ce cœur pur et sensible, enfin tout ce qui en fait, bien jeune encore, un homme distingué, un ami précieux.

Après avoir vu le bonheur de ma sœur as-

suré, je repartis pour Chalais avec ma tante. Six mois ne s'étaient pas écoulés que j'eus l'affreux malheur de perdre ma mère. Madame Aimond nous avait caché son état, car elle savait depuis un an que sa poitrine était attaquée sans ressources. Elle crut d'abord pouvoir se séparer de tous les siens, et adoucir ainsi les regrets qu'elle éprouvait en quittant la vie. Sans leur laisser soupçonner que leur séparation serait éternelle, elle permit à M. Howard d'emmener sa femme à Londres. Ensuite, elle se fit ordonner les eaux du Mont-d'Or, pour épargner à mon père la douleur de la voir mourir. Mais, au moment de partir, son courage chancela : elle témoigna le désir d'être accompagnée par Cécile. M. de Rhône vit dans cette demande une fantaisie qui contrariait ses goûts et dérangeait ses habitudes. Il s'y refusa absolument, et ma pauvre mère partit seule, car madame de Mauléon, qui ne l'eût point abandonnée, je lui dois cette justice, était alors en Allemagne.

Tourmentée de la savoir seule, mais bien

éloignée de la croire en danger, je demandai et j'obtins facilement de ma tante la permission de l'aller rejoindre. Trop malade elle-même pour m'y conduire, elle me donna sa voiture, une de ses femmes et un domestique pour m'escorter, en regrettant que votre voyage à Lyon ne lui permît pas de vous prier de m'accompagner.

Que devins-je, mon ami, en trouvant ma mère aux portes du tombeau, quand je la croyais à peine malade? Une telle douleur ne peut se peindre; vous savez si elle fut violente et si elle a été durable!

Madame Aimond ne m'attendait pas, ne me désirait pas, car elle craignait pour ma santé le choc terrible qui s'apprêtait. Cependant mon arrivée lui sembla un bienfait inattendu. Elle n'espérait plus revoir rien de ce qu'elle avait aimé; et, quoique ce sacrifice fût volontaire, il commençait à lui paraître cruel. Ma mère me serra sur son cœur, me combla des plus tendres bénédictions.

Un jour qu'assise près d'elle, je m'efforçais

de lui cacher ma douleur, elle me dit qu'elle regrettait de mourir sans m'avoir vue mariée. — Ah! lui répondis-je, si je l'étais, qui donc serait avec vous dans ce moment? Elle soupira, se tut quelques minutes, puis elle reprit avec un accent douloureux : O mon enfant! quand je te destinai à mon neveu, j'espérais confondre dans un même sentiment la prédilection involontaire que je me sentais pour vous deux..... Ma fille, ma généreuse fille, est-il possible qu'il t'ait trahie? Je la regardai avec étonnement. Oui, continua-t-elle, je sais tout : Nany m'a tout dit. Elle n'a pu supporter l'injustice de mes plaintes; elle n'a pu m'entendre te reprocher, long-temps après, un mot échappé dans la violence du désespoir. Je t'accusais, et c'est Jules... Jules seul.... — Ma mère, ma tendre mère, interrompis-je en me jetant à genoux devant elle, n'accusez pas Jules... Hélas! j'ai mieux aimé souffrir... être méconnue par ma mère, que de lui ravir votre tendresse; ne la lui ôtez pas. Conservez votre amour à l'homme qui a celui de votre enfant. Il ne fut coupable

que de n'y pouvoir répondre...— Quoi ! tu l'aimes encore ! s'écria madame Aimond. — Ah ! toujours ! toute ma vie ! répondis-je. Confondez-nous dans vos bénédictions, puisque c'est là seulement que nous pouvons être unis. Ma mère me serra sur son cœur en pleurant.

Peu de jours après cet entretien, elle expira dans mes bras, comme je lui présentais la dernière lettre de mon père qu'elle voulait relire encore. Je demeurai dans un état affreux, livrée aux soins de Nany, aussi affligée que moi-même. Cette pauvre fille se souvint que sa maîtresse avait témoigné le désir d'être déposée au père Lachaise, dans l'enceinte où, à son retour en France, elle avait fait transporter les restes de sa chère Julie. Ce dernier souhait fut accompli. Mon père vint me chercher ; il me ramena chez ma tante ; nous y confondîmes pendant deux mois nos larmes et nos regrets. Il repartit ensuite, me laissant achever mon deuil à Chalais. Je le portai un an. Pendant ce temps, il vint me voir deux fois : il m'écrivait sans cesse ; sa tendresse était extrême ; sa con-

fiance me rendait heureuse; il me parlait de ses affaires, du désir qu'il avait de laisser sa succession en ordre. Son intention était, disait-il, de regarder les trois sœurs comme ses filles et de ne pas séparer ce que Dieu et l'amitié avaient uni. Plus tard il se plaignit à moi de la difficulté qu'il trouvait à assurer ces dispositions. Le mariage de Juliette avec un étranger l'empêchait de rien posséder en biens fonds. Il fallait donc dénaturer la portion qui lui revenait, en faire un fidéicommis, ou une donation de son vivant. Je fus le rejoindre tandis que ces soins l'occupaient. Au bout de six semaines, je fus obligée de le quitter pour retourner près de ma tante, dont la santé, me mandiez-vous, déclinait d'une manière inquiétante. Il devait me suivre dans huit jours, et, le quatrième, il n'existait plus. Frappé d'une apoplexie foudroyante, il cessa de vivre sans avoir pu terminer les dispositions qu'il projetait.

Un mois après, il me fallut encore pleurer ma tante. Accablée de tant de coups, je demeurai anéantie; et peut-être sans vos soins tou-

chans, sans votre amitié, n'y eussé-je pas survécu. Je ne quittai Chalais que pour me rendre à Paris, où m'appelaient les affaires de la succession de mon père.

Sa mort prématurée me laissait de fait seule héritière de ses biens. M. Howard le savait et n'eut pas l'idée de faire une réclamation. Toutefois, ne voulant pas que son mariage privât Juliette de sa fortune héréditaire, il prit des mesures pour lui assurer sur ses biens une somme égale à celle qui aurait pu lui revenir en cas de partage. Il en parlait en famille peu de jours avant mon arrivée. Y pensez-vous? lui dit madame de Mauléon; croyez-vous que mademoiselle Aimond consente à profiter du triste événement qui met entre ses mains la fortune de son père? Soyez sûr qu'elle a le cœur trop haut, l'ame trop noble et trop généreuse, pour en être capable. Dites-moi donc comment on peut haïr avec tant d'amertume, persécuter avec tant d'acharnement la personne qu'on estime assez pour en faire un pareil éloge?

Je venais d'atteindre ma majorité, et je pus

terminer de suite des affaires qui eussent éprouvé un retard indispensable si j'avais été mineure. Je fis lever les scellés et je m'établis chez moi. En entrant dans cette maison où je ne devais plus revoir un père adoré, ma douleur se renouvela. J'en fus accablée pendant quelques jours au point de ne pouvoir m'occuper de rien. Je pleurai avec mes sœurs. Cécile regrettait M. Aimond comme un père, comme un ami, comme le consolateur de ses peines; et si la nature nous avait refusé un même père, la reconnaissance et l'amitié nous l'avaient rendu. Juliette et moi, nous nous efforcions en vain de calmer madame de Rhône, elle ne nous répondait que par des larmes, et les nôtres ne pouvaient tarir. Combien cependant mon sort me paraissait plus triste que le leur! Elles avaient des enfans, un mari, des objets d'affection : moi, je restais seule après avoir été entourée, caressée, chérie. Souvent je parcourais l'appartement de mon père; je m'asseyais sur les siéges où je l'avais vu se reposer; ou bien je considérais attentivement la

place qu'il occupait à son bureau ; je l'y cherchais, je ne pouvais me persuader que je ne dusse plus l'y revoir, et si, dans ce moment, le vent poussait la porte derrière moi, je me retournais comme si j'eusse espéré le voir entrer. Que de larmes je versais encore quand, la voix de la raison se faisant entendre, je me répétais sans pouvoir me le persuader : Je ne verrai plus mon père !

Peu à peu cette première douleur se modéra : ne trouvant rien de changé dans ce qui m'environnait, je m'accoutumai à penser qu'il était présent quoique invisible. Il me semblait que son ombre errait autour de moi, qu'il me voyait, qu'il m'entendait, que je vivais sous ses yeux : cette superstition du cœur me calma, me fit du bien. Dites-moi pourquoi je n'éprouvai rien de semblable en perdant ma mère. Jusqu'ici je n'avais pu prendre sur moi d'entrer dans sa chambre. Il n'y a pas deux mois que je m'y suis enfin résolue.

Quand je me sentis capable de penser et d'agir, je fis demander M. Guiot, le notaire de

mon père. Nous visitâmes ensemble son secrétaire, où nous trouvâmes cent cinquante mille francs en porte-feuille. Joints à deux cent mille déposés chez lui, ils complétaient sans doute la part de Juliette, qui avait déjà reçu cent mille écus en mariage. Le reste des biens de mon père, évalué au double de ces valeurs, consistait en fermes et en rentes sur l'état. Il fallait y ajouter son mobilier, son argenterie et les diamans de ma mère. Je fis estimer ces derniers articles par experts. Lorsque j'eus fini de régler ces détails, j'assemblai chez moi les intéressés sous prétexte d'un déjeuner. Après le repas, j'emmenai madame Howard dans l'appartement où nous attendaient les gens d'affaires. Je lui remis tout l'argent comptant en espèces ou en billets. Voilà ta part, ma chère Juliette, lui dis-je, et voilà la mienne, ajoutai-je en lui montrant le relevé des baux. Maintenant, voici encore une troisième portion de l'héritage de notre père chéri : la moitié t'en appartient, l'autre est à moi; mais ces lettres m'en prescrivent l'emploi et je vais la remettre à madame de Rhône. Ju-

liette prit les lettres, et après y avoir lu les intentions de M. Aimond : Donne-lui donc tout, s'écria-t-elle; les volontés d'un père ne sont-elles pas des lois pour moi comme pour toi ? J'eus peine à faire comprendre à ma sœur qu'au moment de devenir mère, elle devait consulter son mari sur une action à laquelle leur enfant était intéressé. D'ailleurs, lui dis-je, il faut sa signature. Elle ne me répondit qu'en me priant d'appeler M. Howard. Comme je sortais pour l'aller chercher, elle m'arrêta, et me regardant avec inquiétude : Crois-tu qu'il y consente ? me dit-elle; je l'en assurai.

Cependant, tandis que j'expliquais à M. Howard ce dont il s'agissait, ma sœur le regardait avec des yeux où son anxiété se peignait malgré elle; et je les vis se remplir de larmes pendant qu'il parcourait les lettres de mon père. Personne n'eut jamais plus de simplicité dans les actions que mon beau-frère : ce qui est mal, ce qui n'est pas délicat, ne se présente même pas à son esprit; aussi ne comprit-il pas qu'on lui demandait son consentement, et il se borna à

me répondre, en me rendant les papiers qu'il tenait : Dans ce cas, cette troisième portion appartient à madame de Rhône. Juliette se précipita dans ses bras en pleurant. Il la regarda avec étonnement. Grondez-la bien fort, lui dis-je, elle a méconnu votre cœur ; elle a douté de votre consentement. — Si je l'avais voulu, demanda-t-il, aurais-je donc pu l'empêcher d'accomplir un devoir si sacré? — Oui, monsieur, repartit le notaire; une femme ne peut rien donner sans le consentement de son mari. — Voici une loi bien vicieuse, reprit-il gravement. Puis, s'adressant à sa femme, qui pleurait encore : D'où vient, ma chère, pensiez-vous si mal de moi? — Oh! pardonnez-moi, répondit-elle, je ne pensais pas, j'avais peur. — Mais de quoi donc? — De ne plus vous aimer autant.

Excusez ces détails, mon ami ; je n'ai pu résister au désir de vous faire connaître cet aimable couple. Vous n'avez vu de Juliette que sa ravissante figure ; il fallait bien vous montrer son ame plus angélique encore, et l'homme si

digne d'elle auquel un heureux sort l'a donnée.

Si je fus charmée de M. Howard, je le fus peu de M. de Rhône. Tandis que Cécile ne trouvait que des larmes et de tendres caresses pour nous répondre, et que son ame noble n'hésitait point à recevoir ce qu'elle eût donné comme nous, il ne savait s'il devait refuser ou accepter ce qu'il nommait notre généreux présent. En vain je lui montrais les lettres de mon père : il me répondait, comme aurait pu faire un notaire, que des lettres particulières ne pouvaient être admises, et que, par conséquent nous ne pouvions être obligées, être tenues.... Je coupai court à ses fatigans discours en le priant de laisser sa femme libre en cela de suivre les mouvemens d'un cœur qui ne la trompait jamais. Mon Dieu ! lui dis-je, si vous répugnez à profiter de cet argent, laissez-la la maîtresse d'en disposer : elle en fera bon usage. Il céda, quoique avec peine, et vous serez surpris d'apprendre que ma sœur n'en aurait pas plus d'indépendance, si nous n'avions eu soin, Ju-

liette et moi, de mettre à part le titre d'une rente d'environ quatre mille francs que nous donnâmes à Cécile à l'insu de M. de Rhône. Nous signâmes enfin les actes tout dressés que nous présenta M. Guiot. Je demandai qu'on me permît de racheter la maison de mon père. Elle valait à peu près cent quarante mille francs de plus que les diamans et l'argenterie. Mes sœurs y consentirent et s'arrangèrent ensuite. Madame Howard garda la dernière et Cécile eut les autres. Nous y mîmes, il faut l'avouer, un peu de malice : car M. de Rhône eût beaucoup mieux aimé un beau service sur sa table qu'un brillant collier au cou de sa femme. Cependant il voulut bien s'en contenter.

Vous connaissez maintenant, mon ami, presque aussi bien que moi les personnes dont je suis entourée. Vous savez tout ce que vous avez voulu apprendre. Vous le voyez, mes maux sont sans remède. Je vieillirai dans le célibat, auquel je fus condamnée dès mes plus belles années par un amour malheureux, mais invincible. Ne me parlez donc plus de ma-

riage : jamais, jamais je ne serai à personne, puisque je n'ai pu lui appartenir.

Après trois ans de séjour à Chalais, j'y serais encore sans les supplications de mes sœurs. A leur dernier voyage chez moi, elles me firent promettre qu'à son retour de Londres Juliette me retrouverait à Paris. J'ai tenu parole presque à contre-cœur : je prévoyais de nouveaux chagrins; ils ne se sont pas fait attendre. S'ils sont au-dessus de mes forces, je fuirai; j'irai me cacher à Chalais et je n'en sortirai plus. Si je puis endurer tant de tracasseries, de petites malices, de désagrémens de toute espèce, je partagerai ma vie en passant huit mois en Auvergne près de vous et quatre avec mes sœurs à Paris. Je ne prétends plus à d'autres biens sur cette terre qu'à la tranquillité. Ne pourrai-je donc l'obtenir? Voilà tout, mon ami : vous le voyez, cette confidence n'est autre chose que l'histoire de mon cœur. Hélas! pourquoi des événemens si communs ont-ils eu sur moi une influence si profonde? Pourquoi suis-je ainsi? je n'en sais rien;

mais bien sûrement ce n'est pas pour mon bonheur.

Veuf depuis six mois, M. de Fienne pleure sans doute encore une femme adorée. Une fille, qu'on dit charmante, est le seul fruit de son mariage. Il habite Vienne et vient en France seulement tous les deux ans. Puissé-je long-temps encore ne pas l'y rencontrer!

M. Desgranges à Marguerite.

Lyon, le.....

Je vous remercie, mon aimable amie, d'avoir cédé à mes instances. Je vous remercie de m'avoir montré tout entier ce cœur si tendre, cette ame généreuse, ce caractère élevé qui vous ont rendue capable, si jeune encore, d'une force qu'on ne trouverait peut-être pas dans un âge plus avancé. Quoi! depuis si long-temps vous souffrez, vos chagrins ont

mis vos jours en danger, une femme impitoyable se plaît à les irriter, et jamais il ne vous est échappé une plainte! et sans les pressantes sollicitations d'un ami vous vous tairiez encore!

Permettez-moi cependant de le penser, la vertu peut avoir son exagération, et je suis tenté de vous reprocher un manque de confiance qui privait vos amis du droit de partager vos peines. Pourquoi donc vous opiniâtrer à souffrir seule? Ne les associer qu'à vos plaisirs, n'est-ce pas les frustrer d'une moitié de vous-même, et peut-on se résigner à en perdre quelque chose? Promettez-moi, ma jeune et chère amie, de ne plus me cacher vos souffrances; je veux en être le confident. Puisse ma tendre amitié les soulager quelquefois! soyez sûre qu'elle les partagera toujours.

Je ne puis concevoir M. de Fienne. Assurément cet homme a un cœur de glace. N'être pas enchaîné par tant d'attraits! n'être pas touché de tant d'amour! En vérité, je le hais... Et comment pourrais-je lui pardonner vos larmes, cette

jeunesse qu'il a condamnée à déplorer ses perfidies et ses froideurs? Ah! ne me dites plus que vous l'aimez.

Étouffez, je vous en conjure, jusqu'au moindre germe d'un amour qu'il n'était pas digne d'inspirer. Voulez-vous donc qu'il se glorifie éternellement d'avoir percé votre cœur?

Vous croyez que je ne vous parlerai plus de mariage; vous vous trompez à coup sûr. Je veux vous aider à détruire le sentiment qui vous en éloigne. Je veux vous rendre heureuse et vous marier. C'est peut-être le meilleur, le plus sûr moyen de détruire un penchant très-dangereux; il vous ôte le bonheur, il finira par vous ôter le repos.

Consentez, je vous prie, à l'expulser de votre cœur; une faiblesse n'y doit pas rester, et la constance n'est une vertu que lorsqu'elle est légitime.

Expliquez-moi comment il se fait que votre tante, si intéressée à connaître votre ame, n'en ait jamais sondé les blessures. Ah! combien sa douce éloquence me serait nécessaire aujour-

d'hui pour convertir un cœur, peut-être rebelle, aux conseils d'un homme qui sait seulement parler raison ! Mais vous savez l'entendre, et je ne désespère de rien.

En lisant les dernières pages de votre cahier, j'ai pensé que la belle Juliette était réellement votre sœur, et que M. Howard était digne d'être votre frère. C'est, je vous assure, le plus bel éloge que j'en puisse faire.

Je ne sais par quelle bizarre injustice envers vous-même vous vous êtes persuadé que la beauté de vos sœurs éclipse la vôtre. Assurément je ne prétendrai pas que vous ayez l'éclat de madame Howard, la perfection de ses traits, ni le port majestueux et la régularité du visage de madame de Rhône ; mais tout plaît en vous jusqu'à cette taille mollement penchée que vous calomniez en la nommant *courbée*. Vous avez, ce que je ne vis jamais à personne comme à vous, une belle ame sur la figure, et une assez jolie figure pour parer la plus belle ame. On peut, en vous voyant passer toutes trois, dire d'abord : Voilà deux belles femmes ; mais quiconque

vous regardera devra dire : Celle-ci est charmante.

Adieu, mon aimable Marguerite. N'allez-vous pas penser que votre vieil ami devient complimenteur?

Marguerite à M. Desgranges.

Paris, le.....

Vous êtes cruel, mon excellent ami, de me parler comme vous faites. Quoi! vous voulez détruire le sentiment qui me lie encore à M. de Fienne! Ne vous l'ai-je pas dit? c'est après de longs et douloureux combats, c'est dans le désespoir de le vaincre, dans l'impuissance de supporter le tourment de lutter sans cesse contre mon cœur, que je ne me suis enfin laissée aller

au seul adoucissement qui me fût permis, celui de souffrir tranquillement. Ne faites donc pas comme ces médecins qui accablent de remèdes un malade sans espérance. Laissez-moi les maux que le ciel m'a imposés, sans y ajouter ceux qui me causeraient une pénible agitation. Quoi ! vous me condamneriez à songer sans cesse aux douleurs les plus vives de ma vie ; à m'en faire des armes contre le seul sentiment doux qui soit au fond de mon cœur ! Il faudrait de nouveau soulever mon orgueil ; essayer de haïr ce que j'ai aimé avec passion ; me laisser dominer par les conseils insensés de l'amour-propre ; me tromper moi-même. Ah ! rien ne m'est si funeste qu'une lutte où, toujours indécise, je flotte entre la haine et l'amour. Renoncez à ce cruel dessein, mon ami, aidez-moi plutôt à m'engourdir encore. Que serviraient tant d'inutiles efforts ? Dix ans de tendresse, d'amour, de dévouement, de sacrifices continuels à la même idole, dix ans d'une même et unique pensée, ne s'effacent pas ainsi de la vie. Que dis-je, dix ans! ah! n'ai-je pas sucé avec le

lait ce funeste sentiment? Soyez-en sûr, le passé exerce sur l'avenir un invincible pouvoir, et votre volonté ne suffit pas pour nous soustraire à son influence. Je l'aimerai parce que je l'ai aimé; et je souffrirai sans me plaindre puisque je souffre par lui. Non! rien ne m'empêchera de lui conserver dans le secret de moi-même le cœur que je lui ai donné. Je saurai respecter les lois qui m'interdisent de laisser voir cette tendre affection. Je me soumettrai à ce monde impérieux, à l'honneur, qui me défend de lui en donner des preuves. Mais là s'arrêtent leurs droits : là commencent les siens; et je ne serai pas la première à prouver qu'on peut l'aimer et l'oublier. Ah! si le ciel, touché de mon sort, daignait terminer ma carrière, si, dans une autre vie, le peu de bien que j'ai pu faire dans celle-ci méritait une récompense, je souhaiterais encore qu'il me fût permis de m'attacher à son existence, de veiller sur lui, de partager ses peines, de recevoir les coups qu'un destin cruel lui prépare; contente encore de l'aimer sans qu'il répondît à ma ten-

dresse ; de souffrir pour lui, dût-il l'ignorer toujours.

D'où vient que vous nommez dangereux un tel sentiment ? Il est douloureux sans doute, mais quel péril me fait-il courir ? En me préservant d'un autre attachement, ne m'épargne-t-il pas de nouvelles peines ? Le craignez-vous parce qu'il est profond ? Mais condamnée à le renfermer dans mon cœur depuis sa naissance, n'ai-je pas su l'y tenir caché ? Ce que j'ai pu si long-temps, je le pourrai toujours. Est-ce ce mot d'amour qui vous effraie ?... Hé bien ! donnez-lui en un autre : aussi bien celui-là ne lui convient pas. Est-il donc de l'amour sans espérance, sans désirs ? Je n'ai pas celui de lui appartenir, pas même celui de le voir. Je ne craindrais rien autant que de le rencontrer. Non, ce n'est pas de l'amour, c'est un souvenir triste et doux, c'est un sentiment..., c'est..... Ah ! tout ce que vous voudrez, mais c'est mon existence. Le détruire, c'est anéantir Marguerite. Oui, tout est là ; vertu, courage, honneur, tout m'est venu du désir d'être di-

gne de lui. Il est, depuis mon plus jeune âge, le juge, l'arbitre secret de mes pensées, de mes actions. Si je n'ai pu lui plaire, il ne saurait me blâmer : et si je perdais la consolante idée qu'il approuverait ma vie entière s'il pouvait la connaître, je ne me sentirais plus capable de rien.

Le pauvre lui doit le secours qu'il tient de moi, l'infortuné les consolations que je lui donne. Mes amis lui doivent la vivacité d'une affection qui participe d'un feu plus ardent encore. Ma seule joie est de penser que le cœur qu'il a frappé était digne de lui. Jamais il n'en trouvera qui puisse l'aimer ainsi. Ne me parlez donc plus de mariage, ne me dites plus que je dois l'oublier. *Il peut se glorifier éternellement de m'avoir percé le cœur.* Dois-je donc me sacrifier à l'orgueilleux désir de lui prouver qu'il ne m'est rien? Oh! je vous en prie, ne m'en parlez plus.

Mon ami, j'ai une grâce à vous demander; accordez-la-moi, je vous en conjure. Ne me

dites jamais de mal de M. de Fienne. Ne répétez plus qu'il n'était pas digne de moi. Un tel blasphème ne serait point sorti de votre bouche si vous connaissiez celui dont vous parlez ainsi. Souvenez-vous de l'homme de Lyon. Pensez-vous que l'être bienfaisant et sensible qui secourt de sa bourse, aide de son crédit l'infortuné; bien plus, qui le cherche; dont l'éloignement et le silence ne paralysent ni la pitié ni les soins; pensez-vous que cet homme ne mérite pas d'être aimé? Ah! il y a dans cette sollicitude, dans cette activité à faire le bien, quelques parcelles du feu divin, quelque chose de la Providence. Et de pareils traits, mon ami, la vie de M. de Fienne en offre mille.

Écoutez madame Artel, ramenée par lui de Russie; entendez-la raconter toutes les peines qu'il a endurées pour lui en épargner quelques-unes; comment il se contentait de la nourriture la plus malsaine, et comment il s'en privait tout-à-fait pour cette dame et son enfant. Son mariage même, il le doit à cette grandeur

d'ame que rien n'arrête quand il faut secourir un malheureux.

Dans la campagne de Wagram, un village rempli de blessés prend feu. Au péril de ses jours, M. de Fienne traverse les flammes pour sauver ces malheureux. Parmi les Français qu'il arrache à une mort affreuse, il entend les cris d'un prisonnier, privé par ses blessures de l'usage de ses jambes. Il entre dans la maison pour la troisième fois; un débris embrasé l'atteint; la douleur, le danger ne peuvent retarder ses pas. Il parvient à l'Autrichien et l'emporte sur ses épaules; cet homme qui lui doit la vie, c'est M. de Tansberg. Le hasard l'opposait en 1814 au corps dans lequel servait M. de Fienne. A peine la paix le lui permit-elle, qu'il vint se jeter dans les bras de son libérateur. Ce fut de lui qu'on apprit une aventure dont le héros n'avait jamais parlé. Il lui donna sa fille. Ah! cette heureuse Amélie, combien elle a dû l'aimer! Avait-elle donc besoin pour l'adorer de lui devoir la vie de son père? Non, non, que votre amitié pour moi ne vous rende pas in-

juste envers le meilleur comme le plus aimable des hommes. Pardonnez-moi de vous le dire, je ne la voudrais pas à ce prix.

Mais de quoi l'accusez-vous ? est-ce de ne m'avoir pas aimée? Peut-on lui en faire un crime? est-on responsable des mouvemens de son cœur? Dans les premiers momens d'un affreux désespoir, je le trouvais coupable, je cherchais à le croire haïssable; je ne voyais point d'excuse à une conduite qui me perçait l'ame; je m'efforçais de révolter ma fierté, de dégager mon cœur; mais que servent dans le fond de l'ame les ressources de la vanité? On peut en imposer aux autres par l'orgueil et le dédain; mais, croyez-moi, il n'est pas si facile de se tromper soi-même. Lorsqu'on s'examine avec bonne foi, il faut bien finir par voir clair dans sa propre cause; et quand j'ai cherché les torts de M. de Fienne, presque tous ceux que je lui reprochais ont disparu pour toujours. Vouliez-vous qu'il refusât ma main quand madame Aimond la lui offrait, en l'assurant que le bonheur de la fille et de la mère dépendait du re-

tour de ses sentimens? L'aurait-il pu sans cruauté, sans manquer à l'amitié, je dirais presque aux convenances? Il répondit qu'heureux et fier d'un tel choix, il emploierait sa vie entière à s'en rendre digne. « Mon peu de bien, » ajouta-t-il, ne m'a pas permis d'arrêter mes » yeux sur une fille que la fortune semblait » destiner aux partis les plus brillans; mais au- » jourd'hui vous me l'offrez; vous voulez pour » fils celui à qui vous avez servi de mère; où » trouverais-je assez de courage pour refuser » de vous appartenir entièrement? Ah! sûre- » ment je ne l'aurai pas. » S'il m'apporta un cœur libre, si je ne sus point le captiver, peut-on s'en prendre à lui?

Quoi que puisse vous en faire penser votre tendre prévention pour moi, entre Cécile et Juliette, ma figure ne devait pas briller. Ma tristesse, mes inquiétudes, mon amour même, me privaient des autres avantages qui eussent pu compenser mon défaut de beauté. Il faut le dire, mon ami, je n'étais point aimable : j'étais trop absorbée pour songer à plaire. Je ne pos-

sédais ni l'enjouement qui eût sympathisé avec sa gaieté, ni les talens qui eussent pu flatter son amour-propre. Je ne savais que le regarder sans cesse, suivre des yeux ses moindres mouvemens, penser à lui nuit et jour, désirer sa présence; enfin je ne savais que l'aimer; et la crainte de déplaire m'enlevait encore le peu de charmes que l'abandon m'eût donnés. Dans le monde, je n'osais parler devant lui; sa supériorité m'imposait; et, tête à tête, la retenue de mon sexe et de mon âge m'obligeait à supprimer les expressions qui eussent trahi l'ardeur de mes sentimens. Il ne me devina pas, voilà tout. Il ne put s'enflammer près d'un feu si bien couvert. Est-ce ma faute ou la sienne? est-ce un destin cruel qu'il faut en accuser?

Sa liaison avec madame de Valory m'a blessée long-temps, je l'avoue. Cependant elle était antérieure aux propositions de ma mère, à l'offre de ma main. Toutefois il devait rompre, et le billet même de cette femme témoigne qu'il le voulait. C'était bien tard, m'allez-vous dire :

trois semaines avant votre mariage. Eh ! mon Dieu, ce monde qui croit pouvoir tout prescrire, ce monde inconséquent et tyrannique, n'exige-t-il pas des ménagemens, des égards pour les femmes mêmes qui en méritent le moins ? Ah ! dites-moi; si en m'épousant il eût eu l'air de me sacrifier sa maîtresse, ces gens délicats sans être vertueux, et qui sont la meilleure partie d'une société corrompue, ne l'auraient-ils pas accusé de manquer aux devoirs d'honnêteté, aux procédés enfin, si impérieusement exigés dans des liaisons qu'aucune autre loi ne protége ? Obligé de se dégager, peut-être, hélas ! contre ses désirs, c'était en desserrant ses liens et non en les brisant qu'il devait y parvenir. L'éducation de votre sexe est si libre; vos devoirs envers nous sont si peu de chose, si arbitraires, que, de quelque façon que vous frappiez nos cœurs, la plainte ne doit pas s'en échapper. La condition des femmes n'est rien moins qu'heureuse; esclaves de leurs pères, de leurs maris, esclaves des mœurs, des préjugés, l'idée même de s'affranchir de quelques-unes

de ces chaînes leur est reprochée comme un crime; et le législateur nous a trouvées en même temps assez fortes pour supporter les mêmes peines que vous et assez faibles pour nous priver des mêmes droits. La corruption des mœurs, en relâchant nos fers, n'a point adouci notre destinée, mais elle y a ajouté les maux qu'apportent toujours la contradiction et le caprice partout où ils règnent. Si les femmes ne sont point heureuses, que peuvent espérer les filles, dans ce pays du moins, où elles ne sont rien, moins que rien? En Angleterre, dit-on, il en est différemment : là, une femme qui a un amant ne paraît pas plus intéressante que la fille qui veut un mari; il leur est permis d'aimer, de choisir un époux; elles ont des droits, on est juste envers elles. Mais ici elles doivent se résigner à des lois plus dures; elles ne comptent pas dans le monde; les passions leur sont interdites : une simple préférence doit les faire rougir. Ah! qu'elle serait hardie celle qui, devenant la rivale d'une femme mariée, lui redemanderait un amant enlevé

ou seulement avouerait qu'elle aime! Si le monde eût jugé entre M. de Fienne et moi, il eût approuvé sa conduite. Je ne réclamerai pas; je devais tenir mes droits de son amour. Ah! ce fut ma faute sans doute si je ne sus pas l'obtenir.

. . . . . .

Le seul reproche que je lui fasse encore, c'est de m'avoir trompée. Pourquoi m'offrit-il un sacrifice qu'il ne voulait point faire? Pourquoi me força-t-il à recevoir une promesse qu'il devait violer? Pourquoi m'enivrer de joie par des paroles trompeuses? Ah! c'est le bonheur dont il remplit mon cœur qui aggrave ses torts. Et cependant peut-être fut-il entraîné par la pitié; peut-être fut-il ému de mes larmes et voulut-il les essuyer. Hélas! quelle que soit son excuse, c'était assez pour nous séparer à jamais. Je n'ai pu me résoudre à vivre près de lui, sans confiance, sans tranquillité, à douter de ses paroles, à suspecter ses sermens. Pour cette humiliante destinée je n'ai point eu de courage; j'ai mieux aimé le perdre que de le soupçonner sans cesse. La défiance avilit l'a-

mour, dégrade l'ame, détruit la paix; avec elle pas de bonheur possible. Oh! non, car c'est la honte. Il valait mieux vivre seule, privée de ce que j'aimais, et ne pas souffrir par lui, et ne pas le rendre malheureux par une jalousie que rien n'aurait pu ni calmer ni guérir; et c'est ainsi que j'ai choisi. Plaignez, plaignez votre amie, mais n'irritez pas ses blessures en essayant de les fermer; et surtout ne jugez pas, ne condamnez pas la plus aimable comme la plus noble des créatures.

Vous ne me parlez pas de votre retour, pas un mot de vos affaires. Ne viendrez-vous pas me protéger contre les importunités de M. de Rhône? Il tient à la longue et pâle figure de son agréable vicomte. Je pensais en être quitte, mais non. On arrange des soirées, des dîners exprès pour qu'il me donne la main et se place à mes côtés. Obligée de le souffrir, j'appelle M. Howard : il prend la chaise que je lui montre; nous causons, pendant tout le repas, littérature ou politique. Mon vicomte, le plus ignorant des hommes de son âge et de son espèce, enrage

de ne pouvoir placer son mot, et par manière d'acquit fait une effroyable moue à la charte, à laquelle il ne comprend rien et dont nous parlons quelquefois. Anatole me chagrine aussi. Il a l'air si triste ! c'est de si loin qu'il me rend des soins ! Hier, comme il allait m'offrir la main pour me conduire à ma voiture, le redoutable vicomte avança la sienne. Il s'est retiré si vite, d'un air si humble !... J'en ai été touchée ; mais enfin que puis-je pour lui ? le plaindre, car il est cruel d'aimer sans être payé de retour.

Adieu, mon ami, ne vous lassez pas de répondre quelques lignes aux volumes que je vous envoie ; et, au milieu de vos affaires, n'oubliez pas l'emploi de mes deux cent mille francs.

M. Desgranges à Marguerite.

Lyon, le.....

Que voulez-vous que je vous dise, mon aimable amie? vous courez au-devant de mes objections; vous rejetez mes conseils; vous me fermez la bouche; et tout cela si doucement que c'est à peine si j'ose m'en plaindre.

Vous me défendez de dire du mal de M. de Fienne; c'est m'interdire de vous en parler, car, en vérité, je ne saurais aimer l'homme qui

a empoisonné vos jours, qui a détruit la félicité d'un ange; et je vois bien plus en lui l'ennemi de votre repos que le sauveur d'un Autrichien, dont je ne me soucie guère; bien plus, que le chevalier d'une madame Artel, que je ne connais pas; ou le protecteur d'un employé, pour lequel il lui a suffi peut-être de solliciter de la maîtresse d'un ministre une modique place dans ses bureaux.

Mais, quand il serait l'être supérieur et généreux que vous peignez, celui, enfin, qui reçut une *parcelle du feu divin*, n'en est-il pas plus coupable d'avoir méconnu le seul objet qui lui ressemble, de l'avoir trahi, de l'avoir oublié? Oui, l'homme qui put vous posséder, et qui vous perdit par sa faute, n'était pas digne d'un pareil trésor. Cessez de demander mon indulgence. Je ne suis pas sévère; si je blâme nos mœurs, je sais les tolérer; mais jamais je ne concevrai celui qui, aimé de Marguerite, ne l'a pas préférée à tout; qui n'a pas su lui rendre, pour prix de tant d'amour, un seul jour de bonheur. Non, je ne concevrai pas que cet homme

ait un cœur; et si ce cœur lui manque, songez, ma chère amie, que Satan était le plus beau des anges, et que son plus grand crime fut l'ingratitude; coupable comme lui, il doit être maudit de même, le cruel qui a déchiré votre ame.

Je ne vous ferai pas sentir toutes les contradictions de votre lettre : je sais que les amans sont rarement raisonnables. Cependant, permettez-moi de vous le dire, c'est passer toute mesure que de ne pas me permettre d'appeler amour un sentiment qui, de votre aveu, est votre vie tout entière. Là sont, dites-vous, vertu, honneur, courage, bienfaisance, amitié même; certes, si je savais un nom plus fort, je le lui donnerais, et la passion ne saurait aller plus loin. Vous ne désirez *ni sa possession ni sa présence :* et pourquoi ne désirez-vous pas le voir? Uniquement peut-être parce que vous redoutez de nouvelles marques de son indifférence; ou plutôt parce qu'il vous serait trop pénible de ne pas lui en donner de votre tendresse.

Sa présence! ah! ma chère enfant, combien je craindrais pour vous une si dangereuse rencontre! Que feriez-vous s'il revenait? Vous souffririez encore sans doute; bientôt peut-être, succombant aux douleurs que vous causeraient ses nouvelles froideurs, ou ses soins pour d'autres, je vous reverrais aux portes du tombeau. Ah! n'espérez pas que je lui pardonne vos souffrances et vos périls. Je n'ose plus vous dire de cesser de l'aimer, je ne veux plus vous révolter, vous entendre me reprocher ma cruauté; non, je ne veux pas vous paraître barbare; et s'il ne vous faut que des pleurs, j'en répandrai avec vous sans aigrir vos chagrins.

En vérité, j'aurais grand besoin de vous voir, mais je ne dépends pas de moi. Avant de marier sa fille, madame Albert veut terminer tous nos comptes. On me tient des journées entières à éplucher de vieux registres, à revoir des actes; cela n'est guère propre à me consoler de la perte de votre aimable société. Plaignez-moi donc un peu, et pardonnez-moi de m'ennuyer ici quand mon cœur m'appelle

près de vous. Cependant je ne sais si je vous protégerais contre les sollicitations dont on vous accable. Si votre vicomte est un impertinent, Anatole, le pauvre Anatole mérite-t-il seulement votre pitié? A votre place je ne me bornerais pas à le plaindre; je serais, je crois, bien tenté de l'aimer. Cela vous est-il donc tout-à-fait impossible?

Adieu, belle, bonne et chère Marguerite.

Marguerite à M. Desgrieux.

Paris, le.....

Non vraiment, mon ami, je ne suis pas tentée d'aimer Anatole : je me trouverais très-heureuse de le guérir d'un attachement dont il souffre, et si je croyais pouvoir lui montrer de l'amitié sans encourager un sentiment plus vif, en vérité, je lui offrirais la mienne. Réellement, il y a quelque chose de touchant dans les manières de ce jeune homme ; et, si une autre

causait ses peines, je me sentirais disposée à en devenir la confidente. Je suis quelquefois prête à lui demander de ne pas ajouter à mes chagrins celui de l'affliger; de ne pas me priver d'un ami en s'obstinant à rester mon amant. Dites, croyez-vous qu'il soit possible de changer l'un pour l'autre en montrant beaucoup d'amitié, et rien que cela? Savez-vous que vous m'avez fait peur : *s'il revenait que feriez-vous?* Mon Dieu, je me suis sentie tremblante à cette seule idée; cependant la réflexion m'a rassurée. S'il revenait, mon ami, je partirais sans le voir; je me sauverais à Chalais; non, comme vous le croyez, pour échapper aux témoignages de son indifférence : je n'ai pas la pensée qu'il puisse jamais la perdre près de moi, et l'on craint peu quand on n'espère pas; non parce qu'il me serait trop pénible de ne lui point donner de marques de ma tendresse. Ah! si j'ai eu la force de supporter les plus horribles inquiétudes sans que son nom sortît de ma bouche, certes j'aurais bien celle de ne pas afficher la faiblesse de mon cœur, et cet effort ne serait pas compa-

rable au premier. Mais je fuirais pour échapper au trouble de mon ame, qui, pour être caché, n'en serait pas moins douloureux. Je fuirais, parce qu'il me semble impossible d'entendre sa voix, de porter mes yeux sur sa figure, sans ressentir ces impressions si vives dont le seul souvenir fait battre mon cœur et circuler mon sang avec une vitesse inaccoutumée.

J'avais raison de vous refuser une confidence qui devait agiter des passions mal assoupies. En parlant de moi, je me suis attendrie sur mes maux. Avant de parler je soupirais ; maintenant je pleure. Je suis restée deux jours chez moi, n'ayant le courage ni de m'occuper ni de m'habiller, ne pouvant pas lire, pouvant à peine penser. Je regardais autour de moi, et je n'y voyais pas une place qui ne réveillât un douloureux souvenir. Chaque objet attirait mes larmes. Je suis sortie de ma chambre, j'ai parcouru la maison, partout j'ai éprouvé la même sensation. Hélas ! est-il une seule place dans ces lieux où je ne l'aie vu ? est-il un siége où il ne se soit assis ? Mes domestiques me regardaient d'un

air étonné, sans deviner ce que je cherchais. Fatiguée de leur attention, je suis rentrée chez moi, et je me suis mise à pleurer amèrement. Mon ami, j'étais ainsi dans les premiers momens d'une rupture déchirante. Ce récit, que vous avez exigé, m'a ramenée à des pensées bien tristes. M. Howard est entré; en vain ai-je essuyé mes larmes, il en a vu les traces, et m'en a demandé la cause avec un ton d'intérêt qui m'a fait pleurer encore. J'ai fini par le prier de ne pas me questionner davantage; il m'a serré la main à la manière de sa nation, et n'a point insisté. Ensuite il m'a dit que madame de Rhône était inquiète de moi. Elle l'avait chargé de m'engager à dîner chez elle, ou, s'il ne pouvait m'y décider, de me presser du moins de ne pas manquer à la soirée. J'ai promis pour le soir; mais j'irai d'abord aux Bouffes, afin d'arriver plus tard. Je vais faire proposer à madame de Chanceenay de m'y accompagner. Adieu.

La même au même.

Paris, le.....

Ah, mon ami! comment vous dire... comment vous conter?... Hélas! vous me le disiez, *s'il revenait*. Il n'est que trop vrai : il est ici. Je viens de voir M. de Fienne. On ne l'attendait pas. Rien ne devait faire soupçonner qu'il vînt sitôt. Ah! sans doute le secret de son retour est une méchanceté de madame de Mauléon. Elle aura voulu me placer dans la position

la plus cruelle; et, pour combler la mesure, elle a voulu que le coup fût inattendu, que je ne pusse y échapper en fuyant, ni m'armer de force pour le soutenir. Si vous aviez vu la joie maligne de cette femme en contemplant mon désordre!.... comme elle se plaisait à l'augmenter! Mais lisez le récit de cette fâcheuse aventure et plaignez-moi.

Je vous écrivais ce matin que madame de Rhône recevait ce soir. Je me suis rendue chez elle en sortant des Bouffons, où j'étais allée avec madame de Chancenay. Le salon était plein de monde, les parties formées, quand nous sommes entrées. Ne voyant pas ma sœur, je demandai au duc, qui ne jouait pas, s'il savait où elle était. Cécile, me répondit-il, venait de passer dans son boudoir, et il l'avait entendue me demander. Sans faire aucune réflexion, je me rends au boudoir. Oh! mon ami, que suis-je devenue lorsqu'en ouvrant la porte je me suis trouvée vis-à-vis de M. de Fienne, que Cécile, M. de Rhône et madame de Mauléon accablaient à l'envi des plus tendres caresses! Je me suis arrêtée : une

sueur froide, un tremblement universel m'empêchaient d'avancer : je ne pouvais parler : ma sœur était interdite; M. de Rhône cherchait vainement une idée; madame de Mauléon, la cruelle femme, souriait d'un air ironique en me toisant de la tête aux pieds. M. de Fienne seul a conservé une attitude naturelle; il s'est approché de moi, et je crois qu'il allait me parler, quand, la colère me donnant des forces, et ne pouvant supporter plus long-temps les airs de sa tante, j'ai rompu le silence en disant à ma sœur que le duc venait de m'assurer qu'elle me demandait. Il s'est trompé, ai-je ajouté; et, je le vois, je trouble les premiers momens d'une douce entrevue. Puis, m'adressant à M. de Fienne, en m'efforçant de sourire, je lui ai fait mon compliment sur la joie que son retour causait à ses amis; et, m'excusant de les avoir interrompus, je me suis retirée sans presque écouter sa réponse. J'ai fermé la porte sur moi; mais alors toutes mes forces m'ont abandonnée; je serais tombée, je crois, si je ne me fusse appuyée sur le chambranle. Dans ce moment j'ai

entendu madame de Mauléon dire à Cécile : Votre sœur a été très-surprise en vérité; mais c'est une personne qui se possède. Eussiez-vous cru que ses premières paroles eussent été pour Jules? Si vous saviez avec quelle amère ironie elle a prononcé ces mots, si vous saviez le mal qu'ils m'ont fait, vous concevriez mieux peut-être le vertige qui s'est emparé de moi, et vous me trouveriez plus à plaindre qu'à blâmer.

J'aurais donné ma fortune entière pour être chez moi; mais je n'avais de retraite que par les salons, il a donc fallu me résoudre à les traverser. En entrant dans celui où l'on place le tric-trac, j'y ai rencontré Anatole. La partie venait de finir, les joueurs en étaient sortis. MM. de Saint-Blancey et de Neuillit, ensevelis dans la politique, causaient à la porte en nous tournant le dos. Anatole a été frappé de l'altération de mes traits; il m'en a demandé la cause d'une voix qui m'a émue par son contraste avec le ton de madame de Mauléon, dont chaque parole me déchire le cœur.

N'avez-vous pas remarqué, mon ami, que rien n'est plus déplacé dans la société, rien ne ressort d'une manière plus fâcheuse qu'une émotion, quelle qu'en soit la cause? Le ton régulier de la politesse, celui d'un badinage de convention, semblent y être les seules inflexions de la voix; l'éloquence y paraît ridicule, le sentiment inconvenant; un mot de l'ame, un élan du cœur, tout ce qui est remarquable, y est choquant. Eh bien, mon ami, je sais tout cela. Je me suis soumise à cette loi. Quelle que fût la vivacité de mes impressions, je me suis couverte jusqu'ici de ce masque immobile, si nécessaire pour vivre dans le monde : mais dans ce moment je n'étais plus à moi. La corde que l'on venait de toucher vibre au fond de mon ame. Mes peines, mes pensées, ma vie semblent y être attachées. La douleur éloignait toute réflexion de mon esprit; au lieu de répondre à Anatole, je lui ai pris la main, je l'ai fortement serrée dans la mienne, et je me suis mise à pleurer. Je me suis assise sur un canapé; je l'y ai attiré près de moi en ne quittant pas sa

main. Anatole me regardait en silence. Après quelque hésitation, il m'a demandé d'un ton timide la cause de mes larmes. Ces mots m'ont fait sentir le besoin d'expliquer une émotion si singulière; et voulant détourner ses idées : Madame de Mauléon, lui ai-je répondu, ne vous a-t-elle pas dit que j'étais très-violente? Vous voyez comme il est facile d'exciter ma colère. — Je vous vois pleurer, m'a-t-il dit. — On peut pleurer de colère, ai-je répliqué, et vous ne prendrez plus mon parti. Quoi qu'il en soit, ai-je ajouté, soyez sûr que votre générosité m'a profondément touchée, et que mon cœur vous saura gré... La joie que ces mots ont fait briller dans ses yeux m'a montré l'indiscrétion d'un tel discours, et je me suis pressée de dire : Comptez, je vous prie, au nombre de vos plus sincères amis celle que vous avez défendue. Ses yeux se sont baissés tristement. Il fut un temps, m'a-t-il dit, où j'ambitionnais un titre plus cher; en me le refusant, ne m'avez-vous pas interdit tous les autres? Je ne savais comment sortir de l'embar-

rassante conversation où je venais de me jeter ; par un vertige inconcevable, j'ai répondu tout juste ce que je devais taire. Sans vouloir un époux, lui ai-je dit, on peut désirer un ami. Ah ! soyez-en sûr, vous ne perdrez point au change. Par un mouvement machinal, je lui tendais la main ; il s'en est saisi, et la couvrant de baisers : Non, non, s'est-il écrié ; on ne traite pas avec tant de bonté l'homme qu'on veut désespérer, et je n'accepterai jamais le nom de votre ami. Dans ce moment la porte du boudoir s'est ouverte : madame de Mauléon, M. de Fienne, Cécile et M. de Rhône en sont sortis. La première a tout vu : rien n'échappe à son regard d'aigle. Elle est passée sans s'arrêter ; mais en rencontrant le duc à la porte du salon : J'imagine, lui a-t-elle dit très-haut, que ceci doit vous valoir un compliment. Le sourire du duc m'a appris qu'il la comprenait, et que, s'il n'avait rien entendu, il avait vu du moins ce qui venait de se passer entre Anatole et moi. En jetant les yeux sur celui-ci, je l'ai trouvé très-pâle. Il regardait M. de Fienne.

Assurément quelque chose d'étrange l'occupait. M. de Fienne est venu l'embrasser; il a eu de la peine à répondre à ses caresses. Ma sœur s'est approchée de moi, et m'a fait mille tendres excuses pour cette cruelle aventure. Jules, m'a-t-elle dit, était arrivé le soir même chez madame de Mauléon. Sa tante, pour la surprendre, le lui avait amené; et, afin de lui donner le plaisir de le voir d'abord en particulier, ils étaient entrés dans le boudoir par le corridor, et l'y avaient fait appeler. Après avoir embrassé son cousin, Cécile avait songé à moi, et était rentrée dans le salon pour demander si l'on m'avait vue. Le duc, entendant mon nom, avait cru qu'elle me désirait. Cependant, a-t-elle ajouté, en voulant t'épargner le désagrément de la surprise, je ne pensais p[illegible]u'après sept ans sa vue te fît une impress[illegible]si vive. Sûrement, je l'espère, ta répugnan[illegible] ne va pas jusqu'à la haine. J'ai assuré ma sœ[illegible] que je ne haïssais rien de ce qu'elle aimait, p[illegible] même sa tante, à qui toutefois je pensais devo[illegible] re-merciemens de la surprise. Elle m'a ac[illegible]

d'injustice, et nous sommes rentrées dans le salon.

Nous avons trouvé M. de Fienne entouré, caressé, pressé. Chacun voulait avoir sa main. On se disputait le plaisir de lui parler. Tel est le charme de cet homme trop aimable, qu'il n'est jamais indifférent à personne. Si on le voit, on veut le connaître; si on le connaît, on l'aime. On l'aime, hélas! et pour la vie!

Quand le mouvement causé par l'arrivée de son neveu a été calmé, et qu'elle a pu être sûre que sa voix ne serait perdue pour personne, madame de Maulèon me demanda ce que j'avais fait d'Anatole. Cette question a fixé sur moi les regards de tout le monde; ceux de M. de Fienne se sont arrêtés sur mes yeux, comme s'il eût voulu y lire ce qui autorisait sa tante à me faire une semblable demande. Je ne sais ce que j'ai répondu, j'avais de la peine à retenir mes larmes. Un instant après, s'adressant à madame de Chancenay : Mademoiselle Aimond, lui a-t-elle dit, s'est-elle trouvée mal

au spectacle? — Pas que je sache, a répondu celle ci en continuant à jouer. Pourquoi cela?— Mais regardez-la donc, a repris l'impitoyable femme, elle est très-changée. De nouveau je suis devenue l'objet de l'attention générale. Voulant échapper à ce supplice, je me suis levée en assurant que j'étais indisposée, et, pour la première fois, j'ai pris avec plaisir le bras que me présentait l'insipide vicomte. Maintenant, mon ami, me voici chez moi. Depuis deux heures je m'agite en tous sens, et je ne puis me résoudre à rien. Conseillez-moi, ordonnez. Que puis-je faire? faut-il quitter Paris? fuir à Chalais l'ennemi de mon repos? Faut-il partir au milieu de l'hiver, sans consulter, sans avertir mes sœurs, qui certainement s'opposeraient à ce parti? Faut-il avouer par ma fuite que M. de Fienne ne m'est point indifférent, ou lui laisser penser qu'il m'est odieux? Vaut-il mieux m'exposer à le voir tous les jours, vaincre l'émotion que me cause sa présence, rester en butte aux traits de madame de Mauléon? Ah! dites, dites! que dois-je faire? Mes

idées sont troublées : je souffre : je suis bien malheureuse !

Anatole me cause un autre embarras. Que je m'en veux de mes sots discours ! Qu'avais-je besoin de lui parler d'amitié, de générosité, d'époux ? Mon Dieu ! comment ai-je pu oublier à ce point les convenances, la délicatesse et mes propres résolutions ? Hélas ! j'étais hors de moi, je ne pouvais dans ce moment rien dire, rien faire de bien. Il faudra pourtant m'expliquer avec Anatole. Je ne puis consentir à lui laisser l'espoir que je lui ai imprudemment rendu. Ne m'a-t-il pas dit : *On ne traite pas avec tant de bonté l'homme qu'on veut désespérer, et je n'accepterai jamais le nom de votre ami. — Tant de bonté.* C'est donc un encouragement qu'il a vu dans mes paroles. Et, s'il n'accepte pas le nom d'ami, à quoi prétend-il donc ? Sans doute il doit savoir que je ne puis lui en accorder un autre. Mais comment faire pour le lui apprendre ? Je n'ose en charger madame de Chancenay. Cette femme est questionneuse, il faudrait lui dire tant de choses ! et puis, loin

de me secourir, ne profiterait-elle pas de l'occasion pour m'engager?... Elle aussi veut que je me marie... Mes sœurs... c'est encore pis. Juliette rirait de mes scrupules; madame de Rhône plaiderait pour Anatole; et toutes deux peut-être me soupçonneraient des motifs... des motifs enfin que je ne veux pas leur laisser imaginer. Ne vaudrait-il pas mieux lui écrire un mot, ou le prier de passer chez moi ? Mais ces deux démarches sont susceptibles de tant d'interprétations!... Si jamais madame de Mauléon venait à savoir... Ah ! Dieu ! si vous étiez là, je vous dirais tout, et vous me sauveriez.

J'ai passé la nuit à vous écrire. Il est six heures; je n'en puis plus, je vais me jeter sur mon lit, où je n'espère pas dormir.

Même jour, à deux heures.

Que je souffre ! que ma position est pénible ! Je veux écrire à Anatole, je l'ai résolu : cela est bien, cela est honnête et droit. Qu'importe à la solitaire Marguerite ce que pensera d'elle

un monde qui ne lui est rien ; ce qu'en dira une femme aigrie et injuste? Que lui importe, si son propre cœur l'approuve, si sa conscience est satisfaite? Hélas! tout cela est et tout cela doit être. Et pourtant j'hésite, je tremble... Il est donc vrai, le bien n'est pas toujours facile à faire, et il ne sera point permis à une innocente créature qui n'a pas trouvé de bonheur sur cette terre d'y vivre dans une morne tranquillité.

O mon père, ô ma tendre mère, le calme n'habite-t-il que sous ce marbre où vous dormez ensemble ? Oh ! quand me sera-t-il permis d'y chercher, près de vous, le repos que les hommes me refusent!

Même jour, à trois heures.

Voici ma lettre à Anatole. J'ai défendu ma porte ; et après avoir déchiré dix billets, je viens d'envoyer celui-ci.

MARGUERITE AU DUC ANATOLE DE M****.

« Une émotion très-vive m'avait mise hier » hors d'état de mesurer mes paroles. Je ne

» sais, monsieur, ce que j'ai pu vous dire, ni » quelle impression mes discours ont faite sur » vous, et si elle a duré plus de temps que » vous n'en avez mis à me répondre... Je vous » écris au hasard, et la crainte d'avoir été mal » comprise me met seule la plume à la main. » Est-ce trop présumer de votre générosité » d'espérer, monsieur, que vous ne vous arme- » rez pas contre moi de l'imprudence de mes » paroles? En vous offrant *mon amitié*, en » vous traitant avec ce que vous avez appelé » *bonté*, j'ai voulu seulement vous assurer que » j'étais sensible au mouvement délicat qui vous » a porté à défendre une personne absente, » dans le moment même où sa conduite pou- » vait vous avoir blessé. Mais si l'amitié est le » seul sentiment en mon pouvoir, soyez-en » sûr, celle que je vous ai promise durera au- » tant que la vie de

» MARGUERITE AIMOND. »

Jean vient de porter ce billet. J'ai un trem-blement universel depuis qu'il est sorti de mes

mains. Ai-je donc mal fait? Ah ! mon Dieu, il est bien difficile d'agir seule.

Même jour, à six heures.

Monsieur et madame Howard viennent de forcer ma porte. Juliette voulait me dire qu'elle avait eu hier, à mon occasion, une scène assez vive avec madame de Mauléon. Obligée de se montrer à l'assemblée de lady Barry, ma sœur est arrivée chez Cécile un instant après mon départ. Lorsqu'elle est entrée, le duc venait de demander son fils. Sans doute, lui a dit très-haut madame de Mauléon, voyant qu'on ne le trouvait pas, il s'est allé coucher sur son bonheur. —Quel bonheur ? a malheureusement demandé madame de Chancenay. — Eh ! mon Dieu, à repris ma persécutrice enchantée de l'occasion, n'avons-nous pas surpris, peut-être dérangé un tête-à-tête? Il baisait, je crois, la main de mademoiselle Aimond..... D'après cela, j'imagine que la modeste héritière consent enfin à devenir duchesse. Qu'en pensez-vous,

madame de Rhône? — Ma sœur a répondu vivement qu'elle ne connaissait point mes intentions, et que je ne prendrais sans doute conseil de personne pour me déterminer. — Ah! je le crois comme vous, a répliqué madame de Mauléon. Personne au monde ne s'est montrée plus indépendante que votre sœur. Je souhaite qu'avec une conduite si bizarre, et ses prétentions à la singularité, elle parvienne à être fort heureuse; mais je doute que les gens sensés l'approuvent. Ce mot a fâché Juliette, déjà blessée de me voir le sujet d'une discussion, pour ainsi dire, publique. Elle l'a dit assez vertement. Cécile l'a soutenue avec plus de modération. Le duc s'est efforcé d'être le médiateur de cette querelle. Mademoiselle Aimond, a-t-il dit, est singulière, j'en conviens, car il n'est pas commun d'avoir son esprit et sa grâce: mais si sa conduite est indépendante, si, n'étant point mariée, elle vit seule dans un âge où la loi le permet, il faut l'avouer, en se mettant au-dessus de ce qu'on appelle convenance, aucune femme cependant n'a une conduite plus dé-

cente, ne cherche moins à se faire remarquer. Tout en elle a quelque chose de modeste, même sa toilette à la fois simple et élégante. Pourquoi donc la quereller de vivre à sa manière, puisqu'un peu de singularité la rend plus aimable? Je ne sais si mon fils a effectivement beaucoup à se louer d'elle; mais, s'il était vrai, j'en serais, je crois, aussi heureux que lui. Madame de Mauléon, battue par tout le monde, s'est contentée de lever les épaules. M. Howard a pris hautement le parti de ma liberté, assurant qu'en Angleterre on n'oserait point me la disputer. — Eh! qui parle de l'Angleterre? lui a-t-elle répondu : il nous est venu de votre pays d'assez mauvaises choses; en France, une fille sage prend, à dix-huit ans, le mari que ses parens lui donnent, ou reste jusqu'à trente sous les yeux d'un mentor, si on ne la marie pas plus tôt. Alors la discussion est devenue générale, et l'on n'a plus pensé à moi.

Ma Juliette est furieuse des méchancetés de madame de Mauléon. Il a fallu lui apprendre

ce qui avait amené cette discussion et lui conter ma conversation avec Anatole. On n'est pas plus folle pour une personne sage, s'est-elle écriée. Enfin, j'ai confessé le billet que j'ai écrit ce matin. Ma sœur est demeurée interdite. M. Howard en a été charmé. Bien, très-bien, a-t-il dit ; voilà ce qui s'appelle agir en cœur droit et sincère. Que pourra dire madame de Mauléon ? — Ce qu'elle pourra dire? a répeté Juliette ; eh ! mais tout ce qu'elle voudra... Qui pourra la démentir? Est-on plus folle, plus étourdie? Et que t'importaient les interprétations de cet amant vaporeux ? N'étais-tu pas toujours à temps de le remettre à sa place, s'il eût osé espérer? M. Howard n'a rien compris aux craintes de sa femme. Son approbation m'a fait du bien. Mais peut-être est-il le seul assez au-dessus des petites choses de ce monde pour oser m'approuver et le dire. Juliette m'a trouvée brûlante. Elle dit que j'ai la fièvre : en vérité, je le crois...

Je reçois la réponse d'Anatole. Vous y verrez un malheur de plus ; une démarche inutile,

peut-être blamable ; une partie de mon secret deviné... Ah ! je suis bien malheureuse.

LE DUC ANATOLE DE M**** A MADEMOISELLE AIMOND.

« Pourquoi me ravir, mademoiselle, une » flatteuse illusion ? Si j'eusse été assez heureux » pour la conserver, devriez-vous vous plaire » à la détruire ? Quel mal vous eût donc fait » cette douce erreur ? Votre cœur cruel ne » peut-il être satisfait que par mon désespoir? » Eh bien ! jouissez-en, soyez contente. Je » n'ai plus d'espérance ; je souffre tous les tour- » mens de l'amour dédaigné, tous ceux de la » plus cruelle jalousie. Deviez-vous, par une » feinte douceur, par des paroles d'amitié, » m'arracher un aveu péniblement renfermé » dans mon ame, pour goûter le barbare plai- » sir de mépriser mon amour et de m'en don- » ner l'assurance? Cela n'était point nécessaire. » La personne dont l'arrivée a interrompu les » seuls instans de bonheur que j'ai goûtés de- » puis long-temps m'a expliqué par sa pré-

» sence l'agitation extraordinaire où je vous vis » hier. C'en était assez pour m'affliger; votre » billet me porte un dernier coup. Recevez, » mademoiselle, les respects d'un homme dont » vous rejetez l'amour, mais qui jamais, ja- » mais ne consentira à porter le nom de votre » ami.

» ANATOLE DE M****. »

C'est ainsi qu'il me juge. C'est ainsi qu'il apprécie une démarche qui m'a tant coûté. *J'ai arraché son aveu*, et par *une feinte douceur* encore. Je suis une coquette; il est ma victime; mon amitié l'offense. Ah ! mon ami, je veux fuir le monde, M. de Fienne, Anatole. Je ne veux que vous seul. Adieu : ma tête me fait un mal affreux; je me couche quoiqu'il ne soit pas sept heures; je ne saurais me soutenir.

La même au même.

Paris, le.....

La nuit m'a reposée, je me trouve mieux, mais je suis indignée contre moi-même du peu d'empire que j'exerce sur mes sensations. Quoi! sa vue, sa seule vue m'a jetée dans un tel désordre! Ah! blâmez-moi, traitez-moi durement : en vérité, je le mérite. Mon Dieu! combien nous semblent folles, extravagantes, les paroles et les actions où nous poussent ces

mouvemens déréglés de l'ame, lorsqu'elle a repris son assiette et que nous les jugeons de sang-froid ! Je suis bien honteuse, je vous assure, de ce que j'ai dit et fait depuis lundi soir : sans doute j'étais sous l'influence d'un mauvais génie.

Je ne sais à qui en a madame de Rhône ; elle est venue hier comme j'étais au lit, et Nany a eu bien de la peine à l'empêcher de m'éveiller. Ce matin elle est revenue à neuf heures ; je dormais encore. Elle a donc laissé un billet où elle me mande que, déjeunant chez sa tante, elle ne peut attendre mon réveil ; cependant elle a un besoin absolu de me voir, et me prie de faire dire chez madame de Mauléon à qu'elle heure je serai seule. « M. de Fienne, ajoute ma sœur, » dîne chez moi avec toute notre famille : si ta » santé te le permet, si tu n'es pas trop con- » trariée de rencontrer mon cousin, tu me » ferais plaisir d'en être. Aussi bien ne peux- » tu éviter de le voir. Ne va-t-il pas partout où » tu vas ? Je t'en prie, ma sœur chérie, ne » m'enlève pas, si tu le peux, le plaisir de

» réunir chez moi deux objets si chers à mon » cœur. » Ma sœur a raison, mon ami, peut-être faut-il m'accoutumer à le voir. Ne dois-je pas quelques sacrifices à ma pauvre Cécile ? Elle n'a de bonheur que par l'amitié ; dois-je donc la priver de sa sœur ou de son cousin ? Vraiment je voudrais pouvoir la satisfaire et je n'ose...

Lisez, lisez ceci. On m'interrompt pour m'apporter de jolies nouvelles. Décidément je joue de malheur. Juliette avait raison, je suis folle, je suis impardonnable. Ah ! grondez-moi bien fort et plaignez-moi davantage.

MADAME DE CHANCENAY A MARGUERITE.

« Pourrait-on savoir, chère belle, quelle » singulière manie vous a prise, de vous renfermer ainsi, de défendre votre porte, de ne » donner signe de vie à personne ? Qui donc » boudez-vous ?

» Passe pour l'humeur, mais les étourderies sont de trop. Quel besoin aviez-vous d'é-

» crire à Anatole ? Croyez-vous que madame » de Mauléon laisse échapper cette occasion de » jaser ? Lundi, après votre départ, Dieu sait » si sa langue s'est exercée... Je ne puis vous » répéter tout ce qu'elle nous a conté de tête-à- » tête, de mains baisées, etc... Mais d'où vient » cette haine, cet acharnement ?... Je trouve » bien comme elle que vous feriez mieux de » vous marier ; pourtant je ne pense pas qu'on » doive tympaniser les filles...

» Mais je dois vous conter l'histoire de votre » lettre ; vous jugerez des armes que vous avez » données contre vous.

» Nous étions hier dix-huit à vingt chez le » duc ; il donnait à déjeuner à M. de Fienne. » Arrive Jean, avec votre billet, que, disait-il, » vous lui aviez fort recommandé de remettre » à Anatole lui-même. Nous nous regardions » les uns les autres ; madame de Mauléon triom- » phait d'un air d'humeur. Anatole lit, pâlit, » se lève, sort sans mot dire, rentre une demi- » heure après avec une figure allongée, des » yeux furibonds, se jette dans un coin, ne

» répond rien à M. de Fienne qui lui parle,
» tourne le dos à son père qui s'approche de
» lui; enfin, l'aimable, le timide et doux Ana-
» tole, est vraiment renversé et furieux. La
» bonne comtesse souriait malignement en le
» regardant: son humeur semblait s'être adou-
» cie; en vérité cette femme n'est joyeuse que
» de ce qui afflige les autres. La voilà qui pro-
» fite du silence général pour féliciter le pauvre
» garçon sur le charme de ses correspondan-
» ces. Il se lève, s'avance vers elle d'un air égaré,
» veut parler, ne trouve pas un mot, sort
» comme un trait; nous le voyons des fenêtres,
» traverser le jardin en courant, et se jeter
» dans les Champs-Élysées, où il disparaît.
» M. de Fienne court après, le rejoint, veut
» l'arrêter. Laissez-moi, laissez-moi, lui dit-il.
» Plût à Dieu que je ne vous eusse jamais vu!
» Abasourdi du compliment, Jules est revenu
» nous conter en riant que le pauvre Anatole
» était fou. Madame de Mauléon a prétendu
» que c'était là de vos tours. Elle a conseillé à
» madame de Rhône de vous avertir que de

» telles incartades passaient la permission, et » que, pour l'honneur de la famille, vous de- » vriez mesurer votre conduite. La pauvre Cé- » cile était muette d'étonnement, et, vous pou- » vez le croire, fort affligée. Je ne sais même » ce qu'aurait dit Juliette, qui prend votre » parti en toute occasion ; il a été heureux » pour elle de n'avoir pu être de la fête. M. de » Fienne a essayé de vous défendre, en riant » toutefois de l'effet de votre lettre ; il lui pa- » raissait certain que vous aviez un secret pour » déranger les cervelles ; il voulait qu'on vous » le pardonnât. Mais sa tante avait beau jeu ; » elle a murmuré les mots de coquetterie, de » présomption, de philosophie. Ah ! ma chère, » si vous êtes convaincue de philosophie, votre » procès est tout fait ; et mieux vaudrait, dans » le siècle où nous sommes, être accusé de » tous les crimes. Je vous écris cela puisqu'on » ne peut vous voir. Adieu, belle ; songez à » vous défendre.

» VICTORINE DE CHANCENAY. »

Que dites-vous de tout ceci? Il n'y manque rien, mon ami; je suis outrée contre l'univers entier; contre l'imbécile qui a remis ma lettre devant vingt personnes, parce que je lui ordonne de ne la donner qu'au duc Anatole; contre le démon qui me persécute sous les traits de madame de Mauléon; contre ma sœur, dont le silence me donne tort; contre M. de Fienne, qui ose prendre mon parti, en riant de l'effet de ma lettre. Il y a dans ce ton de plaisanterie un air de mépris que je ne puis supporter. Ah! s'il allait s'imaginer qu'il est pour quelque chose dans les peines d'Anatole! Et ce fou qui va presque le lui dire... N'importe, il faut lui prouver le contraire; il faut par ma froideur apprendre à l'ingrat qui m'a trompée à ne pas douter de mon indifférence. Véritablement ce rire insultant a soulevé mon orgueil, m'a rendu le courage. J'irai dîner chez ma sœur, j'affronterai sa rencontre, je braverai les coups de madame de Mauléon. L'émotion trouble les idées, mais la colère donne de l'esprit. En attendant, j'écris à madame de Chan-

cenay; voyez un peu comme votre Marguerite sait mentir; mais aussi ils m'ont poussée à bout.

MARGUERITE A MADAME DE CHANCENAY.

« Je reste chez moi, madame, parce que je » suis malade; je ferme ma porte, parce que je » dors; j'écris à Anatole, parce que je trouve » cela plus convenable que de le recevoir chez » moi. Sachez, je vous prie, de madame de » Mauléon, si demander une romance, un li- » vre, une adresse, ou même refuser une entre- » vue, serait une chose si indécente. De ces » tours impardonnables!... Je ne prétends » point dire que ma lettre contienne rien de » pareil, mais prouver seulement qu'on peut » écrire sans déshonorer sa famille. Si ce jeune » homme a perdu l'esprit, on peut tarder un » peu plus à m'en accuser. Merci, madame, de » vos bons soins. Je dîne chez ma sœur, où » j'espère vous voir.

» MARGUERITE. »

Peut-on mentir plus près de la vérité? Je suis fâchée d'y être réduite, mais enfin ils l'ont voulu. Je viens de faire dire à Cécile que je me rendrais chez elle de bonne heure, et qu'avant le dîner elle aurait le temps de m'entretenir. Je vais donc affronter l'ennemi. Ah! le plus dangereux de tous est mon propre cœur; mais soyez tranquille, l'indignation me soutiendra. Ce soir je vous manderai comment je suis sortie d'une aussi périlleuse entreprise.

Même jour, à minuit.

Je suis arrivée chez ma sœur long-temps avant le dîner, comme je l'avais promis; il n'y avait encore que Juliette, M. Howard, M. de Rhône et sa femme, dans le salon. Cécile m'a prise à part pour me conter l'histoire de la veille; mais, l'interrompant au premier mot: J'en suis instruite, lui ai-je dit; madame de Chancenay me l'a écrit. Si tu veux apprendre ce que je disais à Anatole, demande-le à M. Howard, il le sait; si madame de Mauléon te

tourmente, dis-lui que tu n'es pas responsable de mes actions ; si cela ne suffit pas pour arrêter ses commentaires, prends le parti de les entendre sans les écouter, et cesse de t'affliger de ce qui m'est indifférent. M. de Fienne est entré dans ce moment ; sa vue m'a encore émue, mais je crois de colère seulement, car j'ai cru le voir rire, et ce rire d'hier m'est odieux. Cécile, qui n'était point habillée, nous a quittés pour passer sa robe ; Juliette s'est mise au piano : M. de Rhône et M. Howard se sont assis dans un coin pour parler politique ; M. de Fienne s'est approché d'eux, et je suis restée seule près de la cheminée, faisant, je crois, une assez sotte mine. Heureusement mes nièces sont entrées : elles tenaient par la main une petite fille de quatre ans, jolie comme un ange. Sophie s'est hissée sur mes genoux, et Laure s'est emparée de la moitié de ma causeuse. La petite étrangère est restée debout devant moi.— Où me mettrai-je ? a-t-elle demandé d'un air confus. Sophie, voyant sa peine, lui a cédé la place qu'elle occupait, et s'est agenouillée sur

mon tabouret. Mon ami, la fille de M. de Fienne était dans mes bras. Quand je l'eus compris par les réponses enfantines qu'elle faisait à mes questions, mes yeux se sont remplis de larmes. Pourquoi? dites-moi pourquoi je pleurais?

En me voyant tenir son enfant, M. de Fienne s'est d'abord approché de moi; puis il s'est assis sur un fauteuil près de mon siége. Elle vous gêne, m'a-t-il dit. Je l'ai assuré du contraire, et le silence a succédé à ce peu de mots. Comment la trouvez-vous? a-t-il repris un instant après. Cette demande m'a embarrassée; disons tout, elle m'a blessée. Véritablement cet air d'aisance n'est pas soutenable. Espère-t-il que je puisse jamais lui permettre la familiarité? oh! non, elle prouve un trop profond oubli du passé.... Hélas! désiré-je donc qu'il s'en souvienne! Quoi qu'il en soit, une froide politesse doit seule régner entre nous; il ne saurait être pour moi comme tous les hommes.... Je n'ai rien répondu. Pardonnez-moi cette question, a-t-il ajouté; c'est ce que

j'ai de plus cher, le seul bien qui me reste, et ma vanité paternelle mendie parfois des éloges. Elle est fort jolie, ai-je dit assez froidement, mais elle ne vous ressemble pas. Je croyais par là affaiblir le compliment qu'il m'arrachait, mais j'ai manqué mon but. Non, a-t-il répondu, c'est le portrait de sa mère. Ce mot m'a indignée; j'ai posé la petite à terre. Dites, n'est-il pas cruel de me parler de sa femme? Mais, hélas! pourquoi n'en parlerait-il pas? Il l'aimait, il la regrette. Ai-je donc conçu l'idée qu'il devait l'oublier près de moi?.... Ou l'aurai-je prise cette présomptueuse idée?.... Ah! je ne suis composée que d'injustices et de contradictions. Le duc et Anatole sont entrés. Lorsque ce dernier s'est approché de moi pour me saluer, M. de Fienne a quitté son siége avec un empressement marqué, et l'a, pour ainsi dire, indiqué à Anatole. Ce geste impertinent, je l'ai surpris; je me suis levée et j'ai passé chez ma sœur. Quand nous sommes revenues, tout le monde était arrivé; madame de Mauléon m'a fait un salut plein de malice. Comme nous

nous mettions à table, je l'ai entendue dire à Anatole : Placez-vous près de mademoiselle Aimond; vous pourrez, pendant le dîner, lui faire la réponse de son billet. J'ai senti qu'il fallait payer d'audace, et prenant un air dégagé : Monsieur est trop poli, ai-je dit, pour me l'avoir fait attendre si long-temps; je l'ai reçue hier, et j'imagine que nous n'avons plus rien à nous dire. En même temps je me suis assise entre M. de Caumont et M. Howard. Ce premier trait a déconcerté l'ennemi. Madame de Mauléon sait mieux attaquer par surprise qu'assiéger un poste défendu; la réplique l'étonne, et quand le premier coup ne renverse pas son adversaire, elle-même est à moitié vaincue. Cependant elle a tâché de m'embarrasser encore en gardant Anatole près d'elle et le traitant en héros blessé.

C'était des petits soins, des prévenances, un air de compassion; elle consolait ma victime, et ses regards le faisaient assez comprendre. A tout cela je n'ai dit mot. J'ai parlé anglais avec M. Howard tout le temps du dîner, et si bas que

personne n'entendait, pas même l'insipide vicomte, que M. de Rhône a décidément épousé à mon défaut, et qu'il admet aux réunions de famille. Ce fade personnage, séparé de moi par M. de Caumont, allongeait jusqu'au milieu de la table sa pauvre tête, et la faisant tourner sur son mince et long col, comme une véritable girouette; il s'efforçait en vain de la recourber jusqu'à moi. Cette plaisante figure a frappé Juliette; la rieuse a poussé M. de Fienne : tous deux ont éclaté, et s'excitant l'un l'autre, ils ont ri jusqu'à la fin du dîner, sans pouvoir s'arrêter, et sans vouloir dire, *même au vicomte*, le sujet de leur gaîté, qu'il se tuait de leur demander.

Dans le courant de la soirée, Anatole a essayé plusieurs fois de s'approcher de moi. Il avait l'air repentant, mais rien ne m'a désarmée : un ton glacé m'a vengée de ses incartades. Il a fini par se retirer dans un coin, d'où ses yeux fixés sur moi semblaient implorer son pardon. Je me suis rappelée que la *bonté* lui semble *une feinte douceur*, et je n'ai point été

bonne, je vous assure. Le duc a parlé pour son fils; il m'a prise à part, et de ce ton doucement moqueur que vous lui connaissez, et qui tient le milieu entre le sérieux et la gaîté : Vous êtes une sirène, m'a-t-il dit, car je vous vois martyriser mon pauvre fils, et je n'ai pas le courage de vous en vouloir. Cependant n'avez-vous point de remords de traiter si mal cette douce créature, assurément, le plus timide de vos adorateurs?—Vous le croyez très-soumis, ai-je répondu en riant: soyez assuré qu'il n'en est rien; on n'est pas plus violent que cet agneau révolté. — Agneau! s'est-il récrié, traiter mon pauvre fils d'agneau..... Mais franchement vous avez des torts; pourquoi l'encourager et le désoler après? —*L'encourager*? ai-je repris : monsieur votre fils vous a-t-il dit que je l'avais *encouragé?* Demandez-lui en ce cas de vous montrer *l'encourageant* billet qu'il a reçu hier de moi, et peut-être alors vous ferai-je voir sa très-douce réponse. Au reste, monsieur le duc, ai-je continué d'un ton sérieux, rien n'est plus éloigné de mon

caractère que l'espèce de coquetterie dont vous semblez me soupçonner. Si j'avais pu accepter la main de votre fils quand il me fit l'honneur de rechercher la mienne, je me serais empressée de le déclarer avec autant de franchise que j'en ai mis à la refuser. Pour me montrer digne de votre choix, j'ai dû rejeter une proposition dont pourtant j'ai senti tout le prix. Depuis ce moment aucune idée de renouer n'a pu s'offrir à mon esprit; et rien, je vous l'atteste, n'est plus étranger à mon cœur que le misérable plaisir de tourmenter un homme que j'étais trop fâchée d'avoir désobligé. Veuillez être persuadé de la sincérité de mes paroles, et la garantir à tous ceux qui, devant vous, monsieur le duc, feindraient d'en douter. Et si quelques nuages restaient dans votre esprit, voyez mon billet, je vous le demande encore; vous jugerez ensuite si je suis coupable d'autre chose que d'avoir témoigné à votre fils, trop vivement peut-être, ma reconnaissance de sa conduite délicate et généreuse, le jour où il m'a défendue des cruelles attaques de madame de Mauléon;

j'eus ce tort, il est vrai, mais il m'en a bien punie.—Charmante fille, a-t-il repris; mais bien cruelle en vérité, de nous priver d'un tel trésor. Je vous crois, sans doute, et je n'ai même jamais pensé qu'il en fût autrement. Cependant regardez votre victime, et si vous ne pouvez l'aimer, convenez du moins qu'elle est à plaindre.—Aussi la plaint-on, ai-je répliqué en souriant; regardez: madame de Mauléon le console, et s'il croit le bien qu'elle lui dit de moi, il ne me regrettera pas long-temps.—Vous êtes rancuneuse, m'a-t-il dit, mais ne m'enveloppez pas dans votre ressentiment. Je tiens à votre *amitié*, et quant à moi je puis m'*en contenter*.—Elle vous est toute acquise, ai-je répondu, et je me trouve bien honorée de la vôtre. Cette conversation me fait conjecturer qu'il sait tout et ne me blâme pas. J'avais besoin d'en être assurée, et pourtant je songe avec inquiétude qu'Anatole a pu lui faire part de ses soupçons. Oh! je ne le lui pardonnerais pas.

Eh bien, mon ami, que dites-vous de

Marguerite? C'est une personne fort extraordinaire, n'est-ce pas? qui s'élève très-haut après avoir été bien bas. Par malheur, ce qu'elle fait de bien la fatigue; cet air dégagé est un masque, et elle n'est point de force à jouer son rôle long-temps. Rentrée chez moi, j'ai retrouvé mes soupirs, mes larmes même, et la seule chose qui reste dans mon cœur, c'est le trait que M. de Fienne y a enfoncé en me parlant de sa femme. Adieu.

M. Desgranges à Marguerite.

Lyon, le.....

Je reçois, ma chère Marguerite, votre lettre du... ; elle m'afflige extrêmement. Je ne saurais penser sans chagrin que vos larmes coulent, et je me reprocherais d'avoir sollicité cette confidence, si l'espoir de vous la rendre utile ne me restait encore. Oh! mon enfant, permettez-moi ce nom, que de trouble dans votre cœur, que de douleur dans votre ame! et cependant

vous ne voulez point guérir ; votre mal vous est cher ; vous adorez celui qui le cause. Qu'espérez-vous d'une telle obstination à souffrir ? N'avez-vous donc pas pitié de vous-même ? *S'il revenait*, me répondez-vous, *je fuirais*. Eh ! non, mon amie, vous ne fuiriez pas, car ce serait dire au monde entier et à lui-même : *J'évite M. de Fienne parce que je l'aime*, et vous ne vous résoudriez pas facilement à faire cet aveu. Cette fierté, dont vous croyez manquer, vous soutiendrait quelque temps, trop long-temps peut-être ; et la personne qui, bien jeune encore, répondait d'une manière si hardie à madame de Mauléon, ne se laisserait pas plus humilier par un amant ingrat que par une femme impérieuse. Gémissant, souffrant en silence, vous vieillirez sans bonheur, pour lui cacher son triomphe ; mais, vous l'avez dit, les ressources de l'orgueil offensé cicatrisent mal un cœur profondément blessé. Croyez-en l'expérience de votre vieil ami ; cet amour qui vous semble si nécessaire est une fleur d'un jour ; il embellit quelques heures

de la vie, mais il ne la remplit pas tout entière; et à quarante ans il est indifférent d'avoir aimé. Arrangez donc votre existence comme si vous étiez déjà hors de l'âge des passions ; essayez vos forces ; tâchez de faire par raison ce que vous devriez faire par goût ; et dès ce moment, soyez-en sûre, vous jouirez d'une véritable félicité, que, du moins, le caprice, la jalousie, les infidélités d'un mari adoré, ne troubleront pas. Je désirerais du fond de mon ame vous décider à ce parti, et je souhaiterais presque autant vous déterminer pour Anatole. Je sens bien qu'en lui témoignant de l'amitié vous pourriez en quelque sorte vous engager ; mais je suis trop franc pour ne pas vous en avertir. Si donc, ma chère Marguerite, vous êtes bien résolue à ne pas lui donner d'espérance, je vous conseille de rester très-froide, très-réservée. L'homme, il faut l'avouer à notre honte, est trop emporté dans ses désirs pour être tendre dans ses sentimens. Sa timidité tient de plus près à l'amour-propre qu'à une véritable modestie : il ne saurait se con-

tenter de l'amitié quand il donne de l'amour; cela n'est point dans sa nature. Vous, ma chère Marguerite, vous pouvez aimer, adorer M. de Fienne, lui pardonner de vous avoir trompée, de n'avoir pas su vous aimer; supporter ses froideurs, être heureuse encore du titre de son *amie*, vous sacrifier, *sans qu'il le sache;* mais Anatole n'est point de même étoffe. Votre amitié lui semblera une insulte s'il prend votre offre à la lettre; mais craignez plutôt qu'il ne l'interprète d'une manière trop flatteuse, et si vous cherchiez à lui ôter cette illusion, il vous reprocherait amèrement de la lui avoir donnée. N'allez pas cependant vous courroucer trop fort des imperfections de notre pauvre sexe, duquel, soit dit en passant, vous êtes un peu portée à médire; et songez, pour le traiter avec indulgence, que vingt ou trente ans plus tôt, votre vieil ami vous eût, selon toutes les apparences, brusquement remerciée d'une amitié qui lui eût alors semblé un fort chétif présent.

Mes affaires ne m'empêcheront jamais de

m'occuper des vôtres : j'avais chargé Robert de prendre des informations à B..... sur une famille que j'y connais. Il vient de répondre à ma lettre que la mort de M. Aubry, percepteur des contributions dans cette ville, laisse pour unique ressource à sa famille et à ses enfans un capital de mille écus à quatre mille francs, existant dans les mains du trésor comme cautionnement, et une ferme d'environ six cents livres de rente, fruit de ses économies de vingt ans. Les infirmités de ce pauvre homme l'avaient déterminé à se démettre de sa place en faveur d'un gendre qu'il venait de se choisir. Il attendait mon retour pour me prier de solliciter auprès du gouvernement l'autorisation nécessaire pour conclure l'arrangement, lorsque la mort est venue le surprendre et faire craindre la rupture du mariage projeté. Je vous propose mon amie, l'intéressante Marie, sa fille aînée, pour premier objet de vos bienfaits. Vous la rendrez ainsi à un homme honnête et fort épris, retenu par la seule impossibilité de subvenir, sans la place

de son beau-père, aux besoins de la famille de sa femme et des enfans qu'elle peut lui donner un jour. Sans doute, si vous favorisez ainsi l'aînée, vous ne voudrez pas faire de jaloux parmi les siens, et, pour être plus jeune d'une année, sa sœur Gabrielle ne sera pas moins heureuse. J'attends votre décision pour faire cesser leurs peines.

En échange de ce service, j'en ai un autre à vous demander, mon aimable Marguerite, et je compte en cette occasion comme en toute autre sur votre inaltérable obligeance. Il s'agit de trouver un appartement meublé pour mademoiselle Saint-Pol et madame Rupré, qui se rendront à Paris dès qu'elles seront assurées d'un logement. Je désirerais qu'il fût près de chez vous et que ma nièce, durant son séjour, pût jouir et profiter de votre société. Vous avez vu Lydie à Molleville, mais c'était un enfant, vous ne la reconnaîtrez plus. Elle est grandie, assez formée pour seize ans, timide, douce et bonne. Elle a été très-bien élevée dans la pension où madame Rupré s'était mise

avec elle pour surveiller son éducation de plus près encore. La mauvaise santé de cette femme respectable a porté ma nièce à me prier de l'envoyer à Paris pour empêcher sa bonne amie de s'opposer à une dépense dont elle serait le seul objet. Lydie veut prendre à Paris les maîtres qui manquent ici; voilà le prétexte. Le véritable motif est de mettre madame Rupré à même de suivre, sous la direction de D..., un régime qui peut l'exempter d'une opération douloureuse. J'ai consenti de grand cœur à un désir si louable. Elles partiront dès que j'aurai votre réponse. Je vous prie encore de vous charger du choix des maîtres, de vous occuper des plaisirs, de la toilette de ma nièce; c'est, je vous assure, une charmante enfant. Je ne saurais mieux faire que de vous demander d'être son amie et son introducteur dans votre famille, si l'on veut bien l'y recevoir. Adieu, ma jeune et belle amie; présentez, je vous prie, mes respects à mesdames vos sœurs: pour vous j'ai respect, admiration, et la tendresse d'un père.

Marguerite à M. Desgranges.

Paris, le 4 janvier.

Y pensez-vous, M. Desgranges? quoi! j'habite seule une maison, dont une chambre me suffit, et vous me parlez de louer un appartement pour votre nièce? C'est chez moi, s'il vous plaît, que votre Lydie descendra. Ces dames auront l'appartement du second; il est tout prêt à les recevoir. Puisque vous voulez bien me charger des plaisirs de mademoiselle

Saint-Pol, je vous demanderai la permission de la mener avec moi dans le monde. Je vais chez mes sœurs, chez madame de Chanceray; une fois par mois chez madame de Mauléon; excepté cela, je sors seulement pour aller aux spectacles, et toujours accompagnée d'une autre femme; ainsi, quand même la santé de madame Rupré l'empêcherait d'accompagner sa pupille, vous consentirez, j'espère, à ce que je lui serve de chaperon. Aurez-vous bien assez de confiance en moi pour me laisser faire la maman de votre nièce? Madame de Mauléon en sera désespérée, et vous êtes perdu dans son esprit; mais je compte trop sur votre amitié pour craindre que cela vous retienne.

Mon ami, c'est une triste chose que l'absence; si vous n'eussiez pas été à Lyon quand j'ai été si sottement tentée de montrer de l'amitié à Anatole, vos conseils me seraient parvenus à temps. Je n'aurais pas fait cette niaiserie, je n'en aurais pas porté la peine. Enfin, tant bien que mal, je l'ai réparée.

Quoi! les hommes sont incapables d'amitié,

vous le pensez, et vous me défendez de médire d'un sexe qui ne sait qu'insolemment vouloir ce qu'il devrait humblement désirer ? Il m'est tout-à-fait impossible de vous obéir. Je hais les hommes, je hais les femmes ; mais qui aimé-je? Ah ! ce n'est pas moi, je vous assure ; je me hais aussi ; parfois je me méprise ; je suis abattue, découragée, je ne suis bonne à rien. Ce n'est pas le moment de me proposer de grands partis, je ne me sens pas même la résolution de demander mes chevaux, de faire donner à boire à ma perruche. Il faut que Nany devine et prévienne mes volontés. Jugez comme je suis propre à franchir d'un saut *l'âge des passions*. Ah ! laissez-moi végéter jusqu'à ce temps heureux où il est indifférent d'avoir aimé. D'ici là, l'existence sera pour moi un pénible fardeau ; mais l'effort que vous demandez est impossible.

Depuis ma conversation avec le duc, il m'est venu voir. Quoique ma porte soit défendue à tous les hommes, hors ceux de ma famille, l'éclat du titre a ébloui mon portier. Il m'ima-

gine pas, sans doute, qu'on puisse se priver volontairement du plaisir de voir un duc. Il l'a donc fait attendre à pied, dans la cour, par la plus belle gelée du monde, tandis qu'il allait, disait-il, savoir si mademoiselle était visible. Je l'ai reçu sur-le-champ, à la grande satisfaction de Bernard, et j'ai même ordonné qu'on le laissât monter toutes les fois qu'il se présenterait seul. Il m'a semblé qu'un homme de cinquante ans, dont la réputation est excellente et le caractère universellement respecté, méritait cette distinction. D'ailleurs son amitié m'est précieuse, et je ferai tout pour la conserver.

Monsieur de Fienne a mis une carte à ma porte : apparemment il a cru me devoir cette politesse. Aujourd'hui, comme autrefois, elle ne porte que le simple nom de *Jules de Fienne*. Ah ! il n'a pas besoin d'un autre titre.... Cela m'a émue, mon ami ; je n'ai pu considérer cette carte de lui, dans un salon où il ne doit jamais rentrer, sans me rappeler le temps où il y était tous les jours. Hélas ! celle qui en son

absence comptait les minutes à cette pendule le rencontre avec peine, lui parle avec effroi; ses regards seuls la font trembler. Quel changement! quel vide affreux! je suis veuve sans avoir été mariée. Ah! je voudrais bien n'y plus songer! J'ai gardé cette carte, j'y ai machinalement dévidé une pelote de coton. Mon ami, que de faiblesses! Ah! pardonnez-les à votre Marguerite. Je vous quitte pour aller chez madame de Rhône avec Juliette; elle m'attend. En rentrant je fermerai ma lettre, qui doit partir demain. Vous y trouverez les cent mille francs dont vous avez besoin pour les deux jeunes sœurs.

Même jour.

M. de Fienne était chez ma sœur, mon ami, mais il en est sorti presque aussitôt mon arrivée, laissant son Amélie jouer avec mes nièces. Pourquoi donc ce nom me déplaît-il tant? Cependant l'enfant est intéressante, en vérité. J'ai été charmée que M. de Fienne s'en allât: de-

vant lui je n'aurais pas osé caresser sa fille avec tant d'abandon. Les petites se sont bientôt ennuyées de leurs joujoux. Laure est venue me prier tout bas de les mener manger des gâteaux chez Giroux. J'ai demandé permission aux mamans, et je suis partie avec mes nièces, les deux fils de madame Howard et Amélie. Celle-ci a voulu être portée dans mes bras à la voiture, et elle est demeurée tout le temps sur mes genoux. Pendant que nous étions arrêtées sur le boulevard, Amélie a vu passer son père et l'a appelé de toutes ses forces. M. de Fienne s'est approché; il a paru surpris de me trouver seule, mais il est resté à regarder les enfans jusqu'au moment où, cherchant un mot à lui dire, je me suis excusée, du ton le plus libre que j'ai pu prendre, d'avoir ainsi enlevé sa fille sans son autorisation. Ah ! je vous la donne, et pour toujours, m'a-t-il répondu vivement. J'ai été tentée de lui répondre que j'étais fière de cette marque de confiance; mais j'ai senti mes yeux se remplir de larmes et j'ai donné l'ordre de partir.... Nany m'interrompt

pour me dire qu'en mon absence M. de Fienne est venu chez moi ; il a donné une pièce d'or au portier, en l'engageant à lui ouvrir l'appartement de ma mère. Bernard, qui est nouvellement dans la maison, s'est adressé à Jean, et Jean à Nany, pour avoir la clé d'une chambre où l'on entre une fois la semaine seulement pour la nettoyer et y mettre des fleurs. Nany m'a dit avoir d'abord refusé, dans la crainte de me fâcher, et prétextant que, si je venais à rentrer, je pourrais être mécontente ; mais il a insisté, il lui a promis de se cacher, il l'a assurée que je l'ignorerais toujours. Ne sachant comment s'en défendre, elle a fini par céder. Il a visité le salon, la galerie, la chambre de ma mère ; en y entrant il a paru fort attendri. Il semble, a-t-il dit à Nany, que ma bonne tante y soit encore. Voici ses fleurs, sa table. Et ouvrant un petit tiroir où elle mettait son ouvrage, il y a vu une plume d'or dont elle se servait ; il l'a portée à ses lèvres en ajoutant : Elle seule n'y viendra plus. Nany, qui ne se souvient pas de sa maîtresse sans fondre en

larmes, s'est mise à pleurer. M. de Fienne, dit-elle, avait aussi les larmes aux yeux. Il lui a demandé où je logeais, et quand il a su que je n'avais point changé de chambre, il a dit en soupirant : C'est vrai, elle n'est point mariée, elle est encore dans sa chambre de demoiselle. En sortant de chez ma mère, il a cueilli une rose et l'a attachée à sa boutonnière. Elle y était quand je l'ai rencontré. En passant dans la galerie, il a vu la porte de ma chambre entr'ouverte, il s'en est approché, a regardé dans l'intérieur sans pourtant ouvrir davantage ; puis il s'est retiré précipitamment en remerciant Nany de sa peine. Je viens de faire répéter ce récit trois fois. J'éprouve un sentiment étrange en songeant qu'il y a deux heures il était ici. Il me semblait ce matin encore qu'il n'y devait jamais rentrer. Maintenant le charme me paraît rompu. Le moindre bruit me fait tourner la tête ; à chaque instant je crois le voir paraître. Ah ! mon ami, pour satisfaire un besoin de son cœur, il lui a donc fallu profiter de mon absence, gagner mes do-

mestiques ! A-t-il donc cru que je me refuserais...? Oh ! non, de toutes les demandes qu'il m'eût faites, celle-là était la seule sans doute que je pouvais accorder. Peut-être a-t-il craint de m'en laisser le plaisir ou de m'en devoir un remerciement. Ah ! Jules, est-ce ainsi que vous deviez venir dans cette maison ? Mais pourquoi a-t-il soupiré en parlant de moi ? *Elle n'est point mariée*. Oh ! non, elle ne le sera jamais. La fille que vous avez dédaignée n'a point un cœur qui se donne deux fois. Quand donc serai-je à cet âge où il est indifférent d'avoir aimé ! Adieu.

M. Desgranges à Marguerite.

Lyon, le.....

Je vous remercie, mon amie, de vos offres pour ma nièce, et puisque vous n'en serez pas gênée, je les accepte. Ces dames seront à Paris un jour ou deux seulement après ma lettre. C'est donc un avis que je vous donne. J'ai peu de temps à moi aujourd'hui. Madame Albert me harcèle. Les préparatifs du voyage de mademoiselle de Saint-Pol m'occupent aussi. J'ai

à peine le loisir de vous dire combien je vous sais gré de me montrer votre cœur tout entier. Continuez, mon amie, à me rendre compte de tout; les moindres détails m'intéressent quand ils vous concernent. Permettez-moi encore un conseil. N'allez point trop aimer la petite Amélie; cet enfant vous rapprochera trop de son père. Cependant ne soyez point mécontente de vous, car j'en suis très-satisfait. Vous êtes triste, mais vous n'avez point de ces agitations violentes si nuisibles à votre santé comme à votre cœur. Courage! ma chère Marguerite, courage! et ne négligez point votre ami. J'approuve fort vos égards pour le duc; c'est un homme aimable et respectable. Adieu.

Marguerite à M. Desgranges.

Paris, le.....

Mademoiselle de Saint-Pol est arrivée hier à six heures du soir, moins fatiguée de sa route qu'inquiète des souffrances de madame Rupré. Le voyage avait fort incommodé cette dernière, mais je viens de la voir, et une bonne nuit l'a reposée; elle est assez bien ce matin. Lydie ne m'avait point frappée hier par sa beauté. Sa chevelure était en désordre, son habit de voyage

ne lui allait pas; mais lorsque je l'ai vue tout-à-l'heure, vêtue d'une petite redingote de soie bleue et si joliment coiffée de ses beaux cheveux noirs, je l'ai vraiment trouvée charmante. Vous êtes bien modeste ou bien indifférent à tant d'attraits, pour ne m'en avoir jamais parlé. Cette jolie personne ne me rappelle en rien la petite étourdie qui vous désolait à Molleville en déchirant ses robes, cassant vos porcelaines, ou enlevant votre perruque. Madame Rupré n'a point perdu son temps à l'élever, et je vous trouve un oncle bien heureux. Lydie m'a beaucoup parlé de vous, de votre amitié pour moi, de l'injonction que vous lui avez faite de mériter la mienne: soyez-en sûr, elle lui est tout acquise. Elle s'exprime avec grâce et facilité, une légère teinte de timidité donne plus de charme encore à ses paroles. Je le vois, ma pupille me fera honneur dans le monde, et je crains seulement un trop rand nombre d'adorateurs; mais vous savez comme je traite mes poursuivans; soyez donc tranquille, ceux de votre nièce auront le même sort. A propos de pour-

suivans : le cher vicomte ne s'amuse-t-il pas à faire le jaloux? Il a d'abord eu l'insolence de se donner des airs de triomphe en voyant Anatole si triste, si malheureux, qu'il faisait vraiment pitié. Je me suis aperçue que, quand, par sa célérité, il était parvenu à s'emparer de ma main pour me conduire à table ou à ma voiture, il relevait la tête avec hauteur, et saluait son rival d'un souris moqueur en passant devant lui. Afin de punir ces impertinentes manières, j'ai refusé deux ou trois fois le bras qu'il me tendait, pour prendre celui d'Anatole. Ce dernier me disait, il y a deux jours, qu'il était bien heureux. Je lui ai demandé s'il y avait grand sujet de s'enorgueillir d'être préféré au vicomte. Cette réponse l'a mortifié : il s'est plaint de ma dureté. C'est, lui ai-je dit, que je n'ai point une *feinte douceur,* et que je ne traite point en *ami* celui qui en a refusé le titre. Il m'a jeté un regard de reproche, et n'a plus rien dit. Depuis ce temps il rampe, il implore cette amitié rejetée. Mais je me souviens de vos conseils, et je n'en montre plus.

Pour le vicomte, je l'ai humilié de façon qu'il en est outré. N'eut-il pas l'audace, l'autre jour, d'entrer dans ma loge aux Français? Nous y étions, madame de Chancenay, M. de Caumont et moi; je causais avec ce dernier, et je ne fis pas semblant de voir les révérences du personnage ; ce fut au bout d'un quart d'heure seulement que je remarquai sa présence d'un air surpris; mais tout aussitôt je détournai la tête; quand il a été las de considérer le dos de ma chaise, il est parti furieux. Depuis lors il m'obsède, et sa jalousie complète le ridicule parfait de sa personne. Au reste, j'ai prié M. de Rhône de lui dire que la familiarité de ses manières m'était souverainement désagréable. Il a bien fallu, bon gré mal gré, se charger de la commission.

Je ne voulais pas vous parler de M. de Fienne; mais cela n'est point en mon pouvoir. Hélas! pourquoi vous cacherai-je ma pensée dominante? Il est trop vrai, je ne songe qu'à lui, je ne vois que lui. Ses manières avec moi sont très-réservées, mais moins froides que les pré-

miers jours. Depuis qu'il est venu visiter l'appartement de ma mère, on dirait qu'il pense à elle en me parlant. Il y a des momens où je me surprends à croire que nous pourrions du moins être amis. Ah ! s'il voulait seulement m'accorder son amitié, je serais encore heureuse. Hier il était chez Juliette. Comme je ne joue point, j'étais près de la cheminée, il est venu m'y trouver et m'a parlé de sa fille. Cet enfant lui a conté que j'étais son amie.—Est-elle assez heureuse, m'a-t-il dit, pour avoir obtenu vos bonnes grâces? Je l'ai assuré que je la trouvais charmante, et j'ai mis l'occasion à profit pour lui demander la permission d'envoyer chercher Amélie dimanche, jour où chaque semaine je réunis à déjeuner tous les enfans de ma famille. Il s'est empressé de se proposer pour la conduire. Mais je lui ai déclaré que les papas et les mamans étaient exclus de cette assemblée. Je crois, mon ami, l'avoir vu rougir. Est-ce de dépit du refus que je faisais de le recevoir ou de l'embarras d'avoir commis une indiscrétion? Au reste, il m'a promis la petite, et, quoi que

vous en disiez, j'aimerai cette enfant. Je ne veux point me condamner à combattre sans cesse tous les mouvemens de mon cœur. A coup sûr, il est permis d'aimer un enfant : un tel attachement n'a rien de dangereux ; et de tout mon amour pour M. de Fienne, c'est le seul signe que j'ose laisser paraître.

Il a désiré des cheveux de ma mère mais Cécile a fait monter ce qu'elle en avait. Ceux de Juliette sont restés à Londres dans un nécessaire oublié, et madame de Mauléon, en possédant fort peu, les a fait enfermer dans un médaillon dont le cadenas est rivé. Cécile n'osait m'en demander; Juliette s'est chargée de la négociation. Vous ne pensez pas qu'elle ait eu besoin de me prier beaucoup. Le tendre souvenir de M. de Fienne pour cette mère chérie est du moins une corde de son ame qui répond à la mienne. Je viens de lui envoyer les cheveux qu'il désirait, avec la plume d'or reconnue par lui, l'autre jour, pour avoir appartenu à ma mère : c'est un meuble commode en voyage. Je n'ai point hésité à lui offrir cette marque de

souvenir. Si ma mère vivait encore, sans doute les désirs de M. de Fienne seraient des lois pour elle. En voilà assez sur ce sujet. Mais, hélas ! comment cesser d'en parler?.... Eh bien ! adieu.

La même au même.

Paris, le.....

Mademoiselle de Saint-Pol, mon ami, a fait lundi son entrée dans le monde sous mes auspices. Elle était invitée chez Cécile, où je l'ai menée, après l'avoir conduite aux Bouffes, dont elle a été charmée.

La belle Lyonnaise a attiré tous les yeux. M. de Saint-Blançay, qui a la prétention de protéger les auteurs et les jeunes personnes, m'a

fait cent questions sur elle. Est-elle de la famille des de Saint-Pol? Est-elle riche? Veut-on la marier à Paris? Ah! je n'en finirais pas si je voulais vous répéter tous les sots propos d'un fat de soixante ans. Il a même donné à votre nièce deux conseils qui ont fait rougir Lydie jusqu'aux yeux. L'un était de se tenir plus droite, afin de ne pas perdre un pouce d'une taille de nymphe; l'autre, de regarder en face quand on lui parle, parce que, dit-il, ses yeux sont d'un bleu charmant.

On dansait au piano chez ma sœur. Lydie s'y est fort amusée, elle danse à merveille. Pour moi, je n'aime rien de ce qui ressemble à la joie. Je me suis placée derrière le piano; Cécile jouait des contredanses; M. de Fienne, dans un intervalle de repos, s'est appuyé sur l'instrument: Vous souvenez-vous, a-t-il demandé à ma sœur, des heureuses soirées que nous passions chez votre mère? Ils se sont ensuite rappelé mille circonstances... Ces souvenirs me faisaient mal. Mes yeux étaient fixés sur M. de Fienne; je ne songeais point qu'il m'ob-

servait. Tout-à-coup il s'est tourné vers moi, et m'a dit avec émotion : Croyez, mademoiselle, que je conserverai toute ma vie le don précieux que j'ai reçu ce matin. Il est là, a-t-il ajouté en tirant à moitié la plume de la poche intérieure de son habit; je me souviendrai toujours que je vous la dois. Vous la devez à ma mère, ai-je dit ; je n'ai point oublié qu'elle vous aimait comme son fils. En disant ces mots, mon ami, je pensais seulement à l'affection de madame Aimond pour son neveu, nullement à d'anciens rapports. L'expression des yeux de M. de Fienne a rappelé cette idée à mon esprit. J'ai cru m'apercevoir qu'il l'entendait autrement ; je me suis sentie rougir. S'il m'a supposé cette intention, dites, comment doit-il me juger ? Ah ! je voudrais bien être maîtresse de mes paroles, de mes actions... Je ne sais comment la conversation a tourné ; Cécile a fini par me proposer de prendre *un jour*, je m'en suis défendue. Elle a appelé Juliette, madame de Chancenay, Lydie, pour me déterminer. Les premières s'ennuyaient à périr le

mardi ; Lydie aime passionnément la danse ; M. de Fienne m'a regardée avec des yeux brillans de joie ; il m'a pris la main, et la retenant de force : Soyez bonne, m'a-t-il dit, consentez. Enfin ils ont arraché mon aveu. Seulement, je n'ai pas voulu faire les invitations. Juliette et Cécile s'en sont chargées ; la première veut m'amener lord Sidney. C'est un ami de son mari, arrivé à Paris depuis trois jours. Elle voulait le conduire ce soir chez madame de Rhône, mais il était engagé ailleurs. Me voici avec *un jour*..... Allons ! tant mieux si cela amuse votre nièce. M. de Fienne y viendra, sans doute : il avait l'air d'y compter. En refusant d'engager moi-même, je me suis épargné l'embarras de lui en parler. Madame de Mauléon, à qui j'ai hasardé d'en dire un mot, a reçu mon invitation assez sèchement. Elle est fâchée, je crois, de n'avoir pu me déconcerter au dîner de Cécile. Si elle se réjouit de mes peines, elle devrait pourtant être contente. Ah ! jamais, jamais, je n'ai plus souffert que depuis trois semaines.....

Ma marchande de fleurs est entrée chez moi, ce matin, avec un oranger superbe. Cette femme fournissait ma mère, et ne manquait pas de lui en apporter un le jour de la Saint-Antoine. Ce bouquet était destiné à madame de Mauléon, dont c'est la fête. Cet arbre, ce souvenir des soins de ma pauvre mère pour une femme qu'elle a tant aimée, m'a attendrie aux larmes... Cet oranger est là..... Je vais l'envoyer par Jean. Lui rappeler ma mère, peut-être sera-ce la désarmer. Je vous quitte pour m'occuper des préparatifs de ma soirée; car c'est aujourd'hui mon jour.

La même au même.

Paris, le.....

Attendez-vous, mon ami, avec une grande impatience le détail de ma soirée? Oh bien! soyez tranquille, je ne vous ferai grâce d'aucun de mes succès. Véritablement, c'était brillant.

Mais je veux commencer par vous dire la nouvelle la plus extraordinaire, la plus heureuse... Voyons... cherchez... devinez un peu.

Quoi ! vous n'y êtes pas ? Eh bien ! relisez ma dernière lettre. Est-ce fait ? et vous ne vous doutez pas encore... Eh ! bien, oui, je suis raccommodée avec madame de Mauléon ; mon oranger a fait ce miracle. Ah! que je fus bien inspirée ! Hier Jean le lui porta comme je vous l'écrivais; et je n'y pensai plus, car mes préparatifs de soirée m'absorbaient tout entière. Lydie était à sa toilette; madame Rupré, enchantée de l'espoir de voir briller son élève, présidait à sa parure; et moi, en maîtresse de maison, je faisais allumer les bougies, dresser les tables, préparer les rafraîchissemens, quand on m'annonça madame de Mauléon une bonne heure avant l'instant où j'attendais du monde. Je vous l'avouerai, l'idée du tête-à-tête m'a presque étourdie.

Elle est entrée cependant, et m'a trouvée dans la chambre de ma mère, qu'il a bien fallu ouvrir ce jour-là. Elle semblait émue en s'approchant de moi : elle m'a pris la main, l'a serrée : Marguerite, m'a-t-elle dit, j'ai reçu votre charmant présent; il m'a touchée... pro-

fondément touchée.... J'ai voulu vous le dire... Je suis venue de bien bonne heure, car lorsque je suis attendrie, le monde me gêne. Mais j'avais besoin de vous témoigner ma reconnaissance d'un soin..... — Ah ! madame, ai-je interrompu, pénétrée de ce ton de bonté, il fut un temps plus heureux, où le nom d'Antoinette était fêté dans cette maison... et je n'ai pu résister au désir de vous rappeler ma mère. — Ah ! oui, a-t-elle dit; et jetant un regard autour d'elle : Vous me la rappelez. Vous lui ressemblez beaucoup à votre mère... elle avait ce son de voix... cet air doux... cette grâce dans les idées, dans les manières. En vérité, ici, dans cette chambre.....— La même pensée m'était venue : ma mère me semblait présente; nos larmes ont coulé en même temps; madame de Mauléon m'a prise dans ses bras, m'a tendrement pressée sur son cœur. Ah ! mon ami, que d'amertume et de douceur dans ce moment ! Quand j'ai pu parler je me suis écriée : Cette chambre me fait mal... Je ne voulais pas y entrer, cet air de fête ne peut se supporter ici.

Pourquoi donc mes sœurs m'y ont-elles forcée? — Marguerite, m'a-t-elle répondu en essuyant ses yeux, je vous comprends; mais il faut combattre cette sensibilité trop vive qui empêche les peines du cœur de vieillir..... En évitant les émotions, vous leur conservez toute leur force. Mon enfant, il y a des douleurs qu'il faut user. Si, depuis quatre ans, la crainte de souffrir en entrant ici ne vous en eût pas éloignée, vous seriez plus calme en ce moment..... Mais vous êtes douée d'une délicatesse pénible, d'une sensibilité cruelle, dont le charme est pour les autres et le malheur pour vous.— Mon ami, qui eût cru, qui eût pensé qu'elle me connût si bien, qu'elle me jugeât ainsi? Je ne puis vous exprimer la douceur de ce rapprochement. En recouvrant l'amitié de madame de Mauléon, il m'a semblé retrouver quelque chose de ma mère. Il est trop vrai, cette partie de son héritage me manquait.

Le monde est venu, la soirée a été gaie, animée. Votre nièce a réuni tous les suffrages. Madame Rupré, à qui son médecin ordonne le

repos et défend les veilles, n'est pas demeurée plus de deux heures au salon; mais elle y a vu sa chère Lydie brillante et admirée. Madame de Mauléon a été charmante pour moi ; mes sœurs et madame de Chancenay ouvraient de grands yeux, n'en croyaient pas leurs oreilles, en nous voyant ensemble aux petits soins. Je n'ai pas voulu répondre à leurs questions, et elles sont persuadées qu'il y a de la magie dans mon fait.

Juliette m'a présenté lord Sidney. C'est un de ces hommes privilégiés que la nature semble avoir créés pour les combler de tous ses dons. Mylord joint à une fortune considérable, même pour son pays, à une naissance illustre, à une figure noble et imposante, tous les avantages réunis de l'esprit et de l'éducation.

M. Howard, dont il est l'intime ami, ne connaît pas un cœur plus sensible, une ame plus élevée. Il doit rester ici tout l'hiver et aller en Italie au printemps. M. et madame Howard sont tentés d'être du voyage. Ils ont même fait promettre à mylord de passer quinze jours à

Chalais en passant. Vous le voyez, ils vont vite en projets. J'avais bien envie de vous cacher quelque chose; mais je ne veux point manquer de bonne foi avec vous. Je croirais mentir en vous taisant qu'il a manqué quelqu'un à cette brillante soirée. Oui, mon ami, M. de Fienne n'est pas venu; il faut l'avouer, je l'attendais. Je n'ai pu m'empêcher de demander à Cécile si on ne le verrait pas. — Tu ne l'as pas engagé, m'a-t-elle répondu. — Mais tu t'en étais chargée, ai-je dit. — N'importe, a-t-elle répliqué; il n'a pas cru mon invitation suffisante, et je ne peux pas lui donner tout-à-fait tort. Vous voyez bien qu'il faut l'inviter pour mardi prochain. Adieu.

M. Desgranges à Marguerite.

Lyon, le.....

Je vous remercie, ma chère Marguerite de vos soins pour ma nièce et sa digne amie. Toutes deux m'écrivent, et toutes deux sont pénétrées de vos bontés et de vos attentions. Qui ne serait charmé de votre gracieuse manière d'obliger? Je vous connais trop pour en être surpris : mais j'éprouve toujours un nouveau plaisir en vous entendant louer comme vous méritez de l'être.

Si vous avez causé avec madame Rupré, vous avez pu vous apercevoir qu'elle n'avait rien d'une gouvernante ordinaire; et nous ne l'avons jamais traitée ainsi. Elle a été l'amie intime de ma sœur pendant quinze années, et a bien acquitté les obligations pécuniaires qu'elle lui avait eues autrefois, en se consacrant à son enfant restée orpheline à six ans. Je lui dois ce que ma nièce est aujourd'hui; c'est-à-dire une charmante fille. Ce qu'elle a fait pour Lydie ne se paie point.

Je vous trouve, ma chère Marguerite, bien cruelle envers vos pauvres poursuivans. En vous donnant le conseil de ne pas les traiter avec trop de bonté, je n'ai point voulu dire qu'il fallût être méchante; je crois même vous avoir prêché l'indulgence pour ce *pauvre sexe, défectueux, imparfait.* Mais rien ne peut vous désarmer; vous faites payer à toute l'espèce les torts d'un seul; et ce dernier est précisément celui dont vous ne vous plaignez point. Voilà bien de votre justice, mesdames! C'est l'être à part, l'être unique. En vain

perce-t-il votre cœur : tout lui est pardonné d'avance. O ma chère enfant, combien de mal ne vous a-t-il pas fait, seulement depuis son retour ! Il a recréé autour de vous ce prestige d'amour que le temps et l'éloignement avaient détruit. Et quand vous pensiez le fuir, en vous retirant chez vous, dans ce sanctuaire qui lui est interdit, il y vient en votre absence : vous l'apprenez, et dès lors ce séjour même est troublé. Ce n'est plus un triste mais tranquille souvenir qui vous y poursuit, c'est son image, l'idée qu'il était là, qu'il peut y revenir encore.

Hélas ! depuis que vous l'avez revu, est-il un lieu sur la terre où vous trouviez le repos ? Les ombrages mêmes de Chalais pourront-ils vous le rendre ?

Cependant je ne veux point dire qu'il faille quitter Paris pour fuir M. de Fienne, et lui avouer ainsi tout l'empire qu'il a sur vous : peut-être votre éloignement ne l'empêcherait-il pas d'abuser de sa puissance : et, victime de son insensibilité, peut-être le seriez-vous encore de sa vanité. Le tourbillon où vous le ren-

contrez vous est moins nuisible que la solitude. Vous y trouveriez un préservatif contre un penchant malheureux, si, au milieu de l'agitation qui vous entoure, vous ne viviez pas trop en vous-même. Non, je ne vous conseille pas de quitter M. de Fienne, mais seulement de l'examiner de bonne foi. Veuillez le voir, le connaître, le juger. Assurez-vous que vos yeux fascinés ne lui prêtent pas les vertus que vous avez seule.

Parlez-moi de lui, mon amie : j'ai besoin de fixer mes idées sur celui qui vous inspire une tendresse si vive, un sentiment si profond, et qui, pour son malheur et le vôtre, ne sut point y répondre. Ne m'épargnez pas les détails, eux seuls peuvent m'éclairer.

Embrassez Lydie pour moi; dites-lui qu'elle pardonne à son vieil oncle de ne pas lui écrire aujourd'hui; je me sens trop fatigué, et d'ailleurs les affaires me rappellent. Adieu, mon aimable Marguerite. Aimez ma nièce et ne la gâtez pas trop, afin qu'elle veuille bien vous quitter un jour et revenir près de moi.

Marguerite Aimond à M. Desgranges.

Paris, le.....

Voilà plusieurs jours, mon ami, que je n'ai point eu le temps de vous écrire, car nous menons une vie fort dissipée. Votre nièce a désiré voir les galeries de tableaux, les bibliothèques et les Gobelins. Je lui ai proposé de lui faire faire le voyage complet de Paris, bien plus intéressant qu'on ne croit, je vous assure. Lord Sidney, qui était présent, a instamment

demandé à nous servir de cavalier. L'air naturel dont il s'est offert m'a fort embarrassée. Je ne savais comment le refuser. J'ai regardé Juliette. Elle s'est mise à rire de tout son cœur, en disant à mylord qu'il n'était plus à Londres. Il a été fort surpris d'apprendre qu'il ne pouvait décemment accompagner la sœur aînée si la cadette n'était de la partie. Il ne croyait pas, a-t-il dit, que la bizarrerie de nos mœurs s'étendît si loin. Nous nous sommes donc mis à courir; et j'ai eu le plaisir d'étonner l'Anglais et d'enchanter votre nièce, en leur faisant voir les chefs-d'œuvre de nos arts, les produits de notre industrie : car pendant notre tournée je les ai fait descendre chez plusieurs manufacturiers, anciens amis de mon père, et dont j'ai toujours cultivé l'amitié. Il est également amusant et instructif de faire une semblable revue avec lord Sidney. La comparaison qu'il fait de notre nation et de la sienne est remplie d'intérêt. Sa conversation est piquante, ses réflexions pleines de justesse. Mylord a encore un avantage : il est poli, même empressé avec les

femmes, sans qu'on puisse dire qu'il soit galant. Aussi a-t-on plus de confiance dans ses éloges, et dans le commerce de la vie jouit-on avec lui d'une sécurité qui ressemble aux douceurs de l'intimité. C'est ce ton-là que je voudrais voir à tous les hommes. Je le trouve bien préférable à cette aveugle soumission que les gens de cour affectent pour nos caprices, et que pourtant l'indifférence totale, disons mieux, la rudesse des mœurs actuelles, nous force quelquefois de regretter.

Le lendemain de ma soirée, j'ai été chez madame de Mauléon. Son neveu était avec elle; il m'a froidement saluée. Pour elle, elle est venue m'embrasser, m'a serrée dans ses bras, m'a comblée de prévenances, de caresses. Mon ami, j'ai trouvé bien doux d'être reçue ainsi par l'amie de ma mère, par la tante de M. de Fienne. Après un quart d'heure de conversation avec madame de Mauléon, pendant lequel il n'a point ouvert la bouche, j'ai pris sur moi de lui reprocher de n'être pas venu la veille.—Je n'ai point osé, m'a-t-il dit.—Ah! ne le grondez pas,

a interrrompu sa tante, il en est assez fâché. —Si fâché, a-t-il repris que je suis resté seul ici à jouer avec ma fille, puis à la regarder dormir jusqu'au retour de ma tante : et lorsqu'elle m'eut conté tous les plaisirs de la soirée, je me trouvai bien malheureux de n'être pas au nombre des élus. — Vous croiriez-vous engagé pour mardi prochain? ai-je demandé un peu honteuse. —Me le permettez-vous? a-t-il dit vivement. —Je vous en prie, ai-je répondu. Il a voulu me remercier en me baisant la main, mais je l'ai retirée promptement, et je les ai cachées toutes deux dans mon manchon. Je crois avoir rougi; il m'a regardée d'une manière.... en vérité, je ne puis vous exprimer comment ; mais il est sûr que tout le temps qu'il me regarde ainsi, je ne saurais respirer. Pour retourner à ma voiture, il m'a offert son bras, qu'il m'a bien fallu prendre, et, en descendant l'escalier, il a serré le mien. Je ne saurais vous rendre, mon ami, ce que produisent sur moi des choses qu'une autre ne remarquerait sûrement pas. Mon cœur bat, mes jambes me soutiennent à peine, ma

main tremble; et pourtant, il est trop vrai, plus je le vois, moins je me souviens qu'il me trompa. J'oublie ses torts, j'oublie mes douleurs. Je ne sens plus que l'amabilité de ses paroles, la douceur de sa voix, la distinction de ses manières. Je ne pense qu'à la générosité de son cœur, à la supériorité de son esprit, hélas! à tout ce qui sut me charmer et m'attacha pour la vie. Ah! mon ami, vous me conseilliez en vain de rester pour lui chercher des torts. Je reste, mais c'est pour l'admirer, pour l'aimer, comme j'ai toujours fait, en dépit de la raison. Ah! que ne m'ordonnez-vous plutôt de le fuir!

Vous voulez des détails pour fixer vos idées. Mon ami, il faut le voir; rien de ce que je puis vous dire ne vous rendra le charme de cet être *unique*, comme vous le nommez; et vous avez raison : il sera toujours le seul pour moi. Hier, il était chez Juliette; il riait avec mes sœurs et votre nièce. Je ne sais pourquoi sa joie m'attriste. Sans doute, privée à jamais d'un sentiment si doux, je ne puis que l'envier sans le partager. — Je m'assis près de sa tante et il

vint nous joindre peu d'instans après. J'avais à mon bras le portrait de ma mère; il l'aperçut, me prit la main pour le regarder, la tint longtemps, puis, inclinant précipitamment sa tête, il baisa le portrait, puis ma main, puis mon bras. Je le retirai le plus vite que je pus et j'essayai de le cacher sous mon schall; mais j'y réussissais mal.—Il est heureux pour moi, m'a-t-il dit, que vous n'ayez point de manchon. — Je me suis levée... Je le fuyais, je vous assure, je changeais de place dès qu'il s'approchait de moi; cependant il m'a rejointe, et m'a dit fort bas, d'un air de reproche : Vous punissez cruellement ma témérité. Oh ! je le vois, vous ne vous rappelez plus que *votre mère me traitait comme son fils*.—Je vous le jure, mon ami, cette audace m'a révoltée. Quoi ! il ose me répéter quelques mots dits au hasard ! il pense s'en autoriser pour prendre avec moi des libertés!.... J'étais fort en colère. Pourtant je n'ai rien dit; car jamais de ma vie, vous le savez, je n'ai pu répondre un mot à M. de Fienne. Encouragé par mon silence, il m'a

persécutée pour obtenir le pardon de sa hardiesse, et n'a jamais voulu se contenter du ton dont je disais : Je vous pardonne. Lord Sidney est entré pendant le jeu : il est venu me parler du muséum ; nous l'avions visité le matin. Notre conversation a appris à M. de Fienne que, depuis quatre jours, mylord et moi, nous nous étions souvent rencontrés. Je ne le croyais pas sujet à cette jalousie à laquelle votre sexe est, quoi qu'on dise, bien plus enclin que le nôtre, et qui met un homme si mal à son aise quand un autre est l'objet de l'attention ou des éloges d'une femme. J'ai été fort surprise de voir M. de Fienne considérer mylord d'un air impertinent. Son humeur était visible ; il ne prenait pas la peine de la cacher. Quelqu'un a appelé lord Sidney, il s'est levé : M. de Fienne s'est empressé de prendre sa place près de moi : et quand mylord est revenu, il n'a pas fait le moindre mouvement pour la lui rendre. Lord Sidney est donc demeuré debout à me parler, et M. de Fienne a continué à le regarder de la manière du monde la plus remarqua-

ble. Cette position ne pouvait se soutenir : j'ai quitté la place. L'insolent m'a suivie, il m'a aigrement plaisantée sur *mon chevalier*. — — Il est fort heureux cet Anglais... Il était à votre soirée ? — Oui. — Il ne vous quitte pas depuis quatre jours? — Je l'ai beaucoup vu cette semaine. — Pensez-vous donc qu'on n'en médira pas? — Qu'en dirait-on ? ai-je demandé, de plus en plus piquée de ce ton inquisiteur. — Mais, qu'il vous plaît, m'a-t-il sèchement répondu. — A qui cela importe-t-il? — A personne, assurément, à personne, a-t-il répliqué avec humeur. — Que pensez-vous de ces propos, de ces manières? Lui convient-il de me parler ainsi ? S'imagine-t-il pouvoir me donner des avis ? Croit-il que je doive les suivre? S'est-il donc aperçu de son ascendant sur moi et prétend-il me gouverner? J'étais très-fâchée, et, pour suivre vos conseils, je voulais rester en colère... Eh bien ! le croirez-vous ? il m'a désarmée, attendrie. Quand un homme a irrité notre orgueil, ou soulevé notre cœur, n'est-il pas sûr, en nous effrayant, de repren-

dre son empire? ce sexe fort n'est-il aussi le plus adroit, le plus perfide? Il voulait, a-t-il dit, acheter un cheval qui sort des écuries du duc de B*** ; la plus belle bête anglaise, mais aussi la plus méchante, et dont, nonobstant ses vices, le marchand demande cent louis. Il veut se donner le plaisir de dompter cet animal, ou avoir la gloire de se casser le cou sur le plus beau cheval de Paris. Sa tante et mes sœurs de se récrier. Il s'adresse à Juliette et lui dit en me regardant, que les matinées sont longues, qu'il s'ennuie tout seul, et qu'il ira caracoler au bois de Boulogne. Il se tient à quatre cents francs et prend la bête pour cent napoléons.

Je suis rentrée chez moi très-inquiète de cette fantaisie de cheval. Je n'en ai point dormi; et ce matin, j'ai donné mille écus à Richard, mon cocher, en lui ordonnant de me ramener sur-le-champ la redoutable bête, coûte que coûte. Mon empressement me l'a fait payer mille francs de plus que n'en voulait donner M. de Fienne. Mais n'importe, elle est dans

mon écurie et ne cassera, j'espère, la tête à personne.

J'ai fait vos commissions près de votre nièce et je l'ai embrassée de grand cœur, je vous assure. Lydie me plaît extrêmement, et je la gâterai, quoi que vous en disiez, si vous entendez par là courir au devant de ses désirs. Ils sont tous si naturels et si peu coûteux qu'il y aurait de la mauvaise volonté à s'y refuser. Après avoir été aux meilleurs spectacles de Paris, elle me supplia l'autre jour de la mener aux marionnettes : elle ne les avait jamais vues, et elle a ri comme une folle du diable qui emporte Polichinelle. Je ne sais même si le caprice en est passé. Je compte dimanche, jour où j'aurai tous mes enfans, régaler la société des comédiens de bois, et cela à l'intention de votre nièce. Elle est à cet âge heureux où il y a deux personnes en nous, l'enfant et la femme. L'enfant chez Lydie est joyeuse, gaie, parfois mutine. La femme est douce, sensible, spirituelle, instruite. Elle sera parfaite dans deux ans, et pourtant l'on regrette qu'il lui reste si peu de

temps à demeurer comme elle est. Hélas ! elles passent si vite ces années de bonheur ! J'avais deviné de madame Rupré tout ce que vous m'en dites : elle inspire le respect et se montre à la fois bonne et aimable. Je vous remercie de m'avoir procuré une si douce société.

La même au même.

Paris, le.....

En vérité, mon ami, je suis malheureuse en tout, et plus maladroite encore. C'est à peine si j'ose vous dire ce qui m'est arrivé : j'en suis honteuse, ah! bien honteuse, je vous assure. Nous étions, ce soir, chez madame de Mauléon. Je causais, dans un coin, avec M. Howard. Heureusement, il y avait encore peu de monde au salon. M. de Fienne, qui amusait la société de

mille folies, a tout-à-coup accusé sa tante, Cécile et Juliette, de s'être cotisées pour lui souffler son beau cheval. Ces dames ont nié le fait, tout en se réjouissant qu'il eût manqué son marché. — C'est vous, a-t-il dit, une de vous trois, ou toutes trois peut-être ; mais du moins vous l'avez bien payé. — On demande l'explication de cette histoire. Oui, reprend-il, je vais, ce matin, chez mon vendeur; la bête n'y était plus. Un domestique, sans la regarder, sans la marchander, en donne mille écus au premier mot, l'emmène; et, quand j'y suis allé, il était parti depuis une heure. Ce ne peut être que vous, a-t-il ajouté en continuant à s'adresser à ces dames; mais patience, je visiterai les écuries : il faudra bien que l'animal se retrouve.

J'étais au supplice ; je me sentais rougir, pâlir, et je tremblais que les regards de M. de Fienne ne vinssent à tomber sur moi. Cependant on plaisantait de cet enlèvement : M. de Fienne voulait deviner la coupable à sa physionomie : il prétendait qu'elle ne pourrait le re-

garder sans rire, et s'efforçait d'arracher un sourire à chacune de celles qu'il soupçonnait. Les yeux de lord Sidney rencontrent les miens; je ne sais ce qu'il voit sur ma figure, mais il s'écrie: C'est mademoiselle Aimond; regardez-la. Tous les yeux se tournent sur moi; je rougis aux larmes. La surprise, le silence, succèdent à la gaieté; mylord demeure interdit de l'effet de son exclamation; enfin, M. de Fienne parle d'autre chose; madame de Mauléon se lève, arrange les parties, cherche à détourner l'attention; M. Hovard me serre la main, en essayant de me faire parler. J'ai cru voir Anatole pâlir; et, s'il faut le dire, votre nièce s'en est aperçue comme moi. Depuis quelques jours, elle cause volontiers avec lui, et il n'évite pas les occasions de s'approcher d'elle. Heim! qu'en pensez-vous? La consolation pourrait être de son goût. Je demandais avant-hier à mademoiselle Saint-Pol de quoi il lui avait parlé toute la soirée. — De vous, m'a-t-elle répondu; je crois qu'il vous aime beaucoup. — Vous le voyez, il choisit bien ses confiden-

tes. Songez à cela, mon ami ; voulez-vous faire votre nièce duchesse ? — Mais revenons à mes malheurs. Quand j'ai pu sortir du salon, j'ai été cacher ma honte dans le cabinet de madame de Mauléon ; elle est venue m'y rejoindre aussitôt. Lord Sidney a-t-il deviné? m'a-t-elle demandé en fixant sur moi ses yeux pénétrans. — Vous étiez hier, madame, si inquiète de la fantaisie de votre neveu, que... Véritablement je rougissais de mentir ainsi, et je la voyais lire au fond de mon ame : pourtant elle n'en a rien laissé paraître ; elle m'a même remerciée de cette preuve d'amitié ; et, quelqu'un l'ayant appelée, je suis demeurée seule dans le cabinet. C'est là, mon ami, qu'est placé le portrait de madame de Fienne : je me suis arrêtée à le considérer. — Tant de jeunesse, pensais-je, tant de beauté, tant de bonheur, n'ont pu la sauver !.... La mort est impitoyable !... Ah ! que ne me prenait-elle ! que n'épargnait-elle à ce prix un regret au cœur de Jules ! Je me voyais dans cette glace près de laquelle est le portrait : je me suis rappelé le jour où je fai-

sais une si cruelle comparaison. Hélas ! l'objet de mon envie n'existe plus! Elle a quitté sa fille, son mari !... Combien elle a dû regretter la vie ! Entraînée par l'émotion, j'ai prononcé ces derniers mots à demi-voix. Dans cet instant, j'ai entendu soupirer près de moi : je me suis retournée, et j'ai vu M. de Fienne qui, de la porte du cabinet, regardait le portrait de sa femme, et m'avait sans doute entendue. Ses yeux étaient pleins de larmes. Ah ! jamais, jamais je n'avais vu pleurer M. de Fienne : sans doute il adorait sa femme, cette heureuse Amélie... Oh ! je voudrais mourir pourvu qu'il me pleurât, et plus encore s'il ne doit pas me pleurer.

Bonsoir, mon ami ; je me couche bien triste, bien confuse. Dites, dites ; ne m'ordonnerez-vous pas de partir ?

Du lendemain.

J'ai peu dormi cette nuit ; mais j'ai beaucoup réfléchi. Je suis effrayée de la faiblesse de mon

cœur : hélas ! elle me semblait facile à cacher... Et je dois me l'avouer, depuis trois semaines je n'ai rien dit, rien fait, qui n'ait trahi ce sentiment tout-puissant sur mon ame.

Oh ! sans doute, M. de Fienne n'est point assez occupé de moi..... trop distrait par le monde, il n'a pas remarqué les inconséquences qui m'échappent : et pourtant quelquefois ses yeux, ses manières même, semblent m'avertir du contraire. Ah ! s'il en était ainsi, s'il s'était aperçu de l'émotion que j'éprouve quand il me parle, du tremblement de ma main s'il la touche ; si ma tendresse pour sa fille, mon empressement à satisfaire le désir qu'il avait de posséder un souvenir de ma mère, si ma réconciliation avec sa tante ont éveillé ses soupçons ; enfin s'il a pénétré le motif qui m'a fait mettre un si haut prix à ce dangereux animal ; hélas ! que doit-il penser de moi ? N'était-ce donc pas assez d'être l'objet de son indifférence ? faut-il le devenir de ses mépris ? Ses plaisanteries sur le lord Sidney n'en étaient-elles pas une marque ? Eût-il osé me

parler de la sorte si je n'avais autorisé cette liberté par mes imprudences? Ah! pourquoi un préjugé barbare attache-t-il le déshonneur d'un sexe à laisser voir un sentiment innocent, réservant à l'autre le droit exclusif de montrer hardiment des passions coupables? Par quelle injustice les hommes peuvent-ils afficher un amour criminel pour des femmes mariées, et sommes-nous réduites à rougir des mouvemens les plus involontaires, les plus légitimes de notre ame? Mais que sert de déplorer les lois qui me condamnent? Je devrais m'y soumettre, et non m'en plaindre. — Je relis vos lettres; j'y vois les avis que vous me donnez, que j'ai follement dédaignés.... Je voulais aimer sa fille; je ne voulais pas combattre tous les mouvemens de mon cœur. Insensée! en est-il un seul qui ne me précipite vers lui? Il fallait cesser de l'aimer, ou cesser de le voir. L'un est impossible, et l'autre..... je n'en ai plus la force.

Je viens de faire chercher partout un palefrenier pour conduire à Chalais ce malencon-

treux animal : dans mon étourdissement, je voulais que Richard l'y menât lui-même. Il m'a froidement demandé qui soignerait les autres et me conduirait pendant son absence. Enfin, il a trouvé un homme qui a bien voulu partir sur l'heure. Je cache mon acquisition comme un vol et comme si mon trouble n'en avait pas dit autant que la vue du cheval en pourrait apprendre. Adieu, mon ami. Ah! grondez-moi, mais aimez-moi toujours.

La même au même.

Paris, le.....

Mon ami, j'évite M. de Fienne : depuis trois jours je ne suis pas sortie le soir, dans la crainte de le rencontrer. Cela est bien honteux, n'est-il pas vrai, de fuir l'ennemi qu'il faudrait combattre? mais je suis si faible..... si faible! L'aurait-on cru, qu'après sept ans d'absence, de douloureux sacrifices, d'un silence pénible, mais courageux, sa vue, sa seule vue détrui-

rait mes forces, troublerait mes sens, changerait ou ébranlerait mes volontés? Hélas! il est trop vrai, je me surprends par momens à déplorer le courage qui me fit renoncer à M. de Fienne. Je ne conçois pas comment je pus me priver volontairement du bonheur d'être à lui; comment je ne me trouvai point heureuse de porter le nom qu'il a rendu si respectable, de vivre près de lui, entourée de l'estime et de l'amour qu'inspire sa noble et bienfaisante conduite. Certainement, mon ami, la faiblesse de mon cœur aveugle ma raison, enchaîne ma fierté. Ah! je vous en conjure, rendez-moi l'une et l'autre. Exhortez, ordonnez : mais, de grâce, arrachez Marguerite à ce dangereux ennemi; arrachez-la à elle-même. Dites-moi de partir, qu'il le faut, que vous le voulez. Renvoyez-moi ce cahier où je retraçais, il y a peu de temps, ses froideurs, ses torts et mes douleurs : que je retrouve, en le lisant, les sentimens qui soutenaient alors mes résolutions; que je sente encore la profonde blessure qu'il fit à mon cœur, si elle seule peut me rendre à

moi-même. Ah ! si je devais aujourd'hui vous écrire la même confidence, en remplir un cahier, je n'aurais plus la force d'accuser cet homme si cher. Je n'essaierais pas de me justifier; je dirais seulement : Je fus folle, et je suis à plaindre !

Votre nièce est sortie presque tous les jours avec madame de Mauléon, Cécile ou Juliette. Vous le voyez; lorsque je ne l'accompagne pas, je la remets en bonnes mains. Cependant nous avons encore fait avec lord Sidney quelques courses le matin; car ce n'est point la solitude que je cherche : c'est M. de Fienne que je fuis, et je peux aller partout où il ne sera pas.

Lydie me disait hier qu'Anatole se plaignait beaucoup de mon absence. — A qui s'en est-il plaint? lui ai-je demandé. — A moi, m'a-t-elle répondu ingénument; et de suite elle s'est mise à me conter qu'il ne parlait de moi que les larmes aux yeux. Attendrie sans doute par son récit, votre nièce n'était pas elle-même très-éloignée de pleurer. Au reste, elle le trouve aimable, bien fait, d'une jolie figure; elle ne

comprend pas du tout pourquoi je refuse un homme si digne de moi. Je lui ai demandé si lord Sidney ne lui semblait pas beaucoup mieux. Elle m'a assuré très-vivement qu'elle haïssait les Anglais. — Presque autant qu'Anatole, ai-je dit. — S'il ne les aime pas, a-t-elle repliqué en rougissant beaucoup, il n'est pas le seul du moins ; et cet étranger déplaît bien autant à M. de Fienne qu'à lui. Vous voyez comme il prend son parti. Mais répondez-moi donc, voulez-vous la faire duchesse ? en vérité je m'en charge. Je verrai ce soir M. de Fienne, je le verrai chez moi, car c'est mon jour. Allons, il faut m'armer de courage. Je fermerai ma lettre ce soir.

Même jour, deux heures du matin.

M. de Fienne m'a épargné, je vous assure, les efforts que je voulais faire pour lui cacher mon émotion. Il m'a froidement saluée ; il s'est tenu loin de moi toute la soirée ; il s'est retiré de bonne heure et presque sans m'avoir

parlé. Mylord a été très-aimable, très-attentif. Anatole m'a semblé plus occupé d'obtenir une contredanse de votre nièce qu'empressé de trouver une place près de moi. Madame de Mauléon et mes sœurs m'ont grondée d'être restée chez moi quatre soirées de suite. J'ai promis de sortir demain. Ah ! je puis sortir tous les jours : si M. de Fienne ne me parle pas, s'il ne me donne que des marques de froideur, je n'ai plus rien à craindre. Certes, il saura bien me forcer à trouver du courage. Son méprisant silence me rendra toute ma fierté.... Ma fierté ? hélas ! était-ce donc par fierté que j'écoutais ce soir avec plaisir les aimables discours de lord Sidney ? que j'étais heureuse de fixer son attention, et charmée d'en avoir M. de Fienne pour témoin ? N'était-ce pas plutôt le dépit?... le dépit ! Ah ! quand vous lirez ceci, reconnaîtrez-vous Marguerite ?

La même au même.

Paris, le.....

Je reviens des Francais, mon ami, j'en reviens délicieusement émue. Je ne veux point me coucher sans vous dire le sujet d'une joie si douce, si extraordinaire. A six heures madame de Rhône m'a fait demander deux places dans ma loge, celle qu'elle avait retenue pour la grande représentation d'Athalie lui ayant été enlevée par ordre de la cour. Je ne songeais pas

à cette représentation, et heureusement ma loge était encore à ma disposition. Au lieu de deux billets qu'elle me demandait je lui en ai envoyé quatre. Ensuite, accompagnée de Jean, je me suis rendue au théâtre, car madame de Chancenay est absente pour quelques jours, et Cécile, qui dînait en ville, ne pouvait venir me chercher. Nous sommes arrivées avant ma sœur. La toile n'était pas encore levée ; nous causions, et il faisait chaud ; j'avais laissé la porte ouverte : M. de Fienne a paru tout-à-coup à cette porte. Il est entré, m'a saluée, et, après quelques minutes d'une conversation insignifiante, il allait sortir, quand je lui ai demandé où il était placé. Il avait seulement un billet de corridor. Il m'a semblé bien malhonnête de ne pas l'engager à rester ; je lui ai donc proposé d'être en septième dans une loge de six personnes. Je ne puis vous exprimer, mon ami, combien il a paru satisfait d'une politesse si simple : j'en étais embarrassée, et pourtant j'en étais heureuse. Il m'est si doux de l'obliger ! Madame de Rhône est arrivée avec son mari et sa tante : heureusement elle n'avait

pas disposé du quatrième billet, le réservant précisément pour son cousin, s'il n'avait pu, comme elle le craignait, se placer ailleurs. Nous n'étions donc que le nombre juste. Cependant comme M. de Fienne est resté derrière moi, la cloison l'empêchait de voir. Il a essayé de se pencher en s'appuyant contre la colonne; de cette manière il était presque hors de la loge. Un sentiment d'effroi m'a fait lever les yeux; mais je les ai rapidement baissés, ne voulant pas me mêler de diriger ses mouvemens. Il s'est rassis, n'a plus repris la position qui m'avait inquiétée, et n'a rien vu du spectacle. Oh! je ne puis vous dire tout ce que je trouve d'aimable, de bon, dans cette complaisance, dans ce sacrifice de ses plaisirs. Ne le pensez-vous pas comme moi? Si l'amour inspirait un soin si délicat, il est bien peu de femmes qui n'en fussent touchées. Et si c'est l'amitié, la condescendance, cette bonté de tous les instans, qui fait faire à M. de Fienne ce que l'amour seul obtiendrait d'un autre...Mais soyons vraie; eh bien, oui, j'ai vu... j'ai cru voir un peu... non

pas d'amour, mais une préférence marquée dans l'air de M. de Fienne. Ah ! mon ami, s'il était possible qu'il m'aimât !

M. Desgranges à Marguerite.

Lyon, le.....

J'aurais bien envie de vous gronder, ma chère Marguerite; mais vous vous reprochez trop amèrement vos imprudences; vous en êtes trop affligée; il y aurait de la dureté à ne point vous consoler : d'ailleurs, vous le savez, j'ai vers l'indulgence une pente naturelle. Si vous ne pouvez vaincre un sentiment trop profond pour être étouffé, ne vous désolez donc pas, mon amie,

des marques que vous en laissez échapper. Le mal n'est point que le monde connaisse votre penchant, ou que M. de Fienne lui-même le soupçonne; il est uniquement dans vos souffrances. Je n'en puis voir un autre dans un amour si passionné, si tendre et si pur. Il eût mieux valu ne point acheter ce cheval. Mais aussi de quoi se mêle mylord? N'est-il donc venu de Londres que pour plaisanter, vous embarrasser et joindre ses exclamations maladroites aux malignes perquisitions de M. de Fienne? Savez-vous ce qui m'est passé par la tête, à propos de ce dernier? Eh bien! je crois que, s'il ne connaissait pas précisément la coupable, du moins il avait des soupçons. Cela amène une réflexion toute naturelle et qui probablement ne vous déplaira pas. On peut penser qu'en cherchant à la connaître, il était flatté qu'elle s'occupât de lui. Au fait, comment croire qu'en apprenant du marchand les singulières particularités de l'enlèvement de son cheval, il ne se soit pas fait décrire la livrée et même la figure du domestique? Celle de Richard est frappante,

et sa balafre seule suffirait pour le faire deviner entre mille. Allons, allons, c'est un fripon atteint et convaincu d'avoir voulu vous faire rougir, pour apprendre ainsi à quoi s'en tenir. Ce trait n'est point excusable ; et j'espère bien qu'il va décidément le perdre dans votre esprit. N'avez-vous pas déjà cent motifs de lui en vouloir? La hardiesse qu'il eut de vous baiser la main, ses airs provocans avec mylord, ses insolens propos, sa froideur chez vous : ne voilà-t-il pas son procès tout fait? Voyons, un peu de courage : bannissez ce monstre de votre cœur, de votre pensée. Cependant, pour être sincère, j'avouerai que, s'il se brouille avec vous, il rentre en grâce près de moi. Pour un homme aussi supérieur, il n'y a pas là de quoi se désoler, et les suffrages d'un vieillard ne compenseront-ils pas amplement la perte de vos préférences? En effet, que penser de son désir de vous baiser la main, de son opiniâtreté à en poursuivre l'occasion pendant trois jours, si elle ne décèle pas une secrète envie de reprendre des priviléges que sans doute il avait usurpés quand il se

croyait sûr de vous obtenir? Un peu de jalousie expliquerait ses manières avec mylord, son ton si hardi avec vous. La jalousie des femmes, mon amie, est froide à l'extérieur, habituellement silencieuse; ou si elle s'exprime, c'est par le dédain. En dedans elle est brûlante, cruelle, déchirante, et porte le désespoir au fond du cœur. Vous l'avez éprouvé. Celle des hommes n'y ressemble point, elle est toute en dehors. Ils s'emportent, ils menacent s'ils osent, et, s'ils ne sont point en droit d'agir en tyrans, ils provoquent leurs rivaux, importunent leurs maîtresses; enfin ils sont hargneux et querelleurs: c'est une suite de leur caractère, dont *l'infériorité* vous est connue. Je le sais, M. de Fienne est un homme à part, un être unique. Cependant, croyez-moi, il a agi dans ce moment tout comme Anatole le jour que celui-ci vous fâcha si fort par ses discours incohérens, par sa fuite de chez son père : c'est-à-dire, sans savoir ce qu'il faisait. La réponse de M. de Fienne à votre sœur ne prouverait-elle pas aussi qu'il était peu flatté de voir mylord vous servir de chevalier? Quant

à sa froideur chez vous, je ne sais qu'en dire, à moins qu'une résolution bien héroïque n'ait été le fruit de trois jours de réflexion; ou bien, à votre insu, quelque chose n'aurait-il pas, durant ce temps, fait renaître une jalousie dissipée sans doute par l'aventure du cheval? Votre plaisir *feint ou réel* en écoutant mylord ne l'aurait-il point augmentée? Ne se souvient-il pas encore qu'au moment d'être à lui vous l'avez brusquement refusé? cette idée ne l'arrête-t-elle pas? Ce sont là des conjectures; je vous les livre pour aussi peu que vous voudrez; encore toutefois valent-elles la peine d'être éclaircies. Restez donc à Paris; attendez du temps ou du hasard que M. de Fienne se découvre davantage. Il ne serait pas le premier homme qui, ayant méconnu un bonheur facile, l'eût ardemment souhaité après l'avoir perdu. Il ne serait pas le premier ingrat qui eût sollicité un pardon dont il n'était point digne; et pas le seul, je vous assure, qui l'eût obtenu d'un cœur généreux et tendre. Enfin, vous le dirai-je? je pense qu'il vous aime ou qu'il en est bien près : vous

devez donc être circonspecte, mais non désespérée. L'adoucissement de madame de Mauléon à votre égard pourrait bien tenir aussi au désir de renouer une union rompue...Au reste, vous êtes sur les lieux. Voyez, comparez, réfléchissez et décidez. Adieu, mon aimable et chère Marguerite; pardonnez à votre ami de ne pas vous écrire aussi souvent qu'il le souhaiterait : je n'ai plus la main déliée comme à vingt ans; mes yeux se fatiguent aisément, et madame Albert, l'impitoyable femme, assiége ma porte et mon bureau du matin au soir. J'oubliais de vous parler de ma nièce : je lui écris, à la vérité; mais je dois répondre aux plaisanteries que vous faites sur elle et Anatole. Si celui-ci était capable de se consoler avec cette enfant de la perte de ses espérances près de vous, il ne me donnerait pas une grande idée de la solidité de ses sentimens. Lydie est digne, j'en conviens, de fixer l'attention d'un homme de l'âge du jeune duc; mais Marguerite mérite, je pense, de plus longs regrets. L'éclat d'un titre me touche peu; d'ailleurs la fortune de Lydie ne semblerait peut-être pas

assez considérable dans ce moment pour égaliser les distances. A trente mille livres de rentes qu'elle tient de son père j'en puis ajouter vingt, en tout cinquante. On prétendait au double en vous demandant. Mais je perds mon temps à répondre sérieusement à une plaisanterie, et vous allez rire de ma crédulité. Adieu donc.

Marguerite à M. Desgranges.

Paris, le.....

Mon Dieu, que votre badinage est cruel! Pouvez-vous jouer ainsi avec le plus grand, avec le seul intérêt de ma vie? ou croiriez-vous, penseriez-vous réellement qu'il m'aimât, qu'il fût près de m'aimer? Eh bien! même en le croyant, fallait-il parler, fortifier un espoir qui, malgré moi, s'est glissé au fond de mon cœur et que je ne perdrais pas sans mourir? Oui, de-

puis le jour où il me donna aux Français une marque de condescendance si touchante, toutes ses paroles, tous ses mouvemens portent dans mon ame cette douce conviction. En vain je veux m'en défendre; en vain je cherche dans sa froideur des preuves de son indifférence : cette froideur a disparu, ou mes yeux fascinés ne peuvent plus l'apercevoir. Elle a fait place à une tendre prévenance, à un empressement délicat, empreint de cette dignité qui ne quitte jamais M. de Fienne. Que j'aille chez sa tante ou chez mes sœurs, on dirait qu'il a appris à connaître le bruit de ma voiture, tant il est rare qu'il ne se trouve point au bas de l'escalier pour me donner la main. Quelquefois il la serre cette main, mais si faiblement que ce mouvement peut sembler involontaire. Ses yeux suivent les miens; sa voix s'émeut en me parlant : et qui peut la faire trembler ? M. de Fienne n'est point timide. Ah! mon Dieu, s'il me trompe, si un fol espoir égare ma raison, souhaitez la mort de Marguerite avant qu'elle ne soit désabusée. Ce coup, je vous assure, serait

le dernier et le plus cruel de tous. Oh ! jamais, jamais je ne me suis crue aimée ; et néanmoins, en refusant sa main, je faillis mourir de douleur. Renoncer à son amour !... Oh Dieu! cette pensée ne peut se supporter. Je n'aurais point, je ne veux point avoir de courage : je veux fermer les yeux pour toujours au moment où l'on me dira : Il ne t'aime pas.

Le croirez-vous cependant ? depuis qu'il s'occupe de moi, je suis plus froide avec lui, plus maîtresse de mes sensations. Non, je ne veux pas m'accuser un jour de m'être trompée moi-même. S'il m'abuse, ce sera lui, lui seul. Je veux pouvoir ne reprocher qu'à lui ma douleur et ma mort. Je lui laisserai la moitié de ce que je possède, en lui disant de se réjouir de mes tourmens et d'en avoir avancé la fin. Mais, hélas! quelles tristes pensées ! Non, son cœur n'est point barbare. Oh ! mon ami, répétez-moi qu'il m'aime.

Votre nièce est rêveuse ; le goût des marionnettes est passé, elle préfère un cercle ennuyeux. Anatole est très-prévenant pour elle.

Il se plaint toujours de moi ; mais il ne s'en plaint qu'à elle. Il devrait me bénir bien plutôt d'alimenter une conversation sentimentale, qu'ils n'auraient certes pas ensemble si je n'en faisais les frais. Je voulais vous en écrire davantage, mais je ne puis ; je suis près d'étouffer ; mon cœur est plein. N'est-il donc pas fait pour l'espérance ?

La même au même.

Paris, le.....

Je suis au désespoir, mon ami ; il m'a quittée, trompée, et je viens de recevoir la plus cruelle marque de son indifférence et de son mépris.

Après une semaine d'enchantement ! après m'être crue certaine de son amour ! Oh Dieu ! et je vis encore !... Je voudrais vous dire... Mes idées se troublent, je ne sais par où commen-

cer cet affreux récit. Hélas ! dois-je donc revenir sur des momens de joie, quand tout a fui sans retour, quand la vie m'est odieuse, quand je désire la mort? Ah ! Jules, que vous ai-je donc fait?... Pourquoi suis-je condamnée à souffrir ainsi, et par vous?

Hier jeudi, il arriva chez moi avant tout le monde : je m'habillais quand on vint me l'annoncer. Je fus un quart d'heure sans pouvoir me rendre au salon, et je n'y trouvai qu'Anatole respectueusement debout devant le fauteuil où votre nièce était assise. Je leur demandai M. de Fienne ; ni l'un ni l'autre ne l'avait vu. Je passai dans la chambre de ma mère, et ne l'y voyant pas, je revins au boudoir. Il y était, mon ami, appuyé sur le canapé; ses yeux semblaient y chercher un souvenir. Il était si absorbé qu'il ne me vit point entrer. Par un mouvement involontaire, subit... je m'assieds à cette place qu'il contemplait; un instant interdit, il me regarde avec tendresse; ses yeux sont humides; il se laisse tomber à mes pieds et dit en soupirant : Un jour je fus

heureux ici..... Je lui mets la main sur la bouche de peur qu'il ne soit entendu. Taisez-vous, lui dis-je étourdiment, nous ne sommes pas seuls. Il se relève, prend ma main, la couvre de baisers; et c'est avec peine que j'échappe à ses transports. Ah! qui n'eût pris cela pour de l'amour! Eh bien, non : c'est un jeu cruel, et je suis la victime d'une horrible dérision. La soirée passe comme un songe : il prenait plaisir à m'enivrer des illusions les plus flatteuses. Avant de me quitter, il sollicite et obtient de me voir cet après-midi. Je l'attends jusqu'à quatre heures; il ne vient pas. Alors, dans une anxiété inexprimable, je me rends chez Cécile, espérant en savoir des nouvelles : je la trouve triste; je la questionne en tremblant. Jules, dit-elle, vient de la quitter. Ils ont parlé de choses affligeantes. Je la presse. Elle me conte alors comment M. de Fienne ayant refusé tous les avantages que son mariage pouvait lui assurer et n'ayant pas même voulu se charger de l'administration des biens de sa fille, la mort de sa femme le laisse sans fortune. Dans cet

état, et sollicité par le désir de se distinguer, il veut passer à l'Amérique espagnole, se joindre aux indépendans et combattre pour la liberté.

Admirez comme l'espoir tient au fond de notre cœur par de profondes racines! Ce peu de mots me paraît suffire pour expliquer sa conduite. Je me dis que ma fortune effraie sa délicatesse, que je dois encourager l'aveu de ses sentimens, et je cours chez moi chercher les moyens de le faire parler. Je n'ai que cette idée, cette folle idée; et je ne vois pas qu'effectivement aucun lien ne l'attache à cette terre où j'habite. Ah! malheureuse! tu paieras cher ta fatale crédulité! Le soir, je vais chez Juliette. J'y vais pour l'y voir, pour l'y chercher; au bout d'un quart d'heure, j'apprends qu'en quittant Cécile il est parti pour Compiègne, où il doit passer huit jours à chasser, chez M. de Sivry. M. de Caumont se désole de n'avoir pu être d'une partie charmante, formée par une douzaine de bons garçons, et où, prétend-il, Jules va se bien divertir. Cet homme

est né pour me porter des coups funestes! Sa voix résonne à mes oreilles comme un son funèbre; et ce fut toujours du ton de la joie qu'il me donna les certitudes les plus déchirantes. Il y a huit ans, il me disait que Jules me trompait : sa voix, son accent est le même, en m'annonçant, en me prouvant que je suis le jouet de ses caprices et la victime d'une barbare vanité. Et je le croyais triste! Je le voyais combattant l'amour par la délicatesse et luttant contre sa passion. Je voulais négliger, oublier pour lui, les bienséances que mon sexe m'impose. J'en suis punie. Je suis méprisée, avilie à mes propres yeux. Il ne m'oublie pas; car jamais, jamais il n'a pensé sérieusement à moi; mais il s'amuse, il rit de mes douleurs, il triomphe des insultes qu'il m'a prodiguées. Ah! j'en mourrai, je l'espère. Au milieu de mes peines, on me parle de mariage. Lord Sidney m'offre sa main : il sent, dit-il que sa vie serait à jamais troublée s'il me voyait plus long-temps; il désire savoir ce qu'il peut espérer. Je viens de prier Juliette de refuser

pour moi ; je n'étais point en état de le faire. Je ne sais ce qu'elle aura pensé de l'accablement où elle m'a trouvée ; mais elle m'a serrée dans ses bras ; elle m'a nommée sa pauvre sœur ; et elle s'est chargée de ma réponse sans faire la moindre objection. Oh ! il n'est que trop vrai, je dois être un objet de pitié pour tout le monde. Adieu.

Mlle Saint-Pol à M. Desgranges.

Paris, le.....

La maison où je suis, mon cher oncle, est dans un affreux désordre. Dimanche, les enfans de madame de Rhône, ceux de madame Howard et la petite Amélie de Fienne vinrent déjeuner ici comme ils font toutes les semaines. Mademoiselle Aimond, très-souffrante depuis deux jours, n'en demeura pas moins toute la matinée avec les enfans; plus tard, ils la prié-

rent si instamment de les mener sur le boulevart, que, malgré son malaise, elle demanda ses chevaux et passa dans sa chambre pour s'habiller. Tandis que Nany était auprès d'elle, et quoique la porte fût restée ouverte, la petite Amélie s'imagina de monter sur le poële de la galerie. A peine y est-elle parvenue que, le pied lui glissant, elle tombe. Sa tête porte sur le socle d'une table placée près de là ; elle s'y fait une profonde blessure, et reste sans connaissance. Je ne puis vous dire dans quel état cet acoident a mis mademoiselle Aimond. Elle se tordait de douleur et d'effroi en secourant cette pauvre petite créature. Le chirurgien qu'on a appelé n'a cependant pas trouvé la plaie dangereuse; mais dès le soir une fièvre très-forte a fait craindre de voir une maladie se déclarer. Effectivement, la rougeole s'est manifestée le lendemain avec une violence peu commune à cet âge. Dans le premier moment, mademoiselle Aimond a fait mettre la petite dans son lit; depuis, l'état de l'enfant n'ayant pas permis de la transporter, c'est dans sa mai-

son et sous ses yeux que se passe cette scène cruelle... Cruelle en vérité : car il y a du danger. Madame de Mauléon s'est installée ici, et ses soins se partagent entre sa petite-nièce et mademoiselle Aimond, qui semble en avoir autant besoin que la malade.

Madame de Rhône et madame Howard n'ont pu venir, ni elles ni leurs enfans n'ayant eu cette maladie, qu'on dit assez maligne cette année. Pour moi, mon oncle, je me trouve heureuse de ne plus la craindre et de rester auprès de cette bonne et aimable amie que vous m'avez donnée. Rien n'a pu la décider à se reposer un instant depuis le jour de l'accident. Couverte du sang de la blessée, elle est encore dans la redingote de satin blanc qu'elle avait mise pour sortir; elle se tient assise au chevet du lit, ou à genoux sur l'estrade, ne répondant pas un mot quand on lui parle, et roulant sa tête sur le lit en étouffant ses sanglots. Une fille chérie ne causerait pas de plus mortelles angoisses à sa mère; sa vie semble tenir à celle de cet enfant.

La voiture de mademoiselle Aimond vient de partir en poste pour aller chercher M. de Fienne. Verra-t-il encore sa fille? Adieu, mon bon et cher oncle, je vous donnerai exactement des nouvelles.

La même au même.

Paris, le.....

Amélie est sauvée, mon oncle, je me hâte de vous l'apprendre. M. de Fienne est arrivé hier pour la trouver tout-à-fait bien. Lorsqu'il est entré dans la chambre, il savait déjà, par un domestique envoyé à la barrière, qu'il n'y avait plus de danger : cependant il s'est précipité sur le lit de son enfant; et c'est seulement après l'avoir baignée de ses larmes que, regar-

dant autour de lui, ses yeux se sont portés sur mademoiselle Aimond, toujours fixée à cette même place qu'elle n'avait pas quittée depuis cinq jours. Il a pâli en la regardant; et réellement elle était effrayante. Sans les pleurs qui coulaient lentement sur ses joues, on aurait pu la croire inanimée; car sa figure était décolorée, ses yeux éteints, ses traits immobiles. Tout-à-coup elle se lève, fait quelques pas et s'évanouit. Cependant elle est mieux ce matin; elle a dormi, et les médecins attribuent cet accident au seul épuisement des forces causé par l'excès de la fatigue. M. de Fienne ne quitte plus sa fille; et mademoiselle Aimond a encore passé la matinée près de la petite. Au reste, votre amie est bien aujourd'hui : je vous le répète pour que vous ne vous inquiétiez pas. Quant à moi, je ne puis vous dire à quel point j'ai été tourmentée, car on ne saurait voir mademoiselle Aimond sans la chérir, et l'amitié qu'elle me témoigne lui a acquis toute ma reconnaissance. Adieu, mon oncle chéri.

La même au même.

Paris, le.....

Nous sommes dans la consternation, dans le désespoir, et je ne sais comment vous apprendre cette funeste nouvelle. Armez-vous de courage, mon cher oncle, car votre amie est malade, bien malade! Cependant elle existe encore, mais vivra-t-elle lorsque cette lettre vous parviendra?

Je ne sais par où commencer ce cruel récit.

Vendredi, je crois, je vous écrivais que son évanouissement n'avait pas eu de suite : en effet, elle se leva, et passa toute la journée près du lit d'Amélie, que M. de Fienne n'avait point quitté depuis la veille. Mais le soir elle eut du frisson joint à un violent mal de tête. Madame de Mauléon la força à reprendre son lit, et la petite fut mise dans la chambe auprès du salon. La nuit fut très-agitée; mademoiselle Aimond sommeillait cependant; mais, m'étant levée à divers intervalles pour savoir comment elle allait, je l'entendis pleurer et parler en dormant; plusieurs fois elle répéta : *Heureusement; j'en mourrai.* Le matin, en ouvrant les yeux, elle avait l'air tranquille; et quand M. Barlot est entré, elle voulait absolument se lever. Le docteur insista pour lui tâter le pouls. Dès qu'il l'eut touché, il lui demanda d'un air fort inquiet si elle était sûre d'avoir eu la rougeole. Elle rougit beaucoup, et ne répondit point. Dès le commencement de la maladie d'Amélie, madame de Mauléon voulut en éloigner mademoiselle Aimond. Mais elle

assura avoir eu la rougeole à Chalais, plusieurs années auparavant. Son silence et son embarras nous ont appris qu'elle l'avait dit pour rester auprès de l'enfant. Monsieur Barlot a paru fort alarmé de ne découvrir aucun symptôme d'éruption; tout semble se porter à la poitrine, car, jusqu'à présent, aucun des moyens employés n'a pu faire paraître les rougeurs. Le docteur n'a plus d'espoir que dans la jeunesse de la malade. Comme il le disait ce matin à madame Rupré devant Nany, la pauvre fille s'est écriée en fondant en larmes : Dans sa jeunesse, monsieur? ah! quand on souffre depuis dix ans comme mademoiselle, on n'a plus de jeunesse! Se peut-il que la justice de Dieu n'ait point accordé un jour de bonheur à cet ange!... L'aurait-on cru, mon oncle, qu'une personne si riche, si aimable, si bonne, ne fût point heureuse? l'aurait-on soupçonné, en voyant l'égalité de son humeur, sa douceur continuelle, ses soins, ses égards, sa complaisance inaltérable pour tous ceux qui l'approchaient? Madame de Mauléon ne la quitte point. Cette

dame, dont l'air sévère ne laisse pas soupçonner la sensibilité, pleure sans cesse quand mademoiselle Aimond ne peut la voir : et, par un effet de courage difficile à comprendre, elle n'en approche que les yeux secs et le visage presque riant...

Même jour, six heures du soir.

(*Continuation de madame Rupré.*)

Votre nièce, monsieur, a été interrompue par une scène déchirante, et son émotion la met hors d'état de vous donner des détails dont, je n'en doute pas, vous avez grand besoin. Je m'efforcerai donc de la remplacer, quoique mes yeux ne soient pas plus secs que les siens.

Madame Howard, que l'on retenait chez elle par force depuis le commencement de la maladie de sa sœur, a obtenu de son mari d'être conduite ici pour savoir des nouvelles à la porte. Madame de Rhône a voulu la suivre, et toutes

n'a pas quitté la maison : il est dans un état difficile à décrire. Il n'a point de larmes, mais les heures font sur sa figure l'effet des années : à chaque instant on le trouve plus changé ; ses traits sont tirés, ses yeux éteints, ses lèvres pâles et tremblantes. Il a plusieurs fois demandé à la voir ; mais elle s'y est toujours refusée. Lorsque le notaire est sorti, je m'étonnais, en parlant à Nany, de la tranquillité de la malade. — Et ne voyez-vous pas, madame, m'a-t-elle répondu, qu'elle désire la mort ? — M. de Fienne s'est approché précipitamment. — Pourquoi la désire-t-elle, Nany ? lui a-t-il dit d'un air égaré. — Ah ! monsieur, a répondu celle-ci, est-ce à vous à le demander ? Depuis ce moment il est assis, la tête dans ses mains, à la porte de la malade. Il semble en proie, aux plus douloureuses pensées, il se frappe le front, son désespoir fend le cœur. Je n'avais pas besoin de la réponse de Nany pour soupçonner que les chagrins de sa maîtresse pouvaient avoir quelques rapports avec M. de Fienne. Mais j'ai peine à concevoir ce qui a pu séparer deux

êtres si bien faits l'un pour l'autre, et dont le même penchant semblait devoir unir la destinée. Vous, monsieur, en qui mademoiselle Aimond paraît avoir une confiance si entière, peut-être en savez-vous davantage et le comprendrez-vous mieux. C'est dans cette pensée que je vous donne tous les détails propres à satisfaire votre cœur sur des momens peut-être, hélas ! les derniers d'une amie si digne de vous.

Tout ce qui la connaît est dans les larmes. Le duc de M*** vient ici sans cesse ; et dans ce moment son fils, l'aimable Anatole, pleure auprès de moi avec votre nièce. Le désespoir se peint sur toutes les figures : ses domestiques, ceux de ses sœurs et madame de Mauléon, tous ceux qu'elle a obligés ou par sa grâce, ou par sa bonté, la regrettent et la pleurent. Et moi, monsieur, qui reçois encore en ce moment son obligeante hospitalité, qui suis depuis un mois l'objet de ses soins prévenans et continuels, ne doutez point, je vous prie, que ce cruel spectacle ne me pénètre, jusque au fond de l'ame, d'une vive et profonde douleur.

lirez cet écrit ; mais promettez-moi de ne jamais le montrer à M. de Fienne. Qu'il ignore toujours le mal qu'il m'a fait ; si j'avais vécu, je ne le lui aurais pas reproché ; qu'il en soit de même après ma mort. A ces mots M. de Fienne n'a plus été le maître de sa douleur. Il a quitté sa place, et se jetant à genoux près du lit : — Je ne sais, a-t-il répondu à mademoiselle Aimond d'un ton déchirant, je ne sais ce que je vous ai fait ; mais si je vous ai causé volontairement une seule peine, ne m'accablez point du poids de votre généreux pardon ; maudissez-moi plutôt : si je vous ai affligée, je suis un monstre. — Mademoiselle Aimond, honteuse d'avoir découvert ce qu'elle voulait cacher, a rougi, quoique faiblement. Puis d'une voix timide et éteinte : Si j'ai souffert par vous, a-t-elle dit, je n'en accuse pas vos sentimens... Ensuite, mettant la main sur ses yeux pour cacher son embarras, je vous ai trop aimé, pour avoir été toujours juste. Cependant, Jules, je sais que l'amour ne se commande pas..... et, sans doute, si vous eussiez pu m'aimer..... — Je

il de ses enfans, de sa grossesse qui rendrait sa maladie encore plus dangereuse. Elle maudissait son mari, ses enfans, tout ce qui l'empêchait d'être auprès du lit de sa sœur. Il a fallu l'emporter de force dans sa voiture : on l'a menée chez madame de Rhône, dont la douleur, pour être plus calme, n'en est pas moins profonde.

Mademoiselle Aimond m'a bientôt priée de me rendre près de ces dames pour avoir de leurs nouvelles. J'y suis allée en prenant des précautions infinies. L'état de madame Howard ne peut se rendre : madame de Rhône se fond en larmes, ses forces s'épuisent : je ne sais si un tel chagrin n'est pas aussi dangereux que la maladie elle-même.

Mademoiselle Aimond ne s'abuse pas sur sa position. Ce matin elle a demandé son notaire; qui est resté chez elle près d'une heure. Quand il est sorti ; il avait les larmes aux yeux. C'est un ange, nous a-t-il dit ; c'est la fille de son respectable père, et ceux-là nous sont toujours enlevés les premiers. M. de Fienne

encore débarrasser la poitrine. M. de Fienne ne respire pas. Madame de Mauléon voulait qu'il essayât de prendre du repos, mais il n'a pu y consentir, et il a fallu lui permettre de rester près de mademoiselle Aimond. Oh! ma bien aimée Marguerite, lui disait-il tout à l'heure, assurez-moi que vous ne doutez plus de ma tendresse. — Voulez-vous donc que je regrette la vie? lui a-t-elle répondu. — Ah! s'est-il douloureusement écrié, c'est moi, c'est ma fille qui aurons causé..... Et il est retombé dans un morne silence.

Même jour, cinq heures du soir.

(*Continuation de mademoiselle de Saint-Pol.*)

L'éruption est faite, mon cher oncle, réjouissez-vous, ou du moins espérez. Je fais partir ce paquet en pensant que ces dernières lignes doivent vous rassurer un peu.

Mlle Saint-Pol à M. Desgranges.

Paris, le 4 janvier.

Monsieur Barlot en répond. Nous sommes ivres de joie. M. de Fienne est comme fou; il lui baise les mains : même lorsqu'elle dort il lui parle sans qu'elle puisse l'entendre; et moi, je le querelle parce qu'il réveillera ma malade, car elle est confiée à ma garde depuis deux heures. Madame de Mauléon, ma bonne amie et Nany, ont été se reposer; elles étaient exté-

nuées. Adieu, mon oncle chéri. Je me dépêche de fermer ce petit mot dans la crainte de manquer le courrier.

M. Desgranges à Mlle Saint-Pol.

Lyon, le.....

Heureusement, ma chère Lydie, j'ai reçu tes deux lettres à la fois. Après avoir lu la prenière je partais malgré un violent accès de goutte, lorsque j'ai aperçu ton petit billet perdu dans un amas de lettres d'affaires qu'on m'avait remises en même temps. Il m'a rendu la vie, et pourtant je tremble encore en pensant à la cruelle douleur dont j'ai été menacé. On ne se

console plus à mon âge, mon enfant : on a trop peu de temps à vivre pour que les douleurs se cicatrisent; et bien souvent on prend pour insensibilité chez les vieillards la résignation qui les soumet à des maux qu'ils ne doivent plus supporter long-temps. Le danger de ma jeune et chère amie m'a fait faire de tristes réflexions sur le malheur d'une longue vie. Je pensais avoir atteint l'âge où toutes les chances sont favorables pour ne pas survivre à ceux qu'on aime; et pourtant, depuis dix ans, j'ai perdu presque tous mes amis, la plupart plus jeunes que moi; et bien peu s'en est fallu que je n'eusse encore à pleurer une fille charmante, dont la jeunesse devait me préserver de la crainte même d'une semblable douleur. Il est trop vrai, ma Lydie; mademoiselle Aimond n'a point été heureuse. La scène dont tu as été témoin, et dont ta bonne amie m'a donné les détails, a dû t'apprendre qu'un sentiment aussi tendre qu'il fut profond attachait cet ange à M. de Fienne.

Un jour, je la prierai de te dire comment, à

l'instant de l'épouser, elle renonça à la main de l'homme qu'elle aimait. Mais ce qu'on ne saurait trop admirer, c'est sa force dans les souffrances les plus vives ; sa bonté, que le malheur n'altéra pas, et qu'il augmenta peut-être ; enfin, cette abnégation d'elle-même qui lui permit d'être juste, même généreuse dans les jugemens qu'elle porta sur les auteurs de ses chagrins. Oh ! sans doute la nature la fit sensible à l'excès, et l'on doit s'étonner de trouver tant de raison et tant de courage dans un être si doux et si tendre.

Marguerite et toi, ma Lydie, voilà tout ce que je chéris maintenant sur la terre ; et, si je perdais l'une de vous, la vie me semblerait un pesant fardeau. Donne-moi donc des nouvelles, mon enfant ; ne m'épargne pas les détails, ou prie ta bonne amie de s'en charger encore, et témoigne-lui combien je suis reconnaissant de ceux qu'elle m'a déjà transmis. Je n'ai pas besoin de l'assurer de mon estime et de mon amitié pour l'amie de ma pauvre sœur, pour la seconde mère de ma Lydie.

Madame Rupré à M. Desgranges.

Paris, le.....

Puisque les tristes détails que je vous ai donnés, monsieur, vous ont satisfait, je continuerai à vous tenir au courant de ce qui se passe ici ; et je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que désormais je n'aurai rien à vous dire qui ne doive vous causer de la joie. Toutes nos inquiétudes sur la santé de mademoiselle Aimond ont cessé depuis quatre jours : cette maladie, si ter-

rible pendant son premier période, s'est guérie en deux fois vingt-quatre heures, dès que l'éruption a pu s'opérer. Aujourd'hui cette aimable personne est tout aussi blanche qu'avant la rougeole, et cette blancheur extrême est le seul signe visible du malaise qu'elle éprouve encore. Elle a voulu se lever aujourd'hui : madame de Mauléon n'était point de cet avis; et nous la pressions de ne pas se fatiguer si promptement. Faut-il donc, nous a-t-elle répondu en rougissant, qu'il ne quitte point cette chambre? et dois-je permettre qu'il soit toujours près de mon lit? Cet *il* n'avait pas besoin d'explication, et nous avons cédé à ses désirs : elle est passée dans le salon, où elle a fait appeler M. de Fienne. Je ne puis vous dire avec qu'elle grâce modeste et touchante elle l'a reçu. Pour lui, il était trop ému pour pouvoir parler; et, malgré le plaisir qu'ils avaient d'être ensemble, une sorte de réserve se peignait dans leurs regards. On voyait que Marguerite guérie n'était plus tout-à-fait pour M. de Fienne Marguerite mourante; et il n'osait se prévaloir des aveux

que l'effroi d'une séparation éternelle et prochaine leur avait mutuellement arrachés. Mademoiselle Aimond, encore faible, agitée de mille sensations différentes, en proie au plus aimable embarras, ne savait comment amener une conversation qu'elle désirait et redoutait presque également. Pour ne pas les gêner nous nous sommes retirés à l'autre bout du salon. En prenant son ouvrage, madame de Mauléon, sans s'en apercevoir, a laissé tomber de son sac, le papier que mademoiselle Aimond lui avait remis le soir où elle se croyait mourante. Cette dernière seule l'a vu; elle essayait de se lever pour le ramasser, quand M. de Fienne, la retenant sur son sopha, lui a demandé ce qu'elle désirait. Elle semblait fort embarrassée en lui indiquant le papier; il est venu le prendre aux pieds de sa tante, et il allait le remettre, quand il l'a reconnu, a-t-il dit, pour son *acte d'accusation*. Alors il a voulu le garder et le lire; mais mademoiselle Aimond s'y est opposée sérieusement; et il a été obligé de le rendre, quoique bien à contre-cœur. Madame

de Mauléon, le voyant si fâché, a intercédé pour lui, en avouant cependant que les inquiétudes dont elle avait été agitée les jours précédens lui avaient fait oublier cet important papier, et qu'elle ne l'avait point lu. Rien n'a pu fléchir mademoiselle Aimond : malgré M. de Fienne, qui lui reprochait d'avoir des secrets pour lui, elle a serré le papier dans son sein, sans répondre à ses plaintes. En vain elle a été très-aimable, très-occupée de lui; rien n'a pu lui rendre la sérénité ni dissiper le nuage dont son ame semblait s'obscurcir. Le voyant triste et contraint, elle l'a prié d'aller chez ses sœurs, leur demander de venir en voiture sous ses fenêtres: qu'elle les regarderait au travers des vitres, car il lui était impossible de se passer plus long-temps de leur présence. Il est donc sorti pour s'acquitter de sa commission, et peu d'instans après madame de Mauléon a quitté le salon.

On a annoncé lord Sidney; il était triste. Avant de partir pour Naples, a-t-il dit à mademoiselle Aimond, il venait prendre ses ordres.

Elle lui a témoigné quelques inquiétudes obligeantes sur le passage des Alpes. J'irai par mer, a-t-il répondu en soupirant; d'ailleurs le plus grand des périls est de demeurer en France, où je suis déjà trop resté pour mon repos. Mylord, a dit alors mademoiselle Aimond avec un mélange étonnant de modestie et d'assurance, avec un homme tel que lord Sidney, je ne puis feindre de ne point comprendre ses paroles. J'ai été sensible, très-sensible, aux propositions qu'il m'a fait faire, et si je troublais son repos, comme il semble me le laisser entendre, j'en éprouverais une vive peine : je l'espère, mylord, il en sera autrement. Sans des obstacles invincibles, soyez persuadé..... — Ah ! je les connais, ces cruels obstacles! a interrompu lord Sidney; mais, si un heureux rival a obtenu ce cœur qui eût fait mon bonheur, puis-je prétendre, au moins, au titre d'ami? Mademoiselle Aimond a prodigieusement rougi à ce mot d'*heureux* rival, et, pour toute réponse, elle a tendu sa main à mylord : il l'a prise, l'a retenue entre les siennes, et a dit d'un ton

fort touchant qu'il lui souhaitait toutes les félicités de la vie; un mari qui l'aimât comme elle mérite d'être aimée; des enfans dignes d'eux, et surtout une fille comme elle; que, pour lui, il voulait oublier qu'un sentiment plus vif lui avait fait désirer le plus grand des biens, et qu'il reviendrait quand il pourrait se contenter de l'amitié du plus aimable couple. Dans ce moment, M. de Fienne est rentré : il n'avait sûrement pas lieu d'être offensé de ce qui venait de se passer; cependant je ne sais s'il a été choqué de voir la main de mademoiselle Aimond dans celles de mylord; mais il a pâli en l'apercevant, et c'est du ton le plus froid qu'il a dit à votre amie que ses sœurs l'attendaient. Aussitôt elle s'est levée pour aller à la fenêtre, et comme elle est encore très-faible, elle chancelait en marchant; mais il n'a pas fait le moindre mouvement pour la soutenir : c'est mylord et votre nièce qui lui ont donné le bras jusqu'à la croisée. Les trois sœurs pleuraient en se regardant : lord Sidney, Lydie et moi, n'avions pas les yeux secs. M. de Fienne seul ne

paraissait point attendri ; il est resté contre la cheminée, regardant mylord d'un air où la colère et l'ironie semblaient se combattre.

Quand ses sœurs ont été parties, mademoiselle Aimond s'est remise sur son canapé, et mylord est sorti. A peine fermait-il la porte que M. de Fienne s'est précipité pour le suivre. Jules ! s'est écrié mademoiselle Aimond hors d'elle-même, je vous défends de sortir. Il s'est arrêté, monsieur ; mais il l'a regardée d'un air si fier, que cette manière de lui obéir était plus faite pour augmenter que pour calmer ses craintes. L'émotion lui donnant des forces, elle a été à lui d'un pas ferme et l'a ramené malgré sa résistance. L'ayant alors forcé de s'asseoir : Me direz-vous, lui a-t-elle demandé, fixant ses yeux sur les siens comme pour lire dans son ame, me direz-vous l'extravagante pensée qui vous occupe?... Voulez-vous quereller mylord parce qu'il m'a fait une visite? — Non pas pour cela. — Savez-vous qu'il a demandé ma main? — Oui. — Pensez-vous donc qu'il l'obtienne? — On me l'a dit. — Qui? — Juliette. — Et

quand? — Le jour où je suis parti pour Compiègne. — Et c'est pour cela, ingrat, a-t-elle repris, c'est pour cela que vous m'avez quittée, me laissant cette horrible idée que vous vous faisiez un jeu de mes tourmens! Et quand cette cruelle pensée a failli me tuer, non content des maux que vous m'avez fait souffrir, dans ce moment encore vous m'outragez par le plus odieux soupçon!... Pas un mot : ne parlez que pour me dire quelle idée vous avez conçue de moi, si, d'après la manière dont nous sommes ensemble depuis trois jours, vous pensez que mylord emporte l'espoir de m'obtenir? M. de Fienne s'est jeté à genoux; il a demandé cent fois pardon; il délirait de joie. Il s'est excusé sur *la malice de cette méchante Juliette. Il est certain maintenant qu'elle lui a fait cette fausse confidence pour lui arracher son secret.* Tandis que mademoiselle Aimond se laissait apaiser, Lydie lui faisait fort gaiement un sermon sur la jalousie, et reprochait à votre amie de manquer de dignité en pardonnant si vite. Il aurait dû, disait-elle, se douter un peu plus

tôt du piége que lui tendait madame Howard. Il s'est défendu de son mieux. Marguerite avait pu, a-t-il continué, voir combien mylord lui donnait d'inquiétude. Un matin qu'il était chez Juliette, celle-ci lui avait confié, sous le sceau du secret, le mariage de sa sœur. Cette idée l'avait fait fuir, mais elle était restée péniblement gravée dans son cœur. Pendant la maladie de mademoiselle Aimond, elle avait reçu mylord, quand lui il était exclus. Ce billet refusé le matin l'avait encore tourmenté; et enfin, pour achever de lui tourner la tête, il était arrivé chez madame de Rhône au moment que madame Howard, en y entrant, demandait lord Sidney. Il me quitte à l'instant, avait répondu la première, pour aller voir Marguerite. Aller voir Marguerite! s'était-il écrié. — Eh mais, avait repris madame Howard, au point où ils en sont, cela vous surprend-il? De là son humeur et sa folie. Bonnes ou mauvaises, ces raisons ont satisfait mademoiselle Aimond. Elle vient de se coucher, et c'est dans sa chambre que je vous écris. Elle avait bien

défendu à M. de Fienne de rentrer ici, en lui promettant de le retrouver au dîner; mais je le vois qui se glisse dans sa cachette ordinaire. Lydie et lui se querellent par signes; elle veut le chasser, il demeure; elle se prétend commise par mademoiselle Aimond à la garde de sa chambre. Il implore et elle se rend. Mais elle veut lui donner une bonne note auprès de vous, et elle me tire la plume des doigts.

. . . . . .

(Continuation de mademoiselle Saint-Pol.)

Oui, mon oncle, pour vous embrasser d'abord, et vous dire ensuite combien je suis heureuse de voir mademoiselle Aimond contente. Je veux que vous la priiez de me choisir pour première fille de noce, car il est bien sûr qu'elle se mariera. Je suis seulement fâchée que ce soit avec un homme si jaloux, et de plus si fier, si volontaire..... La voilà qui s'éveille, elle veut que je lui lise ceci : ma bonne amie y consent, et je ne demande pas mieux..... Oh ! que c'est vilain de désobéir, et comme le curieux va être puni en se voyant si bien arrangé !

(*Continuation de Marguerite.*)

Votre nièce, mon ami, vient d'être embrassée, et cela devant moi, qui l'ai permis, pour ce mot de mariage si étourdiment glissé dans ces quatre lignes. Mais que dites-vous des gens qui m'entourent? les uns recueillent tout sans avoir l'air de rien écouter; d'autres se cachent pour tout entendre. Ah ! si je n'étais si heureuse, je me fâcherais bien fort, je vous jure. Ils vous ont inquiété..... Comme si l'on devait se presser d'écrire ces choses-là! Adieu, mon ami: je suis trop faible pour causer avec vous plus longtemps. Mais, patience ! je me dédommagerai bien.

M. Desgranges à M. de Fienne.

Lyon, le.....

Je fus, monsieur, pendant trente ans l'ami de M. Aimond et de madame Ducray. Il y en a huit que mademoiselle Aimond, en retour d'une tendresse toute paternelle, a bien voulu aussi m'appeler du même nom. C'est à ce titre que je prends la liberté de vous écrire, en espérant que mon extrême intérêt pour tout ce qui la touche vous fera excuser ma démarche.

Une délicatesse excessive et la plus vive sensibilité ont jusqu'à présent détruit, comme à l'envi, le bonheur de cette aimable personne. Tandis que son ame, de toutes parts ouverte à la douleur, en recevait les plus cruelles impressions, une force presque surnaturelle lui faisait cacher, même à ses plus chers amis, les peines dont elle était dévorée; car, par un contraste qui appartient à elle seule, mademoiselle Aimond est en même temps la personne du monde la plus expansive dans sa joie, et la plus concentrée quand elle n'a que des chagrins à faire partager.

Elle semble ne vivre que pour les autres; et tant de souffrances lui ont paru une nécessité de sa vie dont elle aurait eu tort de se plaindre, et dont elle ne devait affliger personne.

Avec un semblable caractère, jugez, monsieur, combien doit être cruel le silence qu'on s'impose, quand il ne vient pas de l'oubli de ses maux, mais seulement d'une attention continuelle à réprimer les signes extérieurs des plus cuisans chagrins. Néanmoins, tel est l'em-

pire de mademoiselle Aimond sur elle-même, que, pendant huit années, ses parens, ses amis les plus chers, n'ont pu soupçonner qu'un amer souvenir, une passion profonde et toutes les petites peines ajoutées par l'animosité à des douleurs déjà si vives, empoisonnaient les jouissances que lui assurait sa fortune, détruisaient son repos, anéantissaient dans son ame jusqu'à l'espoir d'un plus doux avenir.

C'est à vous, monsieur, à réparer les maux que vous avez causés; et je ne crains pas de paraître indiscret à *l'époux* de Marguerite en lui donnant les moyens de la rendre plus heureuse. Oui, celui qu'elle aime si passionnément et depuis tant d'années a droit à toute mon estime; et, sans le connaître, je trouve, dans la tendresse même dont il est l'objet, de quoi justifier ma confiance.

Peut-être ne devrais-je pas, sans l'aveu de celle qui se laissa vaincre à mes instances, disposer d'une confidence arrachée par les plus vives sollicitations. Peut-être ai-je tort de dévoiler un secret que sans doute elle ne dirait

pas. Mais il s'agit de son bonheur, du vôtre, monsieur ; et je n'hésite pas à vous envoyer ce cahier, ces lettres remplies de la tendresse de son ame, de la douceur de son angélique caractère. Vous y puiserez la connaissance entière du cœur qu'elle vous a donné.

Puissiez-vous, monsieur, après avoir lu les touchans écrits qui vous accusent, vous justifier pleinement aux yeux de Marguerite ! Vous le verrez : sa justice, sa modestie, mais plus encore son amour, lui avaient déjà suggéré des excuses admises par l'esprit et la raison, sans suffire au cœur. Cependant, s'il en est une qui puisse cicatriser cette plaie si long-temps saignante, ne négligez pas, je vous en conjure, de rendre à Marguerite un bonheur sans nuage. Personne ne sait mieux que moi avec quelle plénitude cet ange pardonne ; mais croyez-m'en : le pardon tarit les larmes sans fermer la blessure ; et l'on peut souffrir encore d'une offense qu'on ne veut pas punir.

Toutefois, monsieur, si l'avenir vous reste seul ; si vous ne pouvez effacer un douloureux

souvenir par une explication satisfaisante, renvoyez-moi ce paquet ; et, soyez-en assuré, elle ignorera toujours qu'un excès de zèle l'ait fait sortir de mes mains. Le bonheur dont vous ferez jouir cette intéressante personne vous est un sûr garant, monsieur, de mon sincère attachement. Aimé de Marguerite, vous ne m'étiez déjà plus indifférent.

Agréez les assurances de l'estime avec laquelle je suis.... (1).

(1) A cette lettre était jointe une partie de celles de Marguerite, et le cahier qui contenait l'histoire de son amour, de sa rupture et de ses regrets.

M. de Fienne à Marguerite Aimant.

Paris, le.....

Je vous ai affligée aujourd'hui, ma bien-aimée, mais c'est pour la dernière fois de ma vie. Pardonnez-moi donc d'avoir éprouvé tant de plaisir en voyant vos yeux humides chercher à lire dans les miens ce qui m'avait éloigné quand il m'était permis de passer la journée près de vous. Oh! combien je me sentais heureux et fier d'être l'objet des in-

quiétudes de Marguerite ! Mais, je le répète, je renonce à cette jouissance cruelle, et votre bonheur seul, ô ma tendre amie, fera désormais ma joie !

Je sais maintenant combien je vous ai coûté de larmes et de douleurs. Ne rougissez pas, je vous en conjure, de voir votre secret dévoilé. Ne m'appartient-il pas ce cœur, ce trésor qu'un ami a connu avant moi ? J'en suis jaloux. Ah ! deviez-vous adresser à un autre les charmantes lettres, le touchant écrit que je tiens ? J'ai employé la journée à les lire ; je vais passer la nuit à y répondre. Et demain, après avoir lu ce que je vous écris, si vous m'aimez encore, si vous me pardonnez les fautes que je dois avouer, demain vous fixerez l'heureux jour où je deviendrai l'époux de la femme la plus chérie.

Avez-vous pu croire, Marguerite, que vous m'ayez jamais été indifférente ? Moi ! j'aurais pu vous voir sans vous préférer à toute autre ? à Aubonne je ne vous aimais pas ! Ah ! si vous n'aviez point été injuste envers moi, en-

vers vous, auriez-vous jamais douté de mon amour?

Lorsque je quittai la campagne de votre père, je ne me croyais plus permis d'y rester. Mon secret se trahissait à chaque instant; et où aurais-je pris la présomptueuse confiance d'aspirer à votre main? Réduit à mon épée pour unique ressource, ma fierté, je l'avouerai, répugnait à profiter de mon influence sur votre mère pour en obtenir son enfant, lorsque la froideur de vos manières me laissait douter de vos sentimens. La seule idée que M. Aimond soupçonnerait peut-être la pureté des miens eût suffi pour me faire une loi de les étouffer. J'évitai donc les occasions de vous voir, et votre indifférence apparente me rendit cette tâche plus facile.

Vous n'exigerez pas, mon amie, que je justifie toute ma conduite : il en est malheureusement une partie que je n'oserais mettre sous les yeux de Marguerite. Que cet aveu, ma bien-aimée, ne me ravisse pas votre indulgence; plaignez-moi plutôt, en songeant qu'il est diffi-

cile de résister à l'exemple, aux avances, au besoin d'échapper à son cœur. Songez que je n'espérais rien; songez surtout que la satiété m'a promptement puni de m'être livré au torrent de ces goûts passagers qui blasent un cœur délicat sans jamais le satisfaire.

Ah! mon amie, comment madame de Valory a-t-elle pu vous inquiéter, vous causer de la jalousie? Comment avez-vous cru que je l'aimais? Quand vous la jugiez si bien, pouviez-vous penser qu'une telle femme eût sur mon cœur le moindre empire? Assez belle pour plaire, assez spirituelle pour amuser, elle savait par ses caprices, ses violences et ses intrigues, éloigner l'ennui, enchaîner ses amans; et, quoique notre liaison n'ait été qu'un perpétuel orage, je lui restai attaché par une humiliante préférence, dont elle voulut bien se contenter.

Quand je partis pour l'armée, je ne fus pas, comme vous l'avez supposé, assez heureux pour deviner vos sentimens. Ce n'était pas la *pitié* qui rendait mes regards si tendres; mais, en vous voyant tous les jours, un amour mal

dompté se rallumait dans mon ame, et je n'avais pas, comme vous, le cruel pouvoir d'en réprimer tous les mouvemens. Mon dernier adieu, ces mots, *pour vous seule*, ne le disaient-ils pas assez?

Je reçus, au milieu de la campagne, la lettre où madame Aimond m'offrait votre main. La tendresse de votre mère, son désir ardent de m'avoir pour gendre, se trahissaient à chaque ligne. De votre part, Marguérite, on me promettait une entière soumission : cela pouvait-il suffire à mes vœux? J'ignorais, fille cruelle, que vous eussiez dicté cet écrit. Avec ce pénible doute, je revins à Paris, et rien ne dut le dissiper. Madame Aimond ne semblait vivre que pour ce mariage; madame de Mauléon avait l'air de le commander. Vous étiez triste et rêveuse : moins délicat que vous, mon amie, et qui pourrait l'être autant? j'espérai du temps, j'espérai de mon amour. Je voulais par mes soins gagner, conquérir le vôtre, quand une étourderie de Cécile et l'imprudent aveu de madame de Mauléon, armèrent ma fierté contre moi-même,

et retinrent au fond de mon cœur les tendres expressions du sentiment que vous m'inspiriez.

Un mot de la première me donna lieu de croire que votre père, en m'accordant sa fille, avait cédé aux instances de sa famille: j'en parlai à madame de Mauléon; elle ne le nia point, et colora seulement les objections de M. Aimond de quelques prétextes plausibles. Il a, dit-elle, redouté pour la sensibilité de sa fille les chances de votre état. Le bruit de vos bonnes fortunes, aussi, est venu jusqu'à lui: M. Aimond, le plus indulgent des hommes, est en même temps le plus tendre père; et, sans vous juger trop sévèrement, il a pu appréhender qu'une semblable réputation ne nuisit au bonheur de Marguerite. Mais ses craintes se sont dissipées: l'amour de sa fille en a triomphé; car il est bon de vous dire que cet air froid dont elle vous accueille cache le sentiment le plus passionné: et vous serez bien heureux si vous pouvez satisfaire cette ame ardente.

Le discours de ma tante ne produisit pas

l'effet qu'elle en attendait. Je vis un motif de plus à la répugnance de votre père : je rougis de la pensée qu'il pouvait me croire plus touché de votre fortune que de vos charmes. Mon cœur se glaça. Je me défiai de la tendresse de mes tantes; je résolus d'être assez réservé près de vous pour que votre père ne suspectât pas mon empressement : la fierté l'emporta sur l'amour; je voulus mettre plus de dignité que de passion dans ma conduite, espérant vous montrer plus tard la tendresse dont mon cœur était plein. De là, ma froideur, la gêne que j'éprouvais près de vous; de là, la fierté de mes réponses quand vous me reprochiez mes retards ou mon absence. Oh! pardonnez-moi, mon amie, les peines que je vous causais. Je souffrais comme vous; je souffrais dans mon honneur, dans mon amour-propre; et les complimens dont on m'accablait dans le monde sur mon mariage avec une fille riche, loin de m'enorgueillir, froissaient mon ame et m'humiliaient. Jamais je n'avais senti d'une manière plus cruelle le malheur de ne rien posséder; j'aurais de bon cœur donné la

moitié de ma vie pour pouvoir, en vous consacrant l'autre, mettre une fortune à vos pieds.

Le seul instant où je goûtai un bonheur pur fut celui que nous passâmes ensemble, le lundi gras, dans le boudoir de votre mère, lorsque, vous pressant sur mon cœur, je m'enivrais du doux plaisir de vous entendre me demander si je vous aimais. Livrée à mes caresses, ne songeant point à vous en défendre, votre touchant abandon m'assurait de votre amour, et j'osai vous laisser voir tout le mien. Pourquoi faut-il qu'un moment si doux ait été suivi de huit années de douleurs? Marguerite, ma chère Marguerite, quand je vous aurai expliqué l'aventure qui nous sépara, ne vous accuserez-vous donc pas d'avoir trop légèrement soupçonné votre amant de perfidie?

Depuis mon retour à Paris, madame de Valory n'avait cessé de me persécuter; mais, très-résolu de ne la traiter jamais qu'avec politesse, je ne voulus pas lui donner par mes procédés le droit de m'accuser de manquer à des

égards qu'on est convenu de nommer indispensables.

Aux dix billets qu'elle m'écrivait par semaine, je répondais sans dureté, mais sans laisser d'espérances; et la seule faiblesse que j'eus à me reprocher fut de me rendre plusieurs fois au bal de l'Opéra, afin de lui faire comprendre qu'il n'était pas décent que l'on me vît chez elle, où elle ne cessait de vouloir m'entraîner.

Cependant je m'aperçus que ma complaisance servait uniquement à entretenir dans son esprit l'espoir de rompre mon mariage. M'enlever à une union si brillante; m'amener à lui sacrifier une fortune inespérée, une fille telle que Marguerite; me faire enfreindre les plus saintes lois de la reconnaissance et du devoir, c'eût été pour la vanité effrénée de madame de Valory un triomphe complet; et, si elle ne pouvait l'obtenir en entier, elle se ménageait du moins les moyens de me ravir à une fille charmante dès qu'elle serait ma femme. Aussi indigné de ces motifs que fatigué de ses violences, je résolus de finir absolument avec elle, en ne répondant plus ni

à ses billets ni à ses rendez-vous. Je sortais, le lundi matin, déterminé à ne plus la revoir, lorsqu'à quelques pas de chez moi un valet me remit le malheureux écrit qui nous a causé de si longues peines. Je le déchirai devant lui et j'en mis les morceaux dans ma poche, espérant que cet homme, questionné par sa maîtresse, lui rendrait compte de l'accueil fait à son message. Alors je me rendis gaiement au lieu où plusieurs de mes amis m'attendaient à déjeuner. Je ne pensai plus à cette femme que pour me promettre de l'éviter, et j'oubliai absolument le funeste billet. Il faut que, par une fatalité cruelle, il soit tombé de mon habit, tandis que je m'habillais dans le cabinet de votre mère, et que, pour mon malheur, il se soit offert à vos yeux. Mais, croyez-en votre ami; il fut sincère en vous jurant qu'il ne voulait point aller au bal; non, ce n'était point un sacrifice, et il ne connaissait d'autre bonheur que celui de penser à vous. Je refusai M. de Rhône, toujours dans la même résolution, et je quittai votre maison la joie dans le cœur.

Pendant la route, Cécile pria ma tante de l'accompagner au bal, où, disait-elle, elle voulait se donner le plaisir d'intriguer son mari. Madame de Mauléon y consentit, et il fut convenu qu'on se masquerait chez elle. En arrivant, je leur souhaitai le bonsoir, et je me retirai dans ma chambre. Je n'y étais pas depuis dix minutes, que ma tante vînt me trouver. Ce n'est point, me dit-elle, pour intriguer son mari que madame de Rhône va au bal, mais uniquement pour s'assurer s'il n'y est point pour madame de L..... Partez de suite, avertissez M. de Rhône, car je tremble que les soupçons de sa femme ne soient trop fondés. Je pris mon chapeau, et je courus à l'Opéra, sans penser, je vous l'avouerai, à la promesse que je vous avais faite; mais bien moins encore, je vous jure, à la personne qui m'y attendait. J'entrais à peine, qu'elle saisit mon bras; heureusement, j'avais déjà rencontré et prévenu M. de Rhône, car je ne sais si j'aurais pu m'échapper pour remplir ma mission.

Il est bien difficile, mon amie, à un homme

qui eut à se louer des bontés d'une femme, de lui en montrer de l'ingratitude en face. Je n'eus pas la force de lui dire que je n'étais pas venu là pour elle, et je lui laissai croire que je me rendais à ses ordres. J'essayai de lui parler raison ; et si je ne lui déclarai pas que je vous aimais, ce fut uniquement par la crainte de ses violences et d'une scène publique, car dans ce moment, je vous le proteste, elle m'était odieuse. J'étais excédé de ses plaintes, de ses protestations, de ses éclats, quand Caumont vint me plaisanter sur le nombre des belles dont, disait-il, je faisais le tourment. Je me rappelle qu'effectivement il me montra un domino arrêté à quelques pas de nous, mais je vous eusse vue à visage découvert que je n'en aurais pas cru mes yeux. Votre idée ne se présenta pas même à mon esprit ! et les propos qu'il m'a tenus cent fois sur le petit masque du lundi gras ne m'ont semblé jusqu'à ce jour qu'une insignifiante plaisanterie.

Qui aurait pensé qu'une fille si timide pût exécuter un projet si hardi ? Il faut le voir

écrit de votre main pour n'en pas douter encore.

Le lendemain, je me rendis chez votre mère dans l'intention de vous avouer que j'avais manqué à ma parole; je voulais vous prier de ne pas me condamner sans m'entendre, et fixer le lendemain de notre mariage pour me justifier plus pleinement. Hélas! je trouvai mon bonheur renversé sans pouvoir deviner d'où partait le coup qui me perçait le cœur. Cependant je voulus vous voir, je voulus essayer de vous désarmer; mais quand je sus comment vous vous étiez soustraite à ma présence, l'effroi qu'elle vous inspirait, je renonçai avec une sorte de rage à mon amour, au vôtre, à tout ce qui eût charmé ma vie. Je vous accusai de caprice, de légèreté, de barbarie: les malheureux sont injustes! Je ne sentis plus que le désir de vous reprocher votre conduite; je vous écrivis quelques phrases dictées par l'orgueil outragé, et je crus me venger en vous cachant la profonde blessure dont j'étais atteint. Pardonnez-moi, ma tendre amie, j'agissais en

insensé ; mais c'étaient l'amour et la douleur qui me rendaient furieux. Ah ! pardonnez-moi ! Si j'eusse pu lire au fond de votre cœur, le désespoir de vous avoir offensée m'eût fait tomber à vos pieds. Cruelle ! fallait-il, par une barbare générosité, refuser de m'accuser, refuser de vous défendre ? Par quelle malheureuse timidité n'osâtes-vous point avouer ce que vous aviez eu la témérité d'exécuter ? N'étiez-vous donc hardie que pour me trouver coupable ? mais pardon, je vous accuse alors que je devrais vous bénir. Ange du ciel ! ange offensé et miséricordieux ! vous qui pûtes me croire perfide, infidèle, et qui m'aimez encore ! sera-ce assez de ma vie, ô ma chère Marguerite, pour vous payer de tant d'amour, de constance, de générosité ? Jeune, riche, belle, enviée, recherchée, adorée, quoi ! de tant de partis sortables, pas un ne put vous faire oublier l'ingrat qui n'était pas mort en vous perdant ; qui avait contracté d'autres nœuds ; qui vivait sinon heureux, du moins tranquille loin de vous ! Et vous ne l'avez point haï ! et vous l'aimez

encore! Ah! dites, répétez que vous l'aimez : soyez bonne, soyez indulgente jusqu'au bout.

Durant votre maladie je ne sentis que la douleur d'avoir perdu le droit de vous soigner, et l'inquiétude affreuse que me causait le danger de votre état. Quand le péril fut passé, la fierté reprit son empire, et j'essayai de vous haïr pour cesser de vous aimer. J'y réussissais mal cependant; et souvent, en pensant à vous, des larmes brûlantes s'échappaient de mes yeux.

Un jour, votre père vint me trouver chez moi, et après m'avoir serré la main avec amitié : « Jules, me dit-il, je viens vous demander » une grâce. Vous savez, mon ami, que je » vous ai aimé dès votre enfance presqu'à l'égal » de mes filles; ne doutez donc point en ce » moment de ma tendre affection pour vous. » J'ai consenti volontiers à votre mariage avec » Marguerite; et si d'abord j'ai fait quelques » objections, j'avais à remplir le devoir d'un » père, celui d'éclairer ma fille et de l'aider à

» s'assurer qu'elle ne prenait pas, comme il est
» si facile à son âge, un simple goût pour un
» amour durable. Il n'en était point ainsi; son
» sentiment était profond et vrai; sa réponse
» a suffi pour m'en convaincre, et je trouvais
» en vous tout ce qui pouvait justifier son
» choix. Cependant, connaissant la sensibilité
» de ma fille, je craignais pour elle les chan-
» ces de votre état, et, je l'avouerai! une jeu-
» nesse qui vous exposait à bien des séductions.
» Elle se consulta un instant, et me répondit :
» *Quelle que soit la durée de sa vie, je l'aime*
» *assez pour consacrer la mienne à le*
» *rendre heureux; et si sa bonté, son atta-*
» *chement à ses devoirs ne me mettent pas à*
» *l'abri des légèretés que vous redoutez, est-*
» *il un seul homme dont je puisse attendre*
» *plus de bonheur, s'il n'en est pas dont le*
» *caractère offre plus de garanties?* Je la
» quittai, il y a six semaines, triste et pensive,
» mais toujours décidée à s'unir à vous. Cepen-
» dant à mon retour je la trouvai mourante,
» vous le savez. On m'apprit qu'elle refusait

» votre main, qu'elle s'obstinait à taire ses
» motifs, et que tout avait été inutile pour la
» faire parler. Depuis ce jour, nous avons été
» plusieurs fois au moment de la perdre; et, si
» le péril est passé, ses facultés morales sont
» néanmoins tellement affaiblies qu'on peut
» craindre qu'elle ne les recouvre jamais entiè-
» rement. Dans cette conjoncture, mon ami,
» je désire lui épargner toute espèce d'émo-
» tion. Je ne me le dissimule pas, elle vous re-
» grettera peut-être; mais je trouve trop dan-
» gereux d'amener un éclaircissement qu'elle
» refusera sans doute encore, et qu'on n'ob-
» tiendra pas sans de nouvelles crises. La vue
» de votre tante la fait trembler; votre nom
» suffit pour la faire évanouir. C'est pour vous
» prier de renoncer à elle, d'y renoncer entiè-
» rement, que je suis venu vous trouver. *Pour*
» *vous en prier*, car je le sens, les choses ont
» été assez avancées pour que vous vous trou-
» viez en droit d'exiger une explication. Si
» vous le voulez, je tâcherai de faire com-
» prendre à ma fille qu'elle vous la doit,

» puisque la demande et la rupture sont éga-
» lement venues de nous. »

Je vous ai rapporté les propres paroles de votre père, parce qu'une telle prière était un ordre qui me semblait élever un dernier obstacle entre nous. Je pensai qu'il avait consenti par bonté aux désirs de sa femme et aux vôtres, dont je ne m'expliquais pas le changement, mais qu'il pouvait n'être pas fâché de vous retrouver libre. Certes, il lui était bien permis d'avoir pour sa fille une ambition que j'étais loin de satisfaire. Je promis tout ce qu'il voulut : j'allai plus loin, je m'engageai à ne point vous revoir ; et je partis quelques jours après, exaspéré de vos caprices et combattant par l'orgueil la douleur dont j'étais pénétré, les chagrins qui me dévoraient. Bientôt les périls de la guerre m'offrirent une puissante distraction. En m'occupant de mon état, je perdis, du moins je le crus quelque temps, le souvenir de mon amour, le sentiment de mes peines. Il faut en convenir, mon amie, nous ne sommes point capables de souffrir en pardonnant à la main qui

nous a frappés. Cette aimable vertu, cet attribut divin, la miséricorde, ne fut donnée qu'aux femmes. Le ciel vous fit assez passionnées pour aimer, assez douces pour absoudre, assez patientes pour souffrir. Il vous doua de toutes les forces, sans vous faire partager cette violence qui rend l'homme fier et irascible, et qui nous oblige à arracher avec effort le trait qui déchire notre ame. Non, mon amie, j'en conviens; je ne saurais, comme vous, pardonner à une infidèle : fût-ce Marguerite elle même, je la maudirais, je la haïrais. Pourriez-vous souhaiter qu'il en fût autrement, et plus d'indulgence ne vous semblerait-elle pas moins d'amour?

Ce fut dans le moment où je croyais le mien éteint par le dépit et la fierté que le comte de Tansberg, trop reconnaissant d'un service que je lui avais anciennement rendu, vint m'offrir sa fille unique. J'acceptai la main d'Amélie. Elle était jeune, belle, riche; et cependant je fus plus touché du plaisir de me venger de ce que j'appelais vos dédaigneux caprices que de sa fortune et de ses charmes. J'espérais exciter

vos regrets et vous empêcher de penser que je traînais dans la douleur une vie dont vous n'aviez pas voulu faire le bonheur. Je m'engageai; mais combien fut court le triomphe de l'amour-propre, de l'orgueil satisfait!

Peu de temps après mon mariage, madame de Mauléon m'écrivit. Aussi blessée que moi de votre conduite, elle ne pouvait vous pardonner de lui avoir ravi le bien qu'elle avait le plus désiré, la nièce qu'elle s'était choisie, la fille qu'elle avait le plus aimée. Ce sont les expressions dont elle se servait en parlant de vous. Éprise comme un amant, elle en avait l'injustice, le dépit, cette aigreur qu'on sent contre une infidèle, cette sorte de haine qui succède à l'amour trahi et n'est au fond que de l'amour déguisé. Dans sa lettre ma tante me parlait de vous: « Elle vous regrette, me disait-elle, elle vous » pleure maintenant. Ah! je lui souhaite de dé- » plorer toute sa vie sa présomption, son fol » orgueil, le refus insensé de vous appartenir. » La nouvelle de votre mariage a suffi pour la » rendre malade, très-malade. Elle vient d'ar- » river changée, méconnaissable..... » Ces

mots me firent une cruelle impression. Quoi ! vous m'aimiez encore ! Une maladie, un changement si grand..... l'amour-propre blessé n'a point de semblables symptômes. Était-ce donc un sentiment plus tendre? Je me fis cette question sans oser y répondre; Amélie travaillait près de moi, et je sentis que le désir secret de vous intéresser encore, en s'éveillant dans mon ame, était un tort envers elle. Je m'aperçus que je portais des chaînes : mes pensées mêmes ne m'appartenaient plus. Mille fois le même remords m'a saisi quand, subjugué par les invincibles mouvemens de mon cœur, je me laissais accabler par un triste souvenir, par un douloureux regret, et que ma femme, d'un ton doux qu'elle semblait vous avoir emprunté, me demandait si je souffrais. Alors, mon amie, et je ne crains pas de vous le dire, je m'efforçais de la dédommager par mes soins du tort involontaire que je lui faisais en secret. Sensible à mes attentions, elle les prenait pour les marques d'un amour qu'elle méritait et qu'elle eût obtenu sans doute si je n'avais pas connu Marguerite. Oui, je l'ai rendue heureuse : son der-

nier soupir fut une bénédiction. En la pleurant du moins je ne la trompai pas : qui eût pu voir s'éteindre une douce et jeune créature au plus bel âge de sa vie, comme elle le disait, au comble de bonheur, heureuse mère, heureuse fille, heureuse épouse ; qui eût pu la voir succomber en peu de jours, au milieu des fêtes que sa famille lui donnait, sans pleurer sur cette mort prématurée, sans désirer de pouvoir lui rendre tous les biens qu'elle quittait ? Ah ! vous l'avez dit, *elle a dû regretter la vie*. Elle la regrettait en effet. Ces mots que vous prononciez devant son portrait, cette image brillante d'Amélie alors animée, m'ont arraché des pleurs ; ils ont arrêté sur mes lèvres l'aveu de mon amour que venait d'encourager une preuve de votre intérêt. Je n'osai, infidèle à sa mémoire, rendre son image témoin de mes nouveaux sermens. Le lendemain, je me rendais chez vous, enivré de joie et d'espérance, quand votre maligne sœur, qui avait juré, je pense, de vous venger de mes froideurs supposées en me désolant, s'imagina de me forcer à l'accompagner dans je ne sais quel magasin, où elle voulait

prendre des gants. Pendant le tête-à-tête que nous eûmes dans la voiture, la perfide m'entretint des soins de mylord pour vous, et me demanda inhumainement si vous ne feriez pas tous deux un couple très-bien assorti. La mort dans l'ame, je répondis à cette question par une autre; et je demandai en tremblant s'il s'agissait de rien de semblable. Non vraiment, répondit-elle d'un air tout-à-fait hypocrite, j'en parle de ma tête. Je trouve que l'âge, la fortune et l'esprit semblent faits pour les rapprocher, et l'on peut voir que ma sœur plaît beaucoup à mylord, qui à son tour ne déplaît point à Marguerite. Vous savez comment, plus tard, elle a tiré parti de ses malicieuses insinuations. Dès son coup d'essai elle bouleversa mon ame. Je voulus, avant de vous parler, observer et m'assurer si le doute qu'elle me suggérait était fondé. Cela me rendit froid et contraint; mais jugez, mon amie, de ce que j'eus à souffrir en vous voyant accueillir lord Sidney, vous occuper de lui avec complaisance et m'oublier! Je sortis de bonne heure, et sans doute il me fallut un grand empire sur moi pour ne pas

demander raison à cet étranger des douleurs que je ressentais. Cependant un peu de réflexion me calma. Je n'avais point de droits. De quoi la violence me servirait-elle? Ah! non, c'était par l'amour seul que je devais gagner votre cœur, et je fusse venu me déclarer à vos pieds, si l'idée accablante de la différence de nos fortunes, de l'immense avantage que de ce côté mylord avait sur moi, ne m'eût encore retenu. Maintenant, Marguerite, je dois l'avouer, si je fus jaloux de lord Sidney, je ne l'avais pas été moins d'Anatole. L'air dont vous lui parliez, quand le jour de mon arrivée nous vous trouvâmes ensemble dans le petit salon chez Cécile, son émotion visible, la vôtre, les propos amers de madame de Mauléon, les réponses du duc et de vos sœurs, m'apprirent bientôt ce que j'en devais redouter. Votre billet du lendemain donna beau jeu à ma tante, dont pourtant il calmait les craintes; toutefois, il m'aurait cruellement inquiété sans l'imprudent aveu échappé à Anatole dans les transports de son désespoir. Charmé d'apprendre que j'étais pour quelque chose dans ses peines,

par une perfidie dont l'amour est l'excuse, je devins son confident, et ses douleurs faisaient ma joie. Aussi, de quoi s'avisa l'étourdi, de se confier à un rival que lui-même croyait préféré? N'allez pas me gronder pour ce trait-là : il est immoral, j'en conviens, mais les passions ne mènent pas toujours à la vertu.

Je ne veux plus dire qu'un mot. Votre émotion, à notre première rencontre, me fit plaisir et mal, car je vous voyais souffrir. Le soir, je demandai à ma tante pourquoi elle n'avait prévenu personne de mon retour, quoiqu'elle en fût avertie depuis plus d'un mois. Pour épargner à mademoiselle Aimond, me répondit-elle, l'ennui de passer l'hiver dans sa terre. — Vous croyez? — Je suis sûre qu'elle serait ce soir à Chalais si je n'avais pas eu cette attention; mais je doute qu'elle m'en sache fort bon gré. — Vous le voyez, elle vous avait devinée. Enfin, ma bien-aimée, j'ai nommé ma fille Amélie parce que je ne pouvais la nommer Marguerite. Vous savez tout, mon amie. Suis-je absous? Fixez donc l'heureux jour où le plus amoureux des hommes en sera le plus fortuné.

Marguerite a M. Desgranges.

Paris, le.....

Je vous envoie une lettre de Jules, je vous la dois. Oui, mon ami, mon bonheur est parfait, je suis heureuse : je ne puis ni parler, ni penser, à peine écrire.

Ils disent que je me marie la semaine prochaine. Mais ne croyez pas que j'aie dit oui. Non, c'est ce volontaire, ce hardi.... c'est Jules enfin qui a fixé le jour : il prétend en

avoir le droit; et s'il consent à signer le contrat dont j'ai réglé les articles avec M. Guyot, peut-être confirmerai-je les ordres que monsieur donne de tous côtés.

Cécile est comme folle : elle saute au col de son cousin ou me serre entre ses bras, sans pouvoir trouver une parole. Juliette se pavane, en assurant que la petite alarme qu'elle a donnée à M. de Fienne était justement le coup d'éperon dont il avait besoin. Madame de Mauléon.... Ah! madame de Mauléon assure qu'après dix ans de folie j'ai un moment de bon sens; elle veut absolument qu'on en profite pour me lier. Méchante fille, me disait-elle hier, n'est-il pas temps que j'obtienne ce bien tant souhaité? Moi, mon ami, elle me souhaitait! elle me désirait! l'aurait-on cru? M. de Rhône s'agite; il console le vicomte; il court pour les dispenses; il commande un dîner, un bal... Mais je puis vous assurer qu'ils mangeront et danseront sans moi. Si vous voulez vous trouver à Chalais le quatre du mois prochain, je vous y embrasserai à coup sûr. Mais chut!

Soyez discret cette fois. N'allez pas ébruiter le projet de cette petite équipée... Anatole, m'allez-vous dire.... vous ne m'en parlez pas... Ah, sans doute il se meurt. Un moment, je vous prie, ne vous attendrissez pas si vite. Il ne meurt point, il se console. Oui, tout de bon. Il fait la cour à votre nièce; et c'est un mariage, s'il vous plaît, que nous ferons l'année prochaine. Mylord est parti. M. Howard se montre satisfait du beau-frère que je lui donne. Vous le voyez, tout est bien.... Ah! si ma mère pouvait jouir de mon bonheur!... Je l'espère, du séjour des heureux, elle et mon père béniront leurs enfans.

Lady Juliette Howard a lord Sidney.

Paris, le.....

Je vous ai promis, mylord, des nouvelles d'une famille à laquelle, je vous assure, vous êtes infiniment cher. Je veux vous tenir parole et vous mettre au fait de ce qui s'y est passé depuis trois mois. Premièrement, il faut vous dire qu'on vous accuse ici d'avoir perverti Marguerite, si bonne Française autrefois, en lui prêchant l'anglomanie. Effectivement, en dépit de tous nos usages, le jour même de son ma-

chain. Comme on ne m'a rien confié, je puis parler, car je n'ai pas le moindre respect pour les secrets surpris. Il y a huit jours, je trouve Marguerite comptant à M. Desgranges cinquante mille francs en billets; je demande quelle terre on achète : on paie une dette, me répond-on d'un air embarrassé. Le lendemain, monsieur et madame Noyon viennent ici faire part du mariage de leur fille avec M. Lefebvre, fils du notaire de Riom. Cette jeune personne est jolie, mais sans fortune; le notaire est intéressé ; je calcule, je combine : quelques mots échappés aux parens, de leur reconnaissance pour M. Desgranges, me mettent sur la voie. Je regarde la coupable; elle était rouge; je pouvais m'écrier comme vous, mylord : *C'est Marguerite, regardez-la;* mais, plus discrète, je n'ai rien dit : j'ai patiemment attendu que nous fussions seuls, ma sœur, son mari et moi. Alors j'ai tout appris à M. de Fienne devant sa femme, qui était très-honteuse, je vous assure, et un peu piquée de me voir deviner tous ses secrets. Son mari l'a

grondée du mystère ; et pour me venger j'ai juré de vous conter la chose. Vous le voyez, je tiens parole.

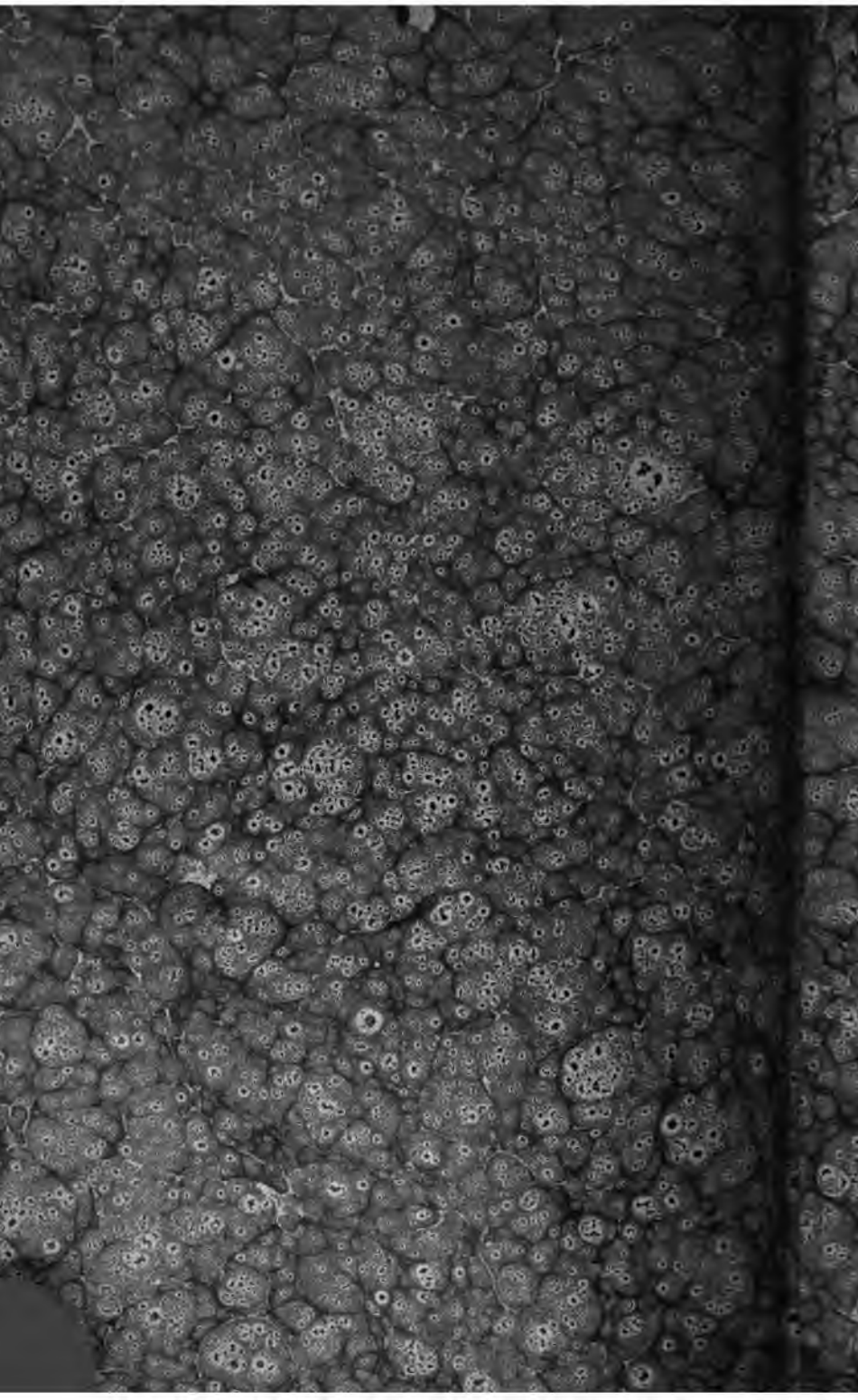
Anatole est ici avec le duc. C'est une attention de Marguerite ; elle a voulu le rapprocher de mademoiselle Saint-Pol, maintenant à Molleville, chez son oncle. Il y a trois jours qu'elle vint toute effarée se jeter dans les bras de ma sœur. Elle était, *par hasard*, restée un instant avec Anatole, et le téméraire en avait profité pour lui avouer la plus tendre passion. Une Anglaise, mylord, en agréant la moitié de l'hommage, aurait dédaigneusement répondu : Nous verrons... Je me consulterai...., Mais ce n'est point ainsi qu'on en use parmi nous. Lydie a d'abord pleuré, puis elle s'est fâchée. Elle a prétendu qu'une déclaration d'amour était une insulte et peut-être un jeu de la part d'un homme qui l'entretient depuis six mois de ses sentimens pour une autre. Elle est venue porter ses plaintes à madame de Fienne ; ma sœur est entrée comme elle le devait dans une si juste colère ; elle a mandé Anatole, promet-

tant bien à Lydie de le traiter comme il le méritait. N'allez pourtant pas le gronder trop fort, l'affliger, a généreusement dit notre héroïne offensée. La recommandation a fait sourire Marguerite. Mais elle s'est autrement divertie à sermoner l'étourdi.

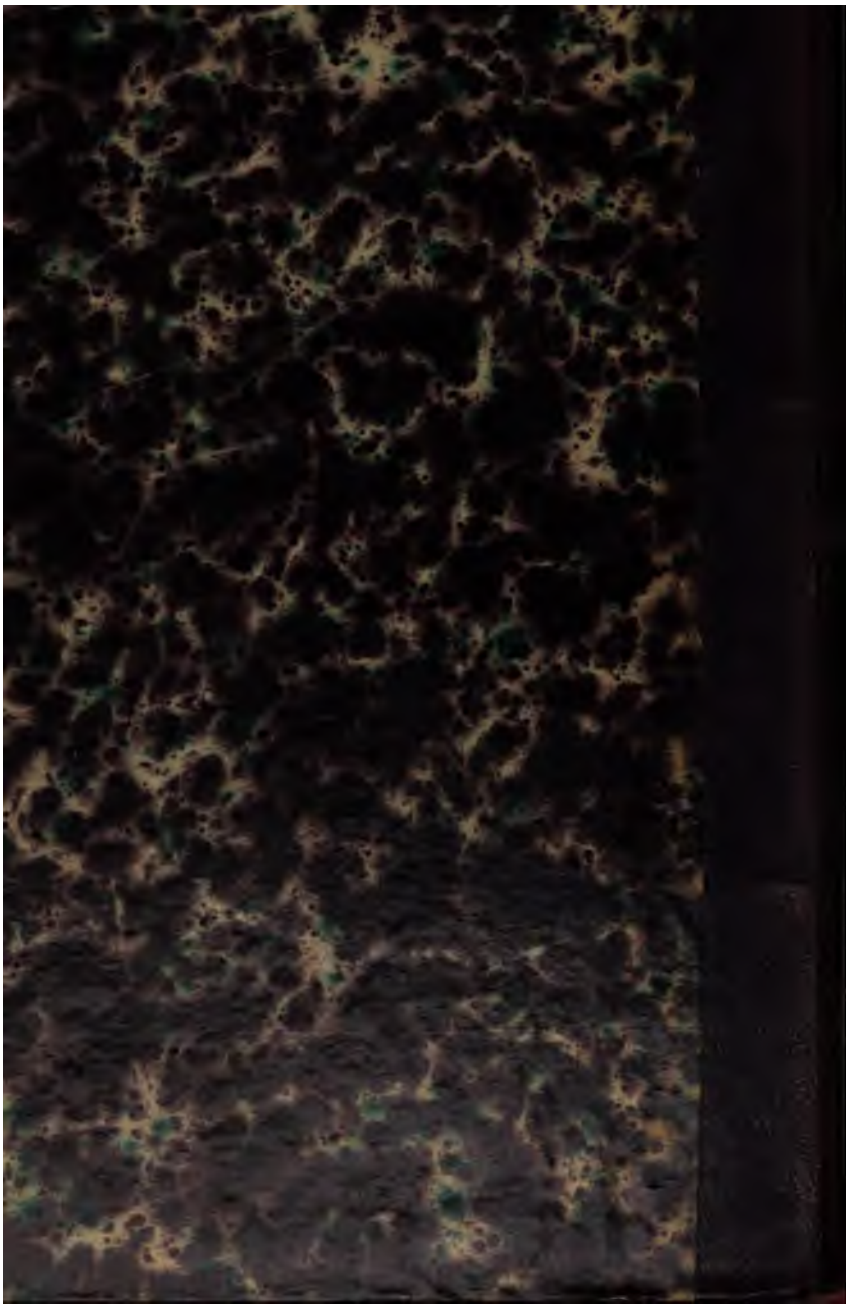
Quelle mine pensez-vous que fasse un homme qui se dit amoureux, et qu'on surprend aux pieds d'une autre; qui s'entend accuser à la fois de manquer aux devoirs imposés par l'hospitalité, au respect dû à la jeunesse, aux convenances, à la raison et à ce tendre amour dont il avait promis de mourir? Eh bien! mylord, il paraît que cet homme s'il pleure a les larmes faciles; qu'il se frappe le front, qu'il tape du pied, comme un enfant mutin, en cachant ses yeux dans ses deux mains, s'imaginant ainsi dissimuler sa honte. Du moins voilà comment la petite Amélie, qui était chez sa maman pendant cette plaisante scène, contrefait Anatole, lorsque je l'en prie. Sa complaisance lui a valu une tape hier et le nom de *petite peste*, qui lui restera. Après avoir bien grondé, Marguerite

s'est apaisée, et tendant la main au pauvre aventureux : Allez trouver M. Desgranges, lui a-t-elle dit ; demandez-lui mademoiselle Saint-Pol; il vous la donnera avec soixante mille livres de rente : c'est une affaire arrangée entre votre père et lui. Il n'y a pas plus de trois mois que je les ai mis d'accord.... — Quoi ! vous? — Moi-même. — Vous pensiez donc....? — Eh ! mon Dieu, oui, je pensais qu'en prenant pour confidente une fille de seize ans, jolie comme l'Amour, on peut devenir inconstant..... Allez, et tâchez d'être fidèle à celle-ci. Ils se marieront au commencement de septembre. L'on vous attend pour la noce et le baptême. Guérissez promptement le tendre penchant qui vous a fait fuir, et venez passer l'automne ici. Adieu.

FIN DE MARGUERITE AIMOND.



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE